UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00465660 9

R
507
V3C7

UN MÉDECIN AU XVIIe SIÈCLE

LE DOCTEUR VALLANT

UNE MALADE IMAGINAIRE

MADAME DE SABLÉ

UN MÉDECIN AU XVIIe SIÈCLE

LE DOCTEUR VALLANT

UNE MALADE IMAGINAIRE

MADAME DE SABLÉ

PAR

Le Docteur André CRUSSAIRE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

HOMMAGE DES ÉDITEURS

PARIS
VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS
23, PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

LILLE
E. DUFRÉNOY, ÉDITEUR
10, RUE JEAN-BART, 10

1910

R
507
V3C7

784981

A MES PARENTS

A MON FRÈRE

A MES AMIS

6

UN MÉDECIN AU XVIIe SIÈCLE

LE DOCTEUR VALLANT

INTRODUCTION

On a beaucoup écrit sur la médecine et les médecins du XVIIe siècle. A côté des ouvrages des Drs Cabanès, Légué, Witkowsky, etc., si précieusement documentés, si scientifiquement déduits, où le moindre fait, le plus minime détail est révélé, agrandi au point d'éclairer et de résoudre des secrets ignorés jusque-là même des historiens les plus pénétrants, on voit des littérateurs et non des moindres apporter sur cette question, bien particulière cependant, une analyse pleine de charme et de hardiesse imprévus, une érudition si vaste qu'ils nous présentent souvent l'explication d'un passage par un autre passage, suppléant ainsi à la base scientifique médicale qui leur manque quelque peu. Autant chez les premiers, notre raison s'abandonne tout entière à cette recherche passionnante de la vérité, livre toute son attention à cette dissection fine et pénétrante des faits, se passionne pour cette logique d'impressions, cette rigueur de pensée qui sont la base de tout ouvrage scientifique, autant chez les seconds (1),

1. Nous voulons principalement parler du curieux et passionnant chapitre consacré par M. Victor du Bled aux médecins du XVIIe siècle dans ses études sur la société française du XVIe au XIXe siècle, et aussi de la

notre imagination s'amuse et s'anime aux mille et un traits qui prétendent peindre la médecine, les médecins d'un siècle, s'étonne d'être entraînée par un intérêt persistant et croissant, à suivre la pensée fugace et légère, indécise et vive de l'auteur et tout à la fin de sa course se perd dans l'émotion, sentant tout un art, prendre sa place vivante au milieu d'un siècle ressuscité.

Il semble donc qu'après tant d'œuvres de si hautes et si différentes valeurs sur ce sujet, il ne reste plus qu'à se reposer, restant passivement dans la crainte de critiques qui ne se sont pas fait faute de blâmer les curieux qui cherchaient encore quelques épis à glaner dans ce champ si vaste et si riche du XVIIe siècle.

Eh ! bien non ; et quelque téméraire que soit encore l'essai d'un nouvel arrivant, nous le tenterons, et nous nous déclarerons heureux, si notre étude agrée à quelques lecteurs, et si par ses qualités, elle peut prendre place à côté de ses frères et sœurs bien nés, non comme une benjamine, mais au moins comme une proche parente.

Il nous a semblé, en effet, en étudiant la littérature médicale se rapportant au XVIIe siècle, qu'elle manquait d'études particulières de tel ou tel praticien, de monographies en un mot, qui nous apporteraient comme la synthèse de tous les ouvrages généraux parus, et nous donneraient peut-être une connaissance plus véridique, plus naturelle de ce qu'était la médecine de 1600.

très intéressante thèse de Doctorat ès-lettres que soutint en Sorbonne M. Maurice Raynaud, docteur en médecine, sur « les médecins au temps de Molière ». Dans cet ouvrage très documenté l'auteur fut des plus heureux pour associer ses connaissances de médecin distingué à celles de littérateur éclairé.

Mais, dira-t-on, non sans justesse, la vie d'un médecin est d'ordinaire peu chargée d'événements intéressants : encore qu'on voie dans des idées originales et neuves un intérêt puissant, ce n'est malgré tout qu'un intérêt particulier, puisqu'il s'adresse, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à la vie scientifique de l'individu. Relater, en effet, une guérison intéressante, analyser le détail d'une consultation, étudier la valeur des remèdes prescrits, en discuter l'efficacité, nous font entrer dans la vie exclusive du médecin, mais nous éclairent bien peu sur l'homme. Ce manque d'événements intéressants se rencontre particulièrement aux XVIe et XVIIe siècles, où la médecine impersonnelle et chancelante à l'excès, se laissait porter et guider par les vieilles théories d'Hippocrate et de Galien, sans même ébaucher un premier pas vers une liberté d'interprétation qui devait la dégager de ces brassières incommodes et néfastes.

Si nous nous sommes plu à connaître Fernel, ce « Galien moderne » comme on l'appelait, c'est qu'en fouillant sa vie nous espérions entrevoir celle de Henri II dont il fut le médecin, celle de Catherine de Médicis qu'il guérit, dit-on, d'une stérilité fâcheuse, celle même de Diane de Poitiers qu'il sauva d'une grave maladie; c'est aussi parce qu'à côté du médecin, nous trouvons un mathématicien des plus distingués; si nous nous intéressons à Guy Patin, c'est que véritable démon il ne cessa d'aiguiser sa plume sur les ridicules de ses malheureux confrères et que son esprit railleur et cinglant se retrouve jusque dans ses lettres pleines de détails malins sur la vie bourgeoise de son siècle (1). Ce sont les luttes qu'eut à soutenir Théophraste Renaudot contre le Parlement, ce sont ses

1. Voir à ce sujet, *La France au milieu du XVIIe siècle, 1648-1661*, d'après la correspondance de Guy Patin, par A. Brettes.

idées géniales de la création de la *Gazette de France*, de la fondation de consultations gratuites, et d'un premier Mont-de-Piété, qui nous font aimer cette physionomie de ligueur acharné et sans quartier, ce caractère novateur et fécond. Si nous suivons avec curiosité le Dr Hamon (1) à Port-Royal-des-Champs, c'est qu'avec lui nous entrons pleins d'espoir, dans cette retraite qui abrita tant d'esprits illustres, que nous nous figurons la vie de tous ces savants retirés du monde et aussi que nous nous plaisons à connaître un des premiers maîtres de Racine.

C'est ce qui nous a fait penser qu'à côté de ces physionomies bien particulières de docteurs, il serait peut-être intéressant d'y ajouter celle du médecin lettré, du médecin intellectuel et mondain, gardant sa place au chevet des malades de condition, mais ne dédaignant pas les heures passées dans les salons précieux, conservant au milieu de cette société polie, le prestige de sa situation, mais, quand il le fallait, se dévoilant esprit éclairé et fin dans la causerie ou dans les discussions littéraires. A croire une grande dame de l'époque on ne trouvait parmi les médecins de son temps « ny civilité, ny société ». Mais Mme de Sévigné dans beaucoup de ses lettres répare ce jugement un peu hâtif dans sa dureté, accorde à certains, en même temps qu'une grande civilité, « un esprit qui l'intéresse et l'amuse », et se déclare enchantée « de la façon galante dont ils comprennent la médecine ».

D'ailleurs l'étude que nous allons entreprendre ruinerait cette sévère opinion, car nous proposant de retracer la phy-

1. La Faculté de Médecine de Paris possède un magnifique portrait de Hamon, par Philippe de Champaigne, au bas duquel on lit une inscription qui rappelle la vie toute de charité de ce pieux cénobite de Port-Royal-des-Champs.

sionomie d'un médecin « poly et lettré » au XVIIe siècle, du Dr Vallant, médecin de Mme la marquise de Sablé, puis de Mlle de Guise et de S. A. R. Mme de Guise, nous montrerons sans peine que s'il ne fut pas philosophe hardi et spirituel épistolier comme Cureau de la Chambre (1), ou rimeur flatteur et galant comme Pilet de la Mesnardière (2), il eut cependant sa place dans les « sçavantes ruelles », dans les salons précieux, en connut bien des secrets, et dans une heureuse pensée où entrait peut-être un peu de vanité, nous a laissé de son passage à travers cette société si brillante d'innombrables et précieux documents.

Il existe en effet à la Bibliothèque Nationale, au département des manuscrits, 15 grands in-folios d'environ 400 pages chacun, intitulés *Les Portefeuilles du Dr Vallant* et pour comprendre ce qu'ils sont, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici, ce qu'en dit M. Victor Cousin dans sa délicate étude (3) sur Mme de Sablé.

« ... Elle (4) prit à son service, pour être à la fois son intendant et son secrétaire, le Dr Vallant, homme instruit aimant assez la belle littérature et surtout fort curieux. Mme de

1. Né au Mans en 1594, mort à Paris le 20 novembre 1669. Docteur de l'Université de Montpellier, membre de l'Académie en 1635. Médecin ordinaire de Louis XIII. Il écrivit *Les caractères des Passions* et *L'art de connaître les hommes*. Louis XIV avait pour lui la plus haute estime.

2. Né à Loudun en 1616, mort à Paris en 1663. Il s'attira les faveurs de Richelieu parce qu'il avait dit que les extravagances des religieuses de Loudun étaient dues à des maléfices. Il devint dans la suite le médecin et le confident du cardinal Il passa ensuite au service de Gaston d'Orléans, puis devint maître d'hôtel du roi, etc., etc. Entra en 1655 à l'Académie. Il composa une poétique, plusieurs tragédies dont *Alcmide* et la *Pucelle d'Orléans* et écrivit de nombreuses poésies.

3. Mme de Sablé. Perrin, éditeur.

4. Mme de Sablé.

Sablé lui abandonnait, ou il s'appropriait lui-même toutes les lettres qu'elle recevait, même les plus intimes, aux dépens de l'amitié et au grand profit de l'histoire, car après la mort de la marquise, Vallant rassembla ces papiers, les mit en ordre, et les déposa à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés d'où ils sont arrivés à la Bibliothèque impériale. Là se rencontre une foule de lettres précieuses de toute la société de Mme de Sablé, hommes et femmes, quelques-unes de Pascal, un assez grand nombre de la Rochefoucauld, avec de charmants billets de Mme de la Fayette, un entre autres qui trahit le secret et donne presque la date de sa liaison naissante avec l'auteur des *Maximes*, et qui échappé de son cœur, est venu tomber des mains de sa négligente amie dans celles de l'indiscret docteur, lequel l'a soigneusement conservé, afin qu'un jour, un autre indiscret le découvrît et le mît sous les yeux du public. »

Ajoutons qu'on y trouve en plus : des documents très intéressants sur la médecine et les médecins de son temps, des consultations, de nombreuses lettres témoignant des rapports constants et sûrs que le Dr Vallant ne cessa d'entretenir avec ses confrères même les plus renommés ; des questions de théologie, quantité de pièces historiques, de poésies, et nous saurons tout ce que contenait ces fameux portefeuilles.

Nous ne voudrions pas aller plus loin, sans faire remarquer le jugement que porte M. Victor Cousin sur le Dr Vallant : « C'était, dit-il, un homme instruit, aimant assez la belle littérature et surtout fort curieux. »

Cette dernière appréciation renforcée quelques lignes plus bas du qualificatif d'indiscret, aurait, croyons-nous, une fâcheuse tendance à doter ce pauvre docteur d'un caractère peu sympathique, aussi désirons-nous atténuer ici même, cette mauvaise impression en essayant de montrer en quelques

lignes qu'il fut tout au plus, comment dirons-nous, « éveillé » mais pas indiscret.

Sans aucune transition, en effet, ce fils de petit marchand (nous le verrons bientôt) est jeté à 27 ans environ, au milieu de la société la plus polie, la plus lettrée et la plus élevée du siècle. Il est d'un caractère très timide ; son titre de médecin, l'appui que lui donne sa charge près de Mme de Sablé, ne sont pas suffisants pour lui apporter une assurance même légère au milieu de ces représentants de la haute noblesse française. Aussi comprenons-nous que, craintivement, il se soit souvent effacé, ne laissant cependant pas de voir, écouter, tout ce qui se disait, tout ce qui se faisait autour de lui, et en silence recueilli et prudent de juger les hommes et de peser les actes.

Plus que tout autre, il devait avoir conscience du fossé qui séparait alors la classe bourgeoise de la noblesse, et si dans ses nouvelles fonctions ses yeux se dessillèrent plus d'une fois d'étonnement, si ses pensées s'éveillèrent brusquement, devenant soudain curieuses et interrogatives, un respect profond mêlé d'admiration vint toujours et sûrement en tempérer l'ardeur indiscrète. Aussi, ne sommes-nous pas éloignés de croire que s'il réunit dans ses portefeuilles tant de lettres, que destinataires ou expéditeurs auraient voulu voir disparaître, c'est qu'elles avaient pour lui Vallant, un caractère précieux, et que peut-être aussi, avec un jugement subtil, il avait pensé qu'elles seraient quelque jour, des trésors, les considérant déjà comme telles à l'époque où il les conserva jalousement.

Quoi qu'il en soit, toutes ces richesses ont été largement utilisées par des littérateurs aussi nombreux que réputés. Après M. de Monmerqué qui y puisa pour les éditions si documentées de quelques auteurs du XVIIe siècle, M. Victor Cousin les dénombra, les détailla, les analysa pièce à pièce, nous

donnant comme prix de ses recherches patientes et judicieuses, ses admirables études sur Mme de Sablé et la société française au XVIIe siècle. Paul Vincent, lui aussi y rechercha les traces nombreuses de Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, et M. Édouard de Barthélémy osa, encore après ces prédécesseurs illustres, ouvrir une dernière fois ces volumineux portefeuilles espérant trouver quelques fleurs oubliées dans ces corbeilles inépuisables.

On regrette malheureusement, que ceux qui tirèrent le plus largement profit de ces précieux documents, n'aient pas même consacré un chapitre, si court soit-il, à l'homme qui les avait sauvés de la nuit. Lui seul, M. Édouard de Barthélémy, songea comme il le dit dans la préface de son livre intitulé *Les amis de Mme de Sablé* (1) à consacrer un article spécial à Vallant, beaucoup trop négligé jusqu'ici.. « Vallant, dit-il, tenait sa place dans ce monde brillant et lettré, et il est juste de lui rendre cet hommage quand ce ne serait que par reconnaissance pour les trésors qu'il nous a conservés. »

M. de Barthélémy nous fit lire en effet quelques lettres adressées à Vallant, nous fit sentir quel crédit il eut près de beaucoup de malades illustres, mais malgré tout ne nous laissa de lui qu'une esquisse légère. C'était évidemment un hommage, mais il nous a semblé qu'il méritait encore plus, et qu'il serait utile et intéressant de revivre une fois encore au milieu de tous ces amas de billets, lettres, consultations, mémoires, ordonnances, recettes, etc..., pour chercher à y retrou-

1. *Les amis de Mme de Sablé*. Édouard de Barthélémy, Paris, 1865.

M. le Dr Légué dans son ouvrage intéressant sur les « médecins et empoisonneurs au XVIIe siècle » nous retraça aussi en quelques lignes le portrait de Vallant.

ver la pensée de celui qui les avait classés, pour y entrevoir les qualités de son caractère, pour y sentir son esprit, son jugement, son intelligence et retracer enfin de façon un peu plus précise et complète le portrait de l'homme à côté de celui du médecin.

CHAPITRE PREMIER

DÉBUTS DE VALLANT

Jeunesse de Vallant. — Il quitte Lyon pour Montpellier. — La Faculté de Montpellier d'après Astruc. — Vallant prend pension chez le Dr Haguenot. — Il gagne son titre de docteur en médecine. — Il part pour Paris. — Luttes des médecins de la Faculté de Paris contre les médecins des Facultés étrangères. — Riolan, Guy Patin. — Vallant recueille avec ardeur les leçons de ses nouveaux maîtres. — Il songe à s'installer à Lyon ou à Montpellier. — On l'en dissuade. — Mme de Sablé le prend à son service comme médecin et secrétaire.

Nous avons bien peu de renseignements précis sur les origines du Dr Vallant. C'était, nous pouvons cependant l'affirmer, le fils d'un marchand de Lyon : marchand d'étoffes et de soieries probablement. Sa famille paraissait bien établie, et son bon sens s'était efforcé de faire suivre à ses enfants une voie propre à leurs moyens. C'est ainsi que seul de trois fils, il fut destiné à la médecine. De ses autres frères, l'un, Simon, s'occupa du négoce de la maison paternelle, et l'autre le seconda dans cette entreprise, se réservant les voyages dans les campagnes et à la fameuse foire de Beaucaire. Une sœur, Ombeline, complétait la famille mais sa santé fut toujours si chancelante, si délicate que son histoire en resta très effacée.

Vallant, de bonne heure, montra certainement de grandes dispositions pour l'étude des lettres et des sciences. S'il n'en avait pas été ainsi, on peut supposer que son père, homme pratique avant tout, n'aurait pas pensé à faire de lui un médecin. Il avait bien réussi dans le commerce, et pour lui ses

fils devaient prendre sa succession et gagner leur vie dans la boutique qui avait accru son pécule.

Être médecin, au XVIIe siècle, comme aujourd'hui d'ailleurs, demandait beaucoup d'écus, beaucoup de temps, et le diplôme ne vous conférait qu'un titre, une robe et un bonnet, mais de clientèle point. Et la médecine, non plus que les Muses, n'avait le mérite d'avoir enrichi personne.

Aussi les premiers professeurs du jeune Vallant, durent-ils soutenir une lutte près de son père si bien que celui-ci à force d'arguments, qui flattaient son amour-propre, leur accorda que son fils étudierait la médecine.

Maître ès-arts, emportant en plus des attestations du cours de philosophie, le futur Dr Vallant quitta donc Lyon. Cette ville ne possédait, en effet, qu'une petite Faculté en 1640, les examens n'y étaient pas sérieux et le titre qu'elle conférait à ses élus n'annonçait pas le savoir et l'habileté comme celui qu'on acquérait à Paris ou à Montpellier. Aussi n'hésita-t-il pas à prendre la poste pour Montpellier, et à se faire immatriculer à la Faculté de médecine de cette ville.

« Il y eut toujours une grande affluence d'escholiers à cette Faculté, dit le Dr Astruc (1). La réputation de cette école, dont la fondation remontait à 1150, la capacité des professeurs qui y enseignaient, le nombre des leçons et des démonstrations d'anatomie qui s'y faisaient, l'exactitude avec laquelle on y démontrait la chimie, la botanique, et autres sciences, enfin la célébrité des exercices auxquels on soumettait les escholiers qui étaient sur les bancs en attiraient non seulement de toutes les provinces du royaume, mais même de tous les États de l'Europe. » Vallant, travailleur et studieux, allait

1. *Extraits de Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de médecine de Montpellier*, par Jean Astruc, médecin consultant du Roy. Paris, 1767, in-4°.

profiter de tous ces avantages, et les heures qu'il passerait au chevet de ses livres, comme aux cours de ses professeurs, aux lieu et place des heures de folle jeunesse où le guet était rossé, les enseignes volées, les bourgeois réveillés, où Bacchus faisait couler dans ces cerveaux de vingt ans, toute la chaleur exhubérante et la force indisciplinée de la liqueur vermeille des côtes de Lunel, ces heures sages, disions-nous, allaient lui apporter sinon une maîtrise dans l'art de guérir, du moins une connaissance approfondie et sûre des anciens, une appréciation prudente et raisonnée des idées nouvelles, faisant de lui ce qu'Hippocrate désirait de tous, c'est-à-dire le « vir bonus medendi peritus ».

D'ailleurs si tenté qu'il fût de s'écarter du droit chemin comme certains joyeux escholiers, il en aurait été fort empêché car son père avait eu la prudence de le mettre en pension chez un docteur de Montpellier, le Dr Haguenot.

Ce dernier qui faisait la médecine le plus solidement et le plus judicieusement du monde « fut pour son jeune élève un père en même temps qu'un professeur éclairé. Il le soutint souvent contre sa famille qui trouvait le temps des études trop long, contre ses frères qui jalousaient sa situation ; la plupart du temps, il l'emmenait voir ses malades, lui donnait des conseils, le faisait formuler, et qui pourrait voir dans les portefeuilles du Dr Vallant, quelques-unes de ses ordonnances et quelques autres de son élève, pourrait dire qu'il fit de celui-ci son disciple fidèle et consciencieux. C'est près de ce maître éclairé qu'avec un de ses amis qui devait s'installer à Lyon, le Dr Hédouin, il s'attacha à la lecture d'Hippocrate et de Galien, en adopta les opinions, connut le système des quatre qualités, des quatre humeurs et des quatre tempéraments, rechercha la science des savants arabes Avicenne et Averroez de Cordoue et de leurs disciples qui furent les fondateurs de l'école

de Montpellier, sans toutefois négliger les opinions nouvelles qui faisaient la gloire et le renom de cette école, car, dit le Dr Astruc, à l'opposé de celle de Paris, si elle conseilla à ses docteurs de ne jamais se laisser influencer sans jugement par la mode et les nouveautés dans l'art de soigner, elle a enseigné qu'ils devaient conformer et appliquer leurs pratiques aux expériences et aux observations journalières. N'employa-t-on pas en effet à Montpellier l'antimoine dès 1530. N'est-ce pas là qu'on substitua à de vieux remèdes peu efficaces, des remèdes plus assurés, que la découverte du Nouveau-Monde avait procurés « comme le quinquina aux plantes amères, l'ipécacuanha aux autres antidysentériques, ou que de nouvelles expériences de chimie avaient introduits, comme les émétiques antimoniaux, le sel de Glauber, le laudanum ». La chimie trouva en effet un berceau tout préparé à Montpellier, et si à Paris ses disciples, les médecins spagiriques particulièrement furent désavoués et combattus par des arrêts du Parlement qui dès 1656 leur défendaient d'user d'antimoine, du moins dans sa ville natale trouva-t-elle des défenseurs laborieux, qui par de sérieuses expériences ne tardèrent pas à prouver qu'elle pouvait fournir de très bons remèdes et servir avec succès dans la pratique.

Tous les avantages étaient donc réunis dans cette bonne ville de Montpellier pour amener le jeune Vallant à l'acte de triomphe et dans l'église Saint-Firmin, en grande pompe, au milieu d'une grande assistance, à recevoir la consécration de son titre, tandis que les cloches sonnaient, qu'on lui donnait le bonnet, qu'un professeur lui glissait au doigt une bague d'or, le ceignait d'une ceinture d'or et qu'après avoir été embrassé il recevait la bénédiction de l'évêque ou de son grand vicaire (1).

1. Jean Astruc, *op. cit.*

Il ne pouvait compter s'installer aussitôt à Montpellier : son jeune âge, il pouvait avoir 25 ans en 1656, « son doctorat trop récent et aussi le nombre des médecins qui fourmillaient dans cette ville et qui tous travaillaient peu ou prou », devaient l'en éloigner et le pousser vers d'autres rêves. Rêves encore bien chimériques, car le dieu malin des 20 ans lui avait fait sentir toute la douleur d'un départ. Son bon maître, en effet, le Dr Haguenot avait une fille et par une timidité bien naturelle, son jeune pensionnaire n'avait jamais osé lui avouer son amour. Sur le conseil de ses amis, et avec la permission de sa famille qui ne voyait pas encore trop d'inconvénients à ce qu'il se perfectionnât, il décida donc de rester encore un an à Montpellier pensant que peut-être il aurait le courage d'avouer son amour. Ces douze mois ne lui en apportèrent probablement pas l'espérance, car en janvier ou février 1657, nous le retrouvons à Paris, rue des Poirées, chez Mme Dauphin, à la Fleur de Lys d'or.

Cette rue des Poirées était située dans le quartier des écoles et des collèges (1), petite rue tranquille et peu passagère qui s'ouvrait devant la façade sévère du collège des Jésuites, et qui allait donner asile elle aussi à Pascal, qui, sous le nom de M. de Mons, devait y écrire ses premières *Provinciales*, dans le recueillement et la solitude. La rue de la Bûcherie, près du couvent des Cordeliers, où était bâtie la Faculté de Médecine, l'Hôtel-Dieu, le vieil Hôtel-Dieu qui étendait la grisaille de ses bâtiments à l'ombre des tours de Notre-Dame étaient si près de lui, qu'il n'aurait eu aucune excuse à ne pas les fréquenter souvent.

1. La Sorbonne, le collège de Caen, le collège de Clermont, le collège des Dix-Huit, le collège de Rethel, etc., se trouvaient réunis dans ce quartier.

Avec son caractère prudent et travailleur, il ne devait point leur ménager ses visites et en cela il eut raison.

Il faut en effet se rappeler qu'à cette époque les médecins des Facultés étrangères à celles de Paris et principalement ceux de Montpellier étaient âprement attaqués et considérés comme des gêneurs malfaisants. Guy Patin, « véritable Torquemada sous la perruque du Dr Sangrado de Gil Blas », était alors le doyen de la Faculté et en défendait avec rigueur et même méchanceté tous ses privilèges.

C'était à cette époque que s'écoulait toute l'humeur combative de Riolan, « professeur anatomique », la répandant dans des lettres, où il défendait les prérogatives de l'eschole de Paris, la montrait la première fondée, la consacrait la plus illustre et la plus éclairée ; c'étaient des controverses à l'infini entre les médecins de ces deux Facultés, controverses qui toujours trouvaient leur solution dans la force brutale d'un arrêt interdisant ou suspendant l'exercice de tel docteur ; c'était la Faculté qui faisait défendre à de Launay, de se servir d'antimoine sous peine des représailles les plus sévères, qui flétrissait publiquement Quercetain (1) et Turquet de Mayerne (2).

C'était Guy Patin qui poursuivait de sa plume venimeuse, ses malheureux confrères qui osaient méconnaître les bienfaits de la saignée, les Guy de la Brosse, les Guénault ; qui par une guerre outrageante faisait chasser le malheureux

1. Nom latinisé de Duchesne, médecin de Henri IV, né en 1573, mort en 1609. Il se voua à l'étude de la chimie. La Faculté le poursuivit de sa haine et défendit à ses membres de faire aucune consultation avec lui.

2. Médecin chimiste du XVIIe siècle, né en 1570. Henri IV le prit pour médecin. Il eut lui aussi à lutter contre les tracasseries de la Faculté de Paris, étant calviniste et chimiste. Las de cette guerre il partit en Angleterre ou il se fit une grande fortune en devenant le médecin de Jacques Ier, roi d'Angleterre.

Pierre Paumier pour avoir osé défendre la chimie dans ces écrits.

C'était aussi en 1644, que Théophraste Renaudot coupable d'avoir ouvert un cabinet de consultations gratuites, se voyait interdire tout exercice par le Parlement, malgré ses services signalés, malgré son ancien titre de médecin du roi. Mais il était docteur de la Faculté de Montpellier. Comme Vallot, aussi, cet autre médecin spagirique du roi qui pour avoir employé inefficacement l'émétique dans la maladie d'Henriette d'Angleterre, fut accusé haineusement par Guy Patin d'avoir causé sa mort et traité d'assassin dans des épigrammes qui devaient ruiner son crédit, et amener presque sa disgrâce.

Le croiriez-vous, race future,
Que la fille du grand Henri
Eut en mourant même aventure,
Que feu son frère et son mari ?
Ravaillac, Cromwel, médecin,
Tous trois sont morts par assassins :
Henri d'un coup de baïonnette,
Charles finit sur un billot,
Et maintenant meurt Henriette
Par l'ignorance de Vallot.

Enfin la lutte était brutale et sans merci, et malgré un arrêt favorable du 10 mars 1648, qui donnait sinon des prérogatives du moins quelque repos et quelques droits légitimes aux médecins de la faculté de Montpellier, ces derniers étaient toujours considérés comme des étrangers dont on se défiait et pour lesquels tous moyens de nuire étaient bons. Cependant, est-ce le renom des bonnes et fortes études qui se faisaient à Montpellier, est-ce plutôt la mode, cette reine coûteuse et folle qui se plaît à adorer ce qu'elle a brûlé ? est-ce

aussi le succès mérité de quelques médecins de cette Faculté près de personnages puissants, qui, se moquant des luttes d'écoles, demandaient avant tout des « guérisseurs » ; toujours est-il, qu'ils étaient très recherchés et que les grands aimaient à les attacher à leur personne. Le roi lui-même en donnait l'exemple : Vieussens, entre autres, viendrait de Montpellier pour donner ses soins à Mlle de Montpensier.

Le jeune Dr Vallant, s'il n'arrivait donc pas chez des alliés, pouvait au moins espérer que la fortune lui sourirait et qu'il pourrait se créer une situation près d'une personne de condition. Il fut malgré tout très prudent, et, sans sacrifier ses dées, sans abandonner les principes qu'il avait reçus de ses anciens maîtres, il ne voulut pas se tenir à l'écart des leçons de ceux de Paris. Il avait encore à apprendre et le savait : aussi fréquenta-t-il impartialement les cours des professeurs et travailla-t-il assidûment comme un « studieux de la médecine » qu'il était. La fièvre de Paris ne l'avait sans doute pas épargné : nous nous le figurons s'intéressant à toute la vie mouvementée et ardente de cette grande ville, se passionnant pour ses nouvelles acquisitions scientifiques, s'essayant avec ardeur à se frayer un sentier qui lui permît d'arriver au couronnement de ses rêves : tant et si bien qu'il commençait à négliger ses anciens amis. « ...Quoy (1) que j'aye reçu deux « de vos lettres depuys vostre départ de Montpellier, lui « écrit son ancien maître le Dr Haguenot, je vous advoue « que je ne suy pas bien satisfait. J'ay tant de passion de « sçavoir de vos nouvelles qu'il me semble que ce n'est pas « assez pour le temps qu'il y a que vous êtes à Paris ; vous « m'obligeriez de réparer ce petit manquement par la fré- « quence de vos lettres et de m'escrire le plus souvent qu'il

1. 27 novembre 1657.

« vous sera possible, et quoy que je ne fasse pas réponse à « toutes les vostres, que cela ne vous rebute pas, car vous « estes assuré que cela n'arrivera pas faute d'affection mais « par cette négligence habituelle qui me fait mépriser contre « mon devoir les occasions d'escrire, je ferai tous mes efforts « pour me guérir de ces défauts particulièrement à vostre « égard, puysque je souhaite en toutes occasions vous témoi- « gner que je suis sans réserves.

« Vostre très affectionné serviteur. »

« Haguenot. »

Cependant le Dr Vallant commençait à se faire connaître et il dut se montrer tout particulièrement heureux d'être appelé en consultations avec les médecins de la Faculté de Paris, car le Dr Haguenot lui en exprima toute sa joie et sa fierté dans une lettre du 5 février 1656.

« Soyez assidu aux anatomies lui conseille-t-il, étudiez tant qu'il vous sera possible la chirurgie, ce sont là les principaux avantages que vous devez retirer de votre séjour à Paris. »

La fortune paraissait donc lui sourire, tous ses amis se réjouissaient avec lui « de ce que tous les jours il faisait de nouvelles cognoissances » et son ancien maître avec ses compliments sincères et affectueux lui apportait le meilleur et le plus sûr des soutiens :

« Je ne (1) doute pas que si vous estiez bien cogneu, vous « ne le fussiez d'avantage, avec le temps vous ne manquerez « pas d'occupations où que vous soyez, c'est ce que vous « devez espérer sans vous inquiéter, vous estes si bien con- « ditionné, que je ne doute pas que Dieu prenne soin de vostre

1. 19 avril 1658.

« conduite et par conséquent que vos études ne réussissent « à vostre honneur et à vostre satisfaction. »

La mort de son père, à Lyon, devait malheureusement lui amener sinon des ennuis, du moins quelques difficultés, concernant la prolongation de ses études et lui faire envisager la possibilité d'une installation rapide. Son frère aîné n'était plus d'humeur à lui envoyer de quoi subsister « à moins toutefois qu'il ne le déduisît sur sa légitime »; d'autre part, comme ce dernier était devenu le chef de la famille, il conseillait à son jeune frère « de ne pas toucher au principal, que d'ailleurs il avait de la conduite, et que c'était à lui à régler ses affaires pour le mieux, qu'il se dispensait de l'influencer en quoi que ce soit « de peur que ne réussissant pas, il ne le blasmât ensuite ».

Son excellent camarade d'études, le Dr Hédouin, n'y regarde pas de si près et lui écrit ce qu'il a pensé sur son installation, dans une lettre datée de Lyon en mai 1658, lettre où l'on devine toute l'amitié douce, sensée et prévoyante d'un grand frère pour son cadet :

« Quoique M. Haguenot, lui dit-il, ait logé sa fille, si « néanmoins il t'aime comme tu l'as présumé, il pourra beau- « coup t'avancer et te faire connaître en peu de temps, et si « tu n'as pas trop d'aversion pour Montpellier, après ce qui « est arrivé (1), je voudrois que tu luy écrivisses la perte que « tu as faite (2), lui représenter que tu es maintenant maître « de tes actions et ensuite le prier de te donner son sentiment « sur ton établissement et lui toucher quelque chose de Mont- « pellier. Paris est un lieu où il faut bien du temps pour se « faire connaître et où il faut beaucoup dépenser pour paroi-

1. Probablement l'échec près de Mlle Haguenot.

2. La mort de son père.

» tre avant que gagner son entretien, de plus ton humeur
« sérieuse, sincère et un peu timide n'est pas tout à fait propre
« pour ce grand monde où il faut estre hardy quasy jusques
« à l'effronterie et grand discoureur, ce que tu n'es pas ; il
« faut pourtant que je te die, que si tu y estois une fois connu
« tu y serais infailliblement estimé des gens d'esprit et de
« condition et tu y pourrois bien establir ta fortune ; dans
« cette incertitude, voicy comment je te conseille d'agir et
« comme je fis lorsque j'y estois avec le plus grand désir que
« de m'y establir, que tu n'en as sans doute.

« Attends de Dieu la voie que tu dois suivre, communi-
« ques-en à ton confesseur, et tiens-toi à ce qu'il te dira. Si
« Montpellier ni Paris ne réussissent pas, il y a ton pays,
« pour celui-là je tiens tout certain que ton establissement se
« feroit avec toute la facilité imaginable ; mais je voudrois
« que tu y songeasses à la dernière extrémité et après avoir
« essayé de tous les autres côtés. Il faut encore que je te dise
« en passant que Lion est une bonne et grande ville ; peut-
« être que si tu tournois ta pensée de ce côté, tu ne ferois
« pas mal, il est vray qu'il y a 22 médecins, mais après tout
« il y en a desquels il ne faut rien appréhender et pour ceux
« qui sont en pratique ils sont peu et presque tous vieux, tu
« y pourrois vivre à très peu de frais en attendant la pratique
« et de plus tu pourrois servir au négoce de votre maison,
« lorsque ton frère marié serait obligé d'aller en voyage. Je
« sçay que tu as quelque petite aversion pour cette ville,
« mais à te dire vray je souhaiterais que tu la choisisses pré-
« férablement à tant d'autres... Mais, mon cher, commence
« à te laisser inspirer par Dieu et tu n'échoueras point. »

Retenons bien de cette lettre, le caractère esquissé à grands traits que le Dr Hédouin nous donne de son ami ; imprégnons-nous bien de cette « humeur sérieuse, sincère et un peu

timide qui n'est pas tout à fait propre au grand monde ». Ce sont toutes les qualités du caractère de Vallant, qualités qui seront le *primum movens* des différents actes de sa vie.

Les conseils que lui donnait son ami étaient trop bons pour qu'il ne les suivît pas, et si nous n'avons pas les lettres qu'il écrivit au Dr Haguenot de Montpellier, du moins retrouvons-nous dans les réponses de ce dernier, toute la part affectueuse qu'il prit des peines de son ancien élève, et de la bienveillance qu'il ne cessa de lui prodiguer durant sa vie.

« Vous estes (1) bon et sage, lui dit-il ; songez bien à cela « et souvenez-vous de ce que je vous ay dit autrefoys : que « l'establissement despend du premier employ, car c'est par « là qu'on donne de bonnes ou de mauvaises impressions. « L'occasion qui s'offre de la dispute des chaires, vous pourra « estre avantageuse, faisant cognoistre ce que vous valez, « ainsi si vous estes dans le dessein de pratiquer dans Mont- « pellier, il ne faut pas perdre cette occasion ; c'est le moyen « le plus asseuré pour vous donner bientost de l'employ ; en « tous cas soyez asseuré que je souhaite avec passion votre « advancement et que dans les occasions, j'employerai tous « mes soins et tout mon crédit pour le faciliter, n'ayant point « de passion plus forte que celle de vous tesmoigner que je « suys et désire estre votre très affectionné serviteur. »

« ... Donnez-vous courage quoy qu'il arrive, lui écrit-il un « mois plus tard (2), si Monsieur votre père ne vous laisse « pas beaucoup de bien, par les soins qu'il a pris de votre édu- « cation, il vous a procuré un talent qui vous en fera acquérir « beaucoup. Continuez à vivre en homme de bien, comme « vous avez toujours fait et je suis assuré que toutes choses

1. Juillet 1658.
2. 29 octobre 1658.

« réussiront à votre satisfaction. De mon côté, vous ne pouvez « pas douter que je ne vous aide de toute mon amitié: au « commencement du printemps, venez à Montpellier, je vous « offre ma maison où rien ne vous manquera et comme je me « trouve en un état qui m'oblige d'abandonner la foule des « malades, je prendrai soin de vous establir, mieux qu'il ne « sera possible... si vous jugez que je puisse en attendant vous « rendre quelques autres bons offices, faites-le-moy cognois- « tre et je ferai tout ce que je pourrai pour votre satisfaction.»

Ne sent-on pas dans ces offres généreuses, comme une réparation que le Dr Haguenot voulait donner à son jeune ami, comme une compensation de lui avoir refusé, peut-être, la main de sa fille. Néanmoins le Dr Vallant ne les accepta pas, il semble même que le mois de novembre ait été pour lui un mois de détresse et de désillusions; il en arrive à vouloir se placer en pension chez le Dr Moussain (1), c'était renoncer à la situation libre de médecin à Paris, c'était aussi abandonner l'espoir d'y arriver quelque jour. Il aurait eu, croyons-nous, une rétribution chez le Dr Moussain, il aurait été en quelque sorte son adjuvant, et y serait resté sa vie entière. Ne suivez pas votre décision, lui répond au plus vite le Dr Haguenot, « ayez bonne espérance. Il arrive dans un « jour ce qu'on a souhaité pendant longtemps, cela se voit « tous les jours particulièrement et plus avantageusement « dans Paris, comme étant la grande source des fortunes (2). »

Ce vœu devait trouver sa réalisation en janvier 1659. A cette époque, en effet, il était sur le point d'entrer au service de Mme de Sablé. « Faites tous vos efforts pour vous y esta- « blir, lui écrivait le Dr Haguenot, car cet establissement

1. 19 novembre 1658.

2. Médecin de Port-Royal, croyons-nous.

« vous sera plus avantageux que tout autre que vous pour-
« riez vous procurer en tout autre lieu du monde. »

Aucune situation ne pouvait en effet s'offrir sous des jours meilleurs à ce jeune homme si consciencieux, si méritant, car en même temps qu'il allait voir se terminer sa vie d'attente anxieuse et hésitante, cette *vie de Docteur* sans clientèle qui avoisine à la misère, il allait être jeté d'un coup au milieu de la société, la plus polie du XVIIe siècle, devenir le médecin et, disons-le de suite, le confident et le secrétaire attentionnés d'une des femmes les plus lettrées de son temps, chez qui, s'affirmait-on à le reconnaître, un caractère exquis et vif s'alliait à un esprit actif et aimable, à un cœur plein de richesses et dont la physionomie, malgré les années devait rester pour nous aussi jeune, aussi fraîche, aussi vivante, que les lacs de soies délicates qui gardaient coquettement les secrets de ses billets ou de ses lettres.

CHAPITRE II

LE Dr VALLANT CHEZ Mme DE SABLÉ

Mme de Sablé. — Ses qualités. — Sa peur de la maladie. — Plusieurs anecdotes à ce sujet. — Ce que fut près d'elle son premier médecin Pilet de la Mesnardières. — Elle se retire à l'Abbaye de Port-Royal. — Ses peurs de la contagion et de la mort s'exagèrent encore. — Elle prend à son service le Dr Vallant. — Quel rôle il eut près d'elle pendant les premiers mois. — Peu à peu la confiance qu'elle avait en lui s'amoindrit. — Vallant commence à douter de son savoir. — Il devient le jouet de la peureuse marquise. — Il s'occupe de recettes de charlatans. — Ses courses chez les empiriques. — Mme de Sablé malade, il devient son secrétaire. — Il écrit de longs mémoires sur ses « incommodités ». — Il recherche fards et cosmétiques pour sa coquette maîtresse. — Le laboratoire de Mme de Sablé. — Il en devient le directeur et le fournisseur. — Les vipères. — Mémoire de Mme de Sablé sur la Médecine et les Médecins — Malgré ses exigences elle affectionne et estime son docteur. — Elle le mettra en contact avec la société la plus élevée du siècle. — Elle l'appuiera de son crédit qui est immense.

« ... Une louange de votre bouche establit une personne dans le monde, et l'on ne doute plus d'un mérite quand vous l'avez approuvé... », écrivait à Mme de Sablé, l'abbé Bourdelot ce médecin spirituel et mondain qui resta quelque temps, près de la reine Christine de Suède (1) pour veiller à sa santé. On ne saurait mieux dire toute la précieuse influence, la mys-

1. Sur la reine Christine de Suède lire dans *les Indiscrétions de l'Histoire*, 2e série, du Dr Cabanès, l'intéressant chapitre qui lui est consacré sous le titre : Une hystérique couronnée.

térieuse autorité, que cette aimable marquise ne cessa d'exercer sur ceux qui l'entourèrent. C'est qu'à côté de ce « beau crédit que sa vertu et ses connaissances lui avaient donné sur les esprits raisonnables » elle possédait encore cette droiture de jugement, cette sûreté de vues, cette finesse d'appréciation qui forcent les mérites les plus cachés à se découvrir, les qualités les plus effacés à se révéler. Lorsqu'une secrète intuition l'avait guidée vers une personnalité à faire naître, à assurer dans le monde, toute son activité remplie de charme délicat, toutes ses forces tempérées toujours par une grâce naturelle et convaincante, l'aidaient à réaliser son désir. Son esprit vif et curieux, « solide et délié », se plaisant dans sa souplesse à s'intéresser à tout, devenait alors comme un miroir où chaque jour plus clairement et plus harmonieusement on voyait se refléter ses pensées ; son cœur aimant et sincère, capricieux, il est vrai, mais sûr, vous apportait comme un appel sans cesse renouvelé, appel impérieux toujours exquisement nuancé de douceur; ses idées émises, semble-t-il, d'abord sans dessein, ne tardaient pas à s'affirmer, à se préciser, à devenir insensiblement des conseils, puis peu à peu des ordres auxquels on se soumettait sans avoir eu de lutte à soutenir, et vainqueur « son moi », pour parler comme Nicole, « se ramifiait se multipliait, prenait racine dans le vostre (1) » restant toujours un guide, un créateur, devenant rarement un despote.

Plus que tout autre, le jeune Dr Vallant devait se plier à cette exigeante mais enjôleuse suprématie. Timide et prudent il abdiqua dès son entrée chez Mme de Sablé, une personnalité qu'il sentait sinon déplacée, du moins étrangère dans ce milieu si nouveau pour lui. Là, son caractère gardant son fonds

1. Sainte-Beuve. *Port-Royal*, Édit. Hachette, in-18 1901, t. V.

de qualités, allait s'enrichir d'impressions neuves et raisonnées, son esprit, vivant sur ses premières et solides acquisitions ne tarderait pas à s'affiner, à s'ennoblir, dirons-nous, dans un voisinage continuel avec celui si délicat, si gracieusement lettré de sa maîtresse, seule son expérience de docteur aurait peut-être à souffrir des soins bien rares cependant que réclamerait une malade imaginaire, mais disons de suite qu'elle eut d'heureux loisirs pour s'assurer ailleurs et se faire ainsi apprécier de l'élite de la société.

Le caractère de Mme de Sablé demande donc une place dans cette étude. Il ne saurait être en effet d'introduction meilleure et plus légitime à celui du Dr Vallant, puisque nous le répétons, il le façonna, le modela à sa forme, et l'imprima infailliblement au sceau de sa personnalité.

Mme de Sablé (1), fille de gouverneur de roi, et de Maréchal de France, « fut le modèle de la femme aimable et distinguée du XVIIe siècle ». Si elle n'avait pas la pure et incomparable beauté de Mme de Hautefort, elle possédait cependant une grâce particulière qui fit qu'à son entrée à la cour, elle « brusla plus de cœurs en un jour que toutes les autres belles n'en avaient seulement blessés en toute leur vie (2) ». « Aimable, paraissant encore plus à paraître », galante et enjouée, quand il fallait l'être, le cœur haut quelquefois, l'esprit flatteur, l'âme tendre et passionnée elle possédait un esprit qui brillait aussi bien que ses yeux et sa conversation, quand elle le voulait n'avait pas moins de charme que son visage » (3). Toute sa jeunesse se passa dans le désir de don-

1. Mme de Sablé, de son nom de jeune fille Madeleine de Souvré, étant née en 1599 marchait par l'âge avec le siècle. Elle mourut d'après le Nécrologue de Port-Royal en 1678.

2. M. de Moteville. *Mémoires*. Edit. d'Amsterdam.

3. Mlle de Scudéry. *Le Grand Cyrus*.

ner le ton à la grande galanterie renouvelée des Espagnols et des Maures, et d'être servie et aimée à l'égal d'Astrée. Malheureusement la vie se chargea bien souvent de la rappeler à la réalité : Tout d'abord on la maria sans son avis à Philippe Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, et ce dernier ne fut probablement pas le chevalier galant dont elle avait rêvé, car quelque temps après cette fâcheuse union elle dut s'exiler à la campagne, autant semble-t-il par dépit de sentir ses jeunes espoirs déçus, que par peur de mauvais traitements de la part d'un mari brutal. D'autre part, elle ne fut pas plus heureuse dans l'abandon de son cœur au dernier descendant des grands connétables, le jeune et brillant duc de Montmorency, qui d'après Tallemant des Réaux ne cessa de s'amuser de ses sentiments.

Pour terminer cette esquisse du caractère de Mme de Sablé nous ajouterons qu'à côté de ces précieuses qualités d'esprit et de cœur qui la placèrent au premier rang des grandes dames de son siècle, on trouve quelques défauts : inconscientes manies, ou légers travers, qui sans rien enlever à notre admiration méritent cependant de retenir notre attention, car ils nous donneront une idée exacte et vivante de sa personnalité et par leur nature intéresseront particulièrement le médecin.

Mme de Sablé nous a laissé, en effet, le portrait le moins flatteur, sinon le plus vrai, d'une incorrigible malade imaginaire. Nous allons assister ces craintes journalières de la contagion des maladies les plus bénignes, nous la verrons, remplie d'appréhensions, soupçonner personnes, lettres, objets venant du dehors, d'apporter avec eux quelque « méchant air pestilentiel » ; nous resterons surpris de la voir exagérer les précautions jusqu'à passer à la flamme les lettres qu'elle croyait « porteuses de quelque fièvre ». Nous suivrons sa

pensée anxieuse, s'alarmant follement d'une mort qu'elle sentait toujours proche, et nous ne serons pas étonnés lorsque nous apprendrons qu'elle vécut jusqu'à l'âge avancé de soixante-quinze ans.

Sans vouloir, pour la connaître ainsi, abandonner complètement la brillante étude de M. Victor Cousin, nous ne nous y attarderons cependant pas : c'est qu'en effet, ce fin psychologue a beau nous donner quelques aperçus de ce fâcheux travers, il sait l'excuser si finement, le faire disparaître si habilement entre deux louanges, il connaît si bien l'art de réduire à rien les calomnies de quelques méchantes langues du siècle, que son étude nous paraît être légèrement partiale.

Nous nous adresserons plutôt à Tallemant des Réaux, au « malin », comme l'appelle Sainte-Beuve, et si nous ne voulons pas ajouter une foi entière à ses historiettes sur Mme de Sablé, nous en prendrons cependant connaissance, et nous jugerons que sans une petite exagération, parfois méchante et haineuse, il faut le dire, elles sont en complet accord avec les indiscrétions ironiques et moqueuses que nous offrent Mlle de Scudéry dans son roman du *Grand Cyrus*, Mademoiselle dans ses *Mémoires*, et que nous ont conservées les précieux portefeuilles du Dr Vallant.

Déjà à l'hôtel de Rambouillet où elle se rendait très souvent près de l'incomparable Arthénice, on commencait à rire et à se moquer de ses frayeurs continuelles ; il n'était pas d'insignifiantes taquineries qu'on n'osât lui faire à ce sujet : venant de parler du petit-fils de Mme de Rambouillet, mort « de fièvre pestilentielle », et près duquel il était resté, Voiture, écrivait à Mme de Sablé autant pour la rassurer que pour l'effrayer : « J'ai peur que vous ne vous épouvantiez trop. Sachez donc que moi qui vous écris,ne vous écris point, et que j'ai envoyé

cette lettre à vingt lieues d'ici pour être copiée par un homme que je n'ai jamais vu (1). »

Cette terrible peur de la contagion allait presque la brouiller avec sa meilleure amie la duchesse de Longueville, encore Mlle de Bourbon, qui quelque temps avant son mariage eut la petite vérole (simple rougeole, paraît-il.) Loin d'être de l'avis du Dr Guénault, médecin du roi, qui était persuadé que cette terrible affection « ne pouvait sortir de la chambre ou de l'antichambre et répondait plaisamment, à une personne qui lui demandait s'il n'apportait pas avec lui, la petite vérole : Je n'ai pas de panier pour la porter » (2), elle se refusait à rendre une courte visite à la pauvre malade et même à Mlle de Rambouillet, qui pour avoir été assidue près de cette dernière lui était devenue presque aussi dangereuse. Ce différent fut le point de départ d'une correspondance ironique, qui s'envenima de jour en jour, entre Mlle de Rambouillet et la marquise de Sablé et nous ne saurions mieux faire que d'en reproduire ici les deux premières lettres rendues intéressantes, tant par la parfaite connaissance qu'elles nous donnent des craintes et des précautions de la peureuse marquise que par la grâce enjouée et facile du style.

Mademoiselle de Rambouillet à la Marquise de Sablé.

« Mlle de Chalais lira, s'il lui plaît, cette lettre à Mme la « Marquise au-dessous du vent.

« Madame, je crois ne pouvoir commencer de trop bonne « heure mon traité avec vous, car je suis assuré qu'entre la « première proposition que l'on me fera de vous voir et la

1. Voiture. *Œuvres*, t. I, p. 29, lettre 14.

2. Portefeuilles du Dr Vallant.

« conclusion, vous aurez tant de réflexion à faire, tant de « médecins à consulter et tant de craintes à surmonter, que « j'aurai eu tout le loisir de m'aérier. Les conditions que je « vous offre pour cela sont de n'aller point chez vous que je « n'ai été trois jours sans entrer dans l'hôtel de Condé, de « changer de toute sorte d'habillements, de choisir un jour « qu'il aura gelé, de ne vous approcher que de quatre pas, « de ne m'asseoir que sur un même siège. Vous pourrez « aussi faire faire un grand feu, dans votre chambre, brûler « du genièvre aux quatre coins, vous environner de vinaigre « impérial, de rue et d'absinthe. Si vous pouvez trouver vos « sûretés dans ces propositions sans que je me coupe les che- « veux, je vous jure de les exécuter très religieusement, et si « vous avez besoin d'exemples pour vous fortifier, je vous dirai « que la reine a bien voulu voir M. de Chaudebonne (1), qui « sortait de la chambre de Mlle de Bourbon, et que Mme d'Aiguil- « lon (2), qui a bon goût sur ces choses-là, et à qui on ne « saurait rien reprocher en de pareils sujets, vient de me « mander que si je ne la voulais aller voir elle me viendroit « chercher. »

Réponse de la marquise de Sablé.

« Je vous ai trouvé si bien instruite dans toutes les précau- « tions de la poltronnerie que je doute un peu si j'avais rai- « son, il y a deux jours, de disputer avec une personne de « vos amies que vous aviez vue, Mlle de Bourbon, sans aucune « frayeur. Ce n'est pas comme vous pouvez juger, que je « veuille ôter à votre générosité tous les avantages qu'elle

1. Chevalier d'honneur de Mme la duchesse d'Orléans, habitué de l'hôtel de Rambouillet.

2. Mère du Cardinal de Richelieu.

« mérite ; car je sais fort bien que, si vous en aviez besoin,
« elle vous feroit surmonter toutes ces choses pour ne man-
« quer jamais à aucun devoir ; mais je vous avoue que je ne
« suis guère plus persuadée de l'amitié que vous avez pour
« vos amis, que je la suis de votre hardiesse. Néanmoins
« vous avez fait de si belles réflexions sur la timidité, que j'ai
« sujet d'espérer que puisque vous connaissez si bien les dan-
« gers, vous pourrez un jour les craindre et qu'enfin vous
« ferez ce plaisir à vos amis de vous conserver mieux à l'ave-
« nir. Au reste vous avez dit tout ce qui se peut penser sur la
« frayeur et vous n'avez jamais rien écrit de si mignon ; mais
« je vous réponds que quoique vous en pensiez, vous avez été
« bien loin au delà de mes précautions. Je ne prends pas plus
« de sûreté avec mon médecin, que vous m'en offrez, en me
« promettant de changer d'habit ; car lorsque j'ai besoin de
« lui, je me résous fort bien à le voir en sortant de la petite
« vérole, pourvu qu'il quitte une soutane grasse qui est plus
« capable de prendre du mauvais air qu'une robe bien nette ;
« et tout de bon, j'ai lu vos lettres à Mme de Maure et les
« miennes sans les faire chauffer, enfin je sais et j'en suis
« ravie, que Mlle de Bourbon est guérie. En toutes façons,
« j'aurai une joie sans pareille d'avoir l'honneur de vous
« voir (1). »

1642.

Tallemant des Réaux ajoutera pour nous qu'elle avait aussi l'honneur « d'estre une des plus grandes visionnaires du monde sur le chapitre de la mort »... Quelqu'un lui dit-il qu'il ne craint pas de mourir : « Eh-bien, s'écrie-t-elle, quel

1. Manuscrits de Conrart, tome XIV, p. 57, 65 et « Me de Sablé » Victor Cousin, *op. cit.*

mal vous peut-on souhaiter, si vous n'appréhendez pas le plus grand de tous les maux? Je crains la mort plus que les autres, dit-elle, parce que personne n'a jamais si bien conçeu ce que c'est que le néant. » « Cependant, ajoute-t-il, elle est dévote et fort persuadée de l'autre vie. »

Toujours à ce propos la verve railleuse du « malin » s'exerce dans plusieurs anecdotes dont voici une des plus curieuses et des plus probantes.

« Comme la marquise de Sablé et la comtesse de Maure logeaient ensemble à la place Royale, elles estoient quelquefois trois mois sans se voir, et elles se visitoient par écrit. Le moindre rhume rompoit tout commerce. La comtesse avait la migraine et quelques fluxions, et la marquise croyoit estre enrhumée : l'abbé de la Victoire se mit en teste de faire une malice à la marquise : « Il est fascheux, luy dit-il, que vous ne puissiez sortir de votre chambre, car vostre amie auroit grand besoin de vous ; son mary et elle se brouillent fort, vous les remettriez bien ensemble ; sans vous ils courroient fortune d'en venir à une séparation. — Jésus! que dites-vous! s'écrie-t-elle, mais comment faire ? Le moyen de passer mon antichambre, ce grand escalier, cette halle de salle? — Il y faut penser, reprit-il. » Et après avoir fait semblant de rester quelque temps: « N'ay-je pas veu là-haut, ajouta-t-il, un pavillon (1) sur le lit de vostre cuisinière? Mettez-vous dessous, on le soutiendra avec un baston, vous ne prendrez point l'air. » Elle le crut : on apporte le pavillon, la voilà dessous. Trois de ses gens portaient le pavillon. La comtesse est bien suprise de voir entrer cette machine dans sa chambre. « M'amour, luy dit la marquise, vous voyez quelle marque d'amitié je vous donne. — Hé ! qui vous amène?

1. Tour de lit suspendu au plafond et disposé en forme de tente.

Il faut bien secourir ses amis au besoin ! Qu'est-ce que veut dire cet homme ? Reste-t-il ? Quel homme? Est-ce le bon (1) que vous voulez dire? Ah ne le nommez plus ainsi, m'amour, il ne l'est plus. » Elles furent une heure avant que de s'éclaircir. — Voylà la Marquise enragée contre l'abbé ; elle ne le vouloit plus voir ; enfin, il luy fit dire que, si elle ne luy pardonnoit, il feroit venir tous les enfants rouges et blancs chanter un *de profundis* dans sa cour. Elle eut peur de mourir et aima mieux faire la paix. »

Mais dira-t-on : comment se fait-il qu'un esprit ailleurs si pondéré, si fleuri de bon sens soit tombé si lourdement dans un tel travers : c'est, nous a-t-il semblé, une interprétation fausse, une idée fictive de ce que devait être la vie, qui la poussèrent ainsi dans la voie largement ouverte de cette faiblesse. Avec son caractère légèrement extravagant et aventureux, en effet, pour qui la vie semblait être une grande pastorale et où la cour devait remplacer les bords aimables du Lignon ; persuadée « que la femme était née pour servir d'ornement au monde et recevoir les adorations des hommes », convaincue que toute idée matérielle devait être bannie de l'esprit et qu'une parfaite politesse devait toujours se rencontrer dans les actes comme dans les paroles, toute vibrante, ne rêvant que « de posséder une manière de cour », n'étant jamais plus heureuse que quand elle avait « son tourbillon » et que sa personnalité « était chatouillée, irritée, soignée, occupée (2). » Mme de Sablé devait fatalement craindre et appréhender la mort qui fauche tout, même le souvenir, elle devait trembler à l'approche d'une indisposition, d'une maladie qui, en même temps que ses charmes, lui aurait enlevé sa place dans le

1. On appelait ainsi M. le Comte de Maure.

2. Sainte-Beuve. *Port-Royal.*

monde et aurait causé un arrêt momentané mais fatal dans cette course toujours plus rapide et plus énervante vers le sublime, vers l'irréel.

Elle avait bien près d'elle un médecin qui aurait pu par sa présence et son autorité étouffer ses craintes continuelles, malheureusement, elle avait choisi plus par mode, semble-t-il, que par utilité Pilet de la Mesnardières : ce dernier, en effet, qui s'était attiré les faveurs de Richelieu pour avoir écrit que les religieuses de Loudun (1) étaient possédées et que leurs extravagances n'étaient dues qu'à des maléfices, venu à Paris, protégé du cardinal Richelieu, bel esprit fut, comme le dit fort justement l'abbé d'Olivet, « physicien, traducteur, critique, poète, historien », mais, ajouterons-nous, fort peu médecin.

D'ailleurs les médecins les plus réputés, les consultes les plus éclairées n'auraient pu tranquilliser son esprit toujours inquiet. Comment lui faire entendre que le rhume « ne se gagnait point et qu'il ne suffisait pas que Mlle de Chalais, sa demoiselle de compagnie, « nasillât » en parlant pour la reléguer aussitôt dans sa chambre croyant qu'elle serait bientôt enrhumée. Quelle assurance, quel calme pouvaient lui apporter des paroles raisonnables, lorsque venant de chez la mareschale de Guebriant, elle n'osait pour rentrer chez elle repasser sur le Pont-Neuf, parce qu'elle y avait vu quelques heures avant un petit garçon qui avait eu la petite vérole ? Comment la convaincre que l'air n'était pas si redou-

1. Consulter à ce sujet : *Histoire des Diables de Loudun ou de la possession des religieuses Ursulines et de la condamnation et du supplice d'Urbain Grandier, curé de la même ville* ; par Aubain, Amsterdam, A. Wolfgang, 1694.

table qu'elle pensait et que l'ombre n'était nullement funeste à la santé (1) ?

Avec M. Victor Cousin, nous comprenons dans une juste mesure, les craintes que pouvait ressentir Mme de Sablé de la contagion de ces terribles maladies qui ravageaient l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas, et certaines provinces de la France. Il n'y avait pas d'hommes, fût-il des moins instruits, qui n'eût connaissance de la peste, du choléra ou de la petite vérole, et ne fît tout pour s'en préserver. Les livres de médecine pratique, à l'usage de tous, sortaient nombreux des presses, où l'auteur après avoir fait remarquer « l'irrégularité des saisons, la grande corruption de l'air, la malignité des maladies qui couraient par toute la France », dévoilait « dans un but humanitaire les préservatifs à prendre contre la peste, fièvre pestilentielle, pourpres, petite vérole et autres », préconisant « l'essence de vie, les grains de santé, les dragées de Saint-Roch » ou conseillant de porter des « pentacules (2),

1. Tallemant des Réaulx nous raconte aussi « qu'à cause que le sommeil est l'image de la mort, elle ne voulait pas dormir profondément ; elle se faisait veiller par un médecin et des filles tour à tour. Ces gens faisait de temps en temps quelque petit bruit et tenoient une bougie allumée en lieu où elle la pust voir en ouvrant les yeux. Pour cela elle avoit toujours ses rideaux levés. Menjot, le médecin son amy, l'a desfaite de cela ; mais ce n'est que depuis la Saint-Jean 1663. »

2. Dans un livre très intéressant du Dr Monnier, médecin de l'université de Montpellier intitulé : *Cabinet secret des grands préservatifs et spécifiques propres contre la peste, fièvre pourpre, petite vérolle et toutes sortes de maladies contagieuses*, nous avons trouvé un assez long chapitre consacré à tous les préservatifs tant internes qu'externes. « Les pentacules sont, dit-il, de grandes médailles formées de paste magnétique qu'on enferme entre deux cristaux entourez d'un cercle d'or pour les personnes de qualité. On les porte entre les habits et la chemise du costé du cœur. » Voici la très curieuse préparation de la paste du grand

brasselets, nouêts, médailles ou amulettes dont la vertu magnétique attirait les venins et la contagion du dedans au dehors du corps ». Chacun possédait des « spécifiques » contre ces maladies contagieuses et Mme de Sablé n'avait pas dû rester la dernière pour rassembler dans ses armoires « quelque bonne huile de scorpions composée ou quelque axonge efficace de vipères ».

Nous avouerons même que les précautions qu'elle réclamait quand « elle consultoit en temps d'épidémies » étaient des plus logiques et des plus proches d'une vérité devenue scientifique de nos jours : elle forçait, en effet, les médecins qui venaient la visiter à revêtir chacun une robe de chambre propre au lieu de leur manteau, à ne pas s'approcher trop près d'elle et à ne pas la toucher, se réservant après leur départ le soin de purifier l'air de sa chambre en y faisant brûler du genièvre (1) ».

pentacule : magnétique pestilentiel, préservatif contre toute sorte de maladies contagieuses. « Prenez huile de scorpions composée, 4 onces, huile d'araignées 2 onces ; mettez-les dans une grande écuelle de terre vernie sur le réchaud, puis vous y ajouterez : rage de vipères, rage de scorpion, rage de crapaux demye once de chaque. Graisse de crapaux, axonge de vipères, fiel de vipères 2 onces ; ajoutez une livre de cire neuve, et une demye livre de poix-résine. » Enfin lorsque tout a bien cuit il faut encore ajouter de nouveaux ingrédients, de l'Eymant arsenical en poudre très subtile, entre autres.

La description de ces préservatifs est fort longue, l'auteur ne ménageant aucun détail, c'est ainsi qu'il s'étend sur l'époque à laquelle il faut recueillir la rage de crapaux. C'est, dit-il, dans le courant du mois de mai, à l'époque où ils sont d'ordinaire « amoureux ».

1. « Quand il la faut saigner, nous raconte aussi Tallemant, elle fait d'abord conduire le chirurgien dans le lieu de la maison le plus esloigné de celuy où elle couche. Là on luy donne un bonnet et une robe de chambre, et s'il a un garçon on fait quitter à ce garçon son pourpoint, et tout cela de peur qu'ils ne luy apportent du mauvais air ».

Mais ce que l'on ne peut comprendre et admettre de sa part ce sont ces petitesses d'esprit, ces heurts de raison, ces chaos d'imagination qui l'assaillaient brusquement pour des riens. Et cependant vers cette époque, c'est-à-dire en 1640, une vie active et remplie la tenait encore loin de craintes assujettissantes et déprimantes : elle avait été une des reines de la chambre bleue de Mme de Rambouillet ; la cour de Marie de Médicis au Luxembourg, celle de la reine Anne d'Autriche au Louvre lui avaient apporté, l'une ses plaisirs discrets et élégants, l'autre ses fêtes bruyantes ; sa beauté lui offrait chaque jour les preuves aimables et rassurantes d'une jeunesse toujours florissante ; son caractère éveillé et sans cesse curieux la dominait encore assez pour qu'il se débarrassât avec succès des entraves paralysantes de la peur ; mais sitôt que la fronde eut fini de souffler sa bourrasque sur la vie mondaine d'alors, elle ressentit dans le calme renaissant tout ce que les dernières et ardentes années lui avaient enlevé, elle revécut la mort de plusieurs des siens, elle retrouva des larmes encore plus amères pour pleurer la perte de son fils chéri, le brillant Guy de Laval, tué au siège de Dunkerque ; elle comprit quelle dislocation, dans les amitiés, dans les relations, avaient amenée ces années de guerre civile ; elle vit combien son imprévoyance, sa légèreté avaient réduit sa fortune et devant toutes ces douleurs ce qui lui restait de jeunesse, dans les traits, dans l'esprit, dans le cœur sembla s'évanouir. Les approches d'une fin présente à sa malheureuse imagination s'affirmèrent alors et lui inspirèrent des pensées sérieuses : ne songeant plus qu'à placer dignement « un intervalle entre la vie et la mort, et à se réfugier à Port-Royal, plus, semble-t-il, par dégoût que par amour divin, sachant bien comme elle écrivait en digne amie de La Rochefoucauld « qu'il faut une grâce pour quitter le monde mais qu'il n'en faut point pour

le haïr ». C'est vers 1656 qu'elle quitta la place Royale ou peut-être le faubourg Saint-Honoré, pour habiter au faubourg Saint-Jacques, dans un corps de logis qu'elle s'était fait bâtir à la fois séparé du monastère de Port-Royal et renfermé dans son enceinte. « Là, dit finement Sainte-Beuve, un pied dans le monde, un œil sur le cloître, elle allait s'occuper de la grande affaire de son salut, « devenir une janséniste sinon ardente, du moins utile à la cause », elle allait se faire le centre du bel esprit le plus sérieux, de la théologie la plus brillante », elle demanderait souvent conseil à son austère confesseur qui aurait à cœur de ne jamais paraître bien rigide envers une personne aussi distinguée; elle s'occuperait attentivement de recettes délicieuses de potages, gelées, confitures, qu'un cuisinier expert traduirait de la façon la plus affriolante pour son palais gourmand, elle fatiguerait les bonnes sœurs de Port-Royal et surtout la mère Angélique, la grande et la pieuse mère Agnès d'interrogations minutieuses et jamais satisfaites, et elle aurait tout le loisir d'exercer la patience de son médecin, l'assaillant nuit et jour de détails invraisemblables sur sa santé, lui demandant insatiablement conseils et remèdes souverains, et le forçant à rédiger de longs mémoires sur les incommodités qu'elle ressentirait. Ce médecin allait être le Dr Vallant. Nous croyons pouvoir affirmer que cette fois ce n'était plus la mode qui avait guidé son choix, mais bien le désir comme celui d'Argan, de « s'appuyer de bons secours contre la maladie, d'avoir chez elle les sources des remèdes qui lui seraient nécessaires, et d'être à même des consultations et des ordonnances » (1). De plus, reconnaissant les qualités intellectuelles de ce jeune docteur, elle ne se ferait pas faute de se servir de lui comme secrétaire.

1. *Malade imaginaire*, acte I, scène II.

Le Dr Vallant était donc arrivé à une époque (1659), où le caractère de Mme de Sablé était devenu difficile. Voiture qui pourtant l'avait dépeinte comme la personne la plus obligeante, la plus aimante, nous laisse deviner qu'elle était devenue exigeante à l'excès, « ne sachant être contente à moins d'avoir les cœurs tout entier, commandant en conseillant, enfin de celles à qui on n'oserait désobéir quand elles ont donné un avis ».

Elle allait encore en plus exagérer ses chimères de maladie et de contagion qu'elle « mélangerait bizarrement à des scrupules pour le moral et qui peu à peu la conduiraient à une sombre mélancolie. Elle se « faisait » en effet « céler » fort souvent sans nécessité. Ce n'était pas, semble-t-il, pour suivre le précepte de Pascal qui disait que tous les maux viennent de ne pas savoir garder sa chambre, mais bien par dégoût, par désenchantement, par neurasthénie dirions-nous aujourd'hui. Ses éclipses duraient quelquefois si longtemps, nous raconte Tallemant, qu'un jour, l'abbé de la Victoire (1), las d'aller tant de fois inutilement à sa porte, s'avisa de dire en parlant d'elle : « Feu Mme de Sablé » et « adjousta qu'il falloit tendre sa porte de deuil. Cela fut rapporté à la marquise ; car il l'avait dit en plus d'un lieu : ce discours lui donna de l'horreur. Elle eut peur d'estre morte et en fut longtemps brouillée avec lui. »

Mais cela ne pouvait la corriger et même pour ses meilleurs amis et amies, elle se cloîtrait rigoureusement, « ne respondant à aucune de leurs prières d'estre reçus ». C'est la Roche-

1. Claude Duval de Coupeauville. « On n'a guère veu d'hommes qui die les choses plus plaisamment », affirme Tallemant. Il était très avare et on cite plusieurs anecdotes à ce sujet.

foucauld qui lui écrit: « Je ne sais plus d'invention pour rentrer chez vous; on m'y refuse la porte tous les jours. » C'est aussi Mme de la Fayette qui se montre froissée de ses refus continuels de la recevoir et qui lui écrit: « Je reste résolue à avoir l'honneur de vous voir, quand vous seriez ensevelie dans le plus noir de vos chagrins. »

Nous ne pouvons soupçonner le Dr Vallant de n'avoir pas cherché à remplir son rôle de médecin dans les premiers mois qu'il passa près de sa craintive maîtresse. Elle-mêmes ne fut peut-être éloignée de croire que son sauveur était enfin trouvé ; avec l'imagination hâtive de ces sortes de malades, toujours prompte à se réjouir inconsidérément d'une nouveauté, elle dut user avec un espoir plein de confiance des ordonnances de son jeune docteur, elle dut soumettre son esprit rebelle et sceptique, toujours aiguillonné par l'attrait de quelque remède charlatanesque, aux sages prescriptions de la médecine ancienne, croyant avec foi à une amélioration et à une guérison assurées. Elle dut se sentir heureuse et en sûreté près d'un homme qui ne lui ménageait pas ses conseils, qui l'entourait de soins assidus et sincères et flattait discrètement ses manies avec un zèle aussi délicat que charitable ; elle était, certes, très loin de penser comme elle avait coutume de le dire « que les médecins gagés dans les maisons sont encore pis que les autres et ne viennent de bon cœur dans le logis, qu'au temps de l'année qu'ils sont accoustumés de recevoir leurs appointements ».

Mais peu à peu, le temps devait ébranler cette confiance si bien établie, peu à peu la lassitude de lire toujours les mêmes formules, d'y voir un éternel sel de polycreste, voisinant avec une manne universelle, d'entendre les mêmes préceptes, les mêmes mots, se correspondant : fièvre, chaleur, vapeur, lavement, purge, saignée, cette saignée qu'elle redoutait à

l'égal de la mort, peu à peu le dégoût, le doute s'emparèrent d'elle, et son esprit redevenu exigeant, inquiet, avide de nouveautés, la lança de nouveau dans l'empirisme, le charlatanisme, croyant aveuglément en un bouillon de longue vie, en une eau séraphique « qui nourrit et purifie le sang », en « une tisanne excellente pour faire vivre longtemps. »

Le Dr Vallant, quoique ayant gardé sa petite chambre de la rue des Poirées, habitait chez Mme de Sablé ; aussi dut-il s'apercevoir de bonne heure quel plaisant village des « petits soins » était annexé à l'abbaye sévère dont les ordonnances étaient si rigides. Il dut être étonné, quand il la vit s'occuper anxieusement de ce qui se passait derrière le mur du chapitre, dans le grand cloître de Port-Royal, arrêtant inlassablement et en cachette, sœurs tourières, domestiques, jardiniers, portier, pour recueillir de leur bouche, l'assurance qu'il n'y avait pas de maladie grave ou de morts dans le monastère, jamais satisfaite de leurs réponses, ne rapportant de ces recherches laborieuses et peu honorables que l'émoi et la crainte qu'on lui cachait quelque chose, et se retirant chez elle jusqu'à ce qu'une lettre de la mère Angélique Arnauld lui eût affirmé que ses peurs étaient vaines. Que dut-il penser lorsqu'il la vit revenir de la tribune de la chapelle, toute pâle, toute tremblante parce qu'on allait y célébrer un office pour une sœur défunte. Le cercueil n'était pas cependant encore au milieu de la nef, mais l'appareil des cierges et des tentures l'avait bouleversée au point qu'elle tint longtemps rancune à la mère supérieure de ne pas l'avoir prévenue. De quelle façon, Vallant dut-il apprécier la douce sollicitude et la bienveillance attentive de cette pieuse mère Angélique qui cherchait à raisonner ses terreurs, à les amoindrir, qui s'ingéniait à retirer d'elle cette appréhension continuelle de la mort, et trouvait des mots touchants pour l'apaiser, pour discipliner

son esprit sans cesse inquiet. Par quelle charité divine, elle qui « demandait le plustôt la fin d'un pèlerinage misérable » qui affirmait « que Dieu en nous affligeant le faisait toujours à bonne attention, et qu'il fallait avec joie se soumettre à son ordre, par quelle grâce surnaturelle, disions-nous, put-elle s'abaisser jusqu'aux petitesses de pensées de l'aimable mais embarrassante recluse. Comment put-elle penser en lui envoyant un jour du « jus de réglisse » à ajouter heureusement à la fin de sa lettre : « Soyez assurée que nul air de fièvre, ni d'autres maux, n'a aproché de ce « jus de réglisse », n'en ayant aucun céans », où trouva-t-elle des mots compatissants, elle si dure, si austère, pour la plaindre d'une violente migraine.

« Mon Dieu, ma très chère sœur, vostre migraine me tue l'esprit, comme elle fait de votre corps et je voudrais en pouvoir porter au moins une partie, car je n'ay presque plus la mienne, et il semble que la vostre se rant toujours plus fréquente et plus pénible.

« Je me console de ce que je sçay que vous le suportez de bon cœur, et qu'ainsi en affligeant votre corps, elle console votre âme, Dieu estant si bon qu'il ne laisse quoy que ce soit qu'on souffre pour l'amour de luy sans récompense. » Elle aurait été plus heureuse, croyons-nous, de recevoir à la place de ces saintes exhortations, un bon remède efficace ou soi-disant tel, mais elle devait sentir cependant dans ces pieuses paroles comme une consolation et y puiser un léger courage pour supporter vaillamment des maux imaginaires qui avaient le bonheur d'être pris au sérieux.

Avec quel sourire, Vallant dut-il trier et classer, les innombrables petits billets que sa maîtresse ne cessa de recevoir de sa meilleure amie la comtesse de Maure, qui elle aussi « se croyait toujours atteinte de quelque grande incommodité et avait sans cesse quelque lavement dans le corps ».

Mais aussi comme il dut rester péniblement impressionné, en sentant tout l'égoïsme, toute la dureté de sentiments, qui remplaçait maintes fois chez sa maîtresse cette « obligeante bonté » que chacun lui reconnaissait si largement : ne refusa-t-elle pas, en effet, d'assister aux derniers moments de sa malheureuse amie, la comtesse de Maure, qui lui avait gardé durant sa vie, le cœur le plus aimant, l'amitié la plus bienveillante et la plus sûre : elle refusa même qu'on lui apprît qu'elle était morte et cela « de peur d'en être frappée ».

Malgré tout, les années de sa jeunesse toutes brillantes de sincère affection, remplies d'un commerce aussi aimable que complaisant, étaient les plus fortes et restaient toujours des excuses à ses manies d'enfant, ou à ses fantaisies de vieillard ; d'ailleurs Vallant eût été forcé de le penser ainsi, même en voulant s'y refuser lorsque ses yeux de secrétaire auraient parcouru cette lettre de Madame Henriette (1) à Mme de La Fayette, montrant quelle douce attention même les personnes du rang le plus élevé, ne cessaient d'avoir pour elle (2) :

Ce mardy matin,

« Mon rhume est tellement augmenté depuis hier que je « n'ose aller chez Mme la marquise de Sablé. Car quand bien « même elle n'en auroit plus de peur, elle en auroit sûre- « ment mal au cœur, et je pense que pour éviter ces deux « inconvénients, il vaut mieux remettre la visite à jeudi. Ne « croyez pas cependant que ce soit par paresse que je man- « que au rendez-vous, mais seulement par la peur que j'ai

1. Henriette-Marie de France, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, femme de Charles Ier, roi d'Angleterre.

2. *Portefeuilles de Vallant* (t. 7, 331).

« qu'elle n'en ait de moi. Sachez-le d'elle et vous me ferez « réponse à l'Abbaye aux bois. »

Si Vallant entra donc chez Mme de Sablé avec le titre de Docteur, il devait l'abandonner bientôt, jugeant avec raison, que près d'une femme si craintive, si sensible aux moindres excitations morales et physiques, il fallait n'offrir ses services que quand ils étaient réclamés, et encore les offrir avec une prudence et une retenue extrêmes. Il lui ordonnerait ce qu'elle lui demanderait, mais ne prendrait jamais l'autorité nécessaire pour se faire écouter ? Il serait zélé, discret et modeste dans ses attributions, et remplacerait la constance et la fermeté dans ses résolutions par une docilité servile et une obéissance passive. C'est là qu'il faut bien sentir l'influence désastreuse de Mme de Sablé, qu'il faut reconnaître la griffe de sa personnalité maladive, sur l'esprit plein de jeunesse, débordant de sève et d'espoir du Dr Vallant qui ne demandait qu'un soutien pour s'affirmer, et n'en trouva que l'ombre pour chanceler.

Discutant les rares ordonnances qu'il écrivait pour elle, se rebellant contre une saignée ordonnée mal à propos, blessant peut-être son amour-propre en critiquant sa manière de faire, restant avec autorité et assurance la femme qui connaît la médecine et sait mieux que personne les qualités et usages des médicaments, Mme de Sablé devait le remplir peu à peu de doute et d'appréhension sur son savoir, sur sa valeur, et le contraindre à se demander avec anxiété, si la vraie médecine était bien celle que lui avait apprise son vieux maître de Montpellier, le Dr Haguenot.

Combien de lettres, de billets, contenant une ligne de félicitations, une phrase de louanges, avons-nous trouvé annotées de sa main même, de cette façon navrante mais éloquente : « M. X dit du bien de moi. M. Y ne se fie à personne plus

qu'à moi. M. Z trouve que j'entends la médecine le plus judicieusement du monde. » N'était-ce pas là, comme une assurance timide qu'il voulait se donner contre le doute torturant de la faiblesse de ses capacités, ne faut-il pas voir dans ces mots enfantins et prétentieux comme une terrible leçon qu'il espérait donner à son mécontentement de lui-même.

Comment interpréter cette lettre d'un solitaire de Port-Royal-des-Champs, M. de Sérigny à Mme de Sablé, si ce n'est comme une légère protestation contre l'opinion qu'elle paraissait avoir de son jeune docteur.

Monsieur de Sérigny à Madame de Sablé.

7 août 1669.

« S'il n'y avoit que la peur de n'estre pas secourue qui « vous empêche de venir en nostre Saint Désert comme vous le dites, vous pourriez y venir hardiment ayant M. Vallant avec vous. Car je vous assure sans exagération que la prudence et la certitude judicieuse avec laquelle il a jugé de mon mal, me le feraient préférer à tous les médecins de Paris, lesquels m'auroient asseurément tué, en m'accablant de saignées et de remèdes. Enfin je bénis Dieu, Madame, de vous avoir donné un homme, comme celui-là qui joint avec la science qu'il a une piété qui n'est pas commune à ceux de sa profession. »

Elle allait, aussi, orienter l'esprit si classique de cet homme vers la connaissance dégradante de recettes charlatanesques, de remèdes empiriques. Réclamerait-elle, dans un de ses si nombreux jours d'angoisse, une préparation aussi mystérieuse qu'efficace, ce serait lui le disciple d'Hippocrate et de Galien qui se chargerait de la trouver et de la rapporter. Il visiterait tous les quartiers de Paris, entrerait dans toutes les échoppes de charlatan, s'arrêterait devant les tréteaux du Pont-Neuf,

lirait avec attention les affiches prometteuses et ensorceleuses des alchimistes, souffleurs, gens à secret, extracteurs de quintessence, fondeurs d'or potable, distillateurs, et n'hésiterait pas à payer en beaux deniers une recette à un valet, moine, pieds de chaux, prêteurs à gages : hommes infâmes, dit un livre du temps, qui « rongent et gastent comme chenilles et sauterrelles pernicieuses, les vigoureuses fleurs de la santé publique, dans le jardin de la France ». Il noterait soigneusement qu'il a reçu une « recepte pour se bien porter et n'avoir jamais besoin de médecin ny de médecine, qui tient le ventre lasche, qu'une demoiselle de la rue Quincampoix lui a donnée, qui en a usé trente ou quarante ans sans avoir eu aucune incommodité, ainsy que son médecin lui auroit dit que si tout Paris savait cela, les médecins n'auroient aucune pratique et que cette recette valait mil escus ».

Il collectionnerait et annoterait avec attention des recettes telles que celles-ci : Pour un érysipèle rien n'est meilleur que l'application d'un cataplasme fait avec des limaçons concassés, et du plantin. « Pour un accouchement difficile, faire cuire une perdrix rouge avec de la cannelle, du poivre et du sel jusqu'à ce que la chair se sépare des os, et en donner à boire le bouillon à la femme en couche. » « Pour la teigne, on prend du beurre de May bien escrémé dans lequel on fait bouillir des citrons pourris, on met de cet onguent sur la teste des enfants et on arrache les cheveux, on lave aussi les endroits malades avec de l'urine de vache. »

C'est lui qui ira s'abaisser, jusqu'à demander à un homme de chambre de M. le comte de Maure comment il a été guéri d'une fièvre quarte et sera heureux d'apprendre que c'est en prenant « quinze gouttes d'huile d'anis dans un bouillon qu'on prend demy-heure avant le frisson » ; il écrira également très sérieusement que « M. Marchand qui a été concierge de la

maison de Souvré, lui a dit que toutes les coliques se guérissaient avec le jus d'un oignon blanc mis dans du vin blanc et pris par la bouche ».

« Que voulez-vous de moi? aurait-il pu demander à Mme de Sablé, je feray toutes choses pour vous contenter », et sans nul doute s'il se fût trouvé près d'elle en 1654, lors de la fameuse éclipse il se serait entremis pour lui acheter de la poudre « anti-écliptique ».

Il saurait que chez les capucins du Louvre, on trouve des remèdes bien prompts, bien sûrs, « que le bon Gilla se vend chez frère Didace, que le frère Allain « sait tirer de l'or de la poudre d'acier » que le frère Valentin a « de la quintessence qui guérit de tous les maux », que le frère Charles, capucin-connaît une opiate mésentérique qui fait des miracles. Il se ferait expliquer soigneusement par le frère Ange comment se fait l'opération de l'urine par la poudre électorale et il en arriverait à penser de ce dernier que « s'il fait du tort à la médecine il n'est pas charlatan ».

Déjà on ne reconnaît plus le médecin dans cette obéissance courtoise mais dégradante aux fantaisies sans cesse renouvellées de Mme de Sablé, l'on sent que s'il garde son titre près d'elle il n'en a peut-être plus les fonctions et cette malheureuse opinion s'affirmera brusquement lorsque nous apprendrons qu'il fut l'intermédiaire discipliné et actif entre sa maîtresse et les médecins les plus réputés de son temps, se transformant ainsi en secrétaire de Mme de Sablé. Elle avait beau dire en effet « qu'il faut craindre les médecins autant que la maladie » elle ne se refusait pas cependant le soin de consulter les plus célèbres d'entre eux, elle y mettait même, croyons-nous, un certain amour-propre, restant heureuse et flattée mais hélas, toujours pas convaincue, des conseils éclairés des Vallot, Brayer, Bourdelot Renaudot, Guénault, Mous-

sin, etc..., et surtout de Menjot. S'aperçoit-elle qu'elle rend des urines troubles et chargées ; la voilà aussitôt qui s'effraye, qui tremble pour sa vie menacée, elle se voit déjà atteinte d'un cancer qui la rongera et la fera souffrir ; sans perdre un moment, en compagnie de Vallant qui l'aide et la soutient, elle compose un long mémoire où elle analyse en tremblant les aspects de ses urines.

« Je fais, dit-elle, des urines comme noires, rouges, transparentes comme de gros vin d'Orléans, d'autres qui ont un sédiment comme de pierres pilées, et qui ne taignent pas le linge. Je ne ressens aucune douleur ny aucune incommodité en aucune partie du corps, la saignée n'a point changé cela, je ne puis dormir la nuit, je fais de fort belles urines la nuit... Je fais mes urines en petite quantité quand je les fais brunes. »

Ce rapport est aussitôt expédié par les soins de Vallant à tous les plus illustres médecins, en même temps qu'on les prie de dire si les malades qui avaient de ces urines n'avaient ni ulcères, ni gravelle, ni pierre.

C'est M. Alet, chirurgien des incurables, qui lui répond :

« Madame,

« Je prends la liberté de répondre à votre billet puisque vous le souhaitez, je ne doute point que vous ayez plusieurs advis sur ce subjet et de bien plus habiles gens que moy ; pour vous satisfaire si je le puis, et vous dire la cause de la diversité de couleur de vos urines, lesquelles procèdent d'un sang impur et mélancholique trop eschauffé qui se décharge par une veine que nous appelons émulgente, et qui se décharge dans le rein et supplée à la rate qui ne fait sa fonction que par intermittence.

« S'il est arrivé quelque colique, elle peut procéder du rein qui pourrait être bouché par l'épaisseur des urines, des glaires,

du sable. Le pronostic ne peut vous être désavantageux puisque la nature se décharge par une voie qui lui est naturelle. »

Il lui conseille dans la suite, de s'abstenir de toutes choses salées et épicées, de se purger deux fois la semaine », et il ne doute pas qu'avec l'aide de Dieu elle ne recouvre la santé.

C'est Mme de Bois-Dauphin, religieuse à l'Abbaye-au-Bois, qui lui envoie « l'advis » de M. Vinssant, médecin de l'Abbaye-au-Bois. « Il faudrait vous faire saigner et, ajoute-t-elle, je vous supplie de me dire si vous en êtes toujours en peine, j'en suis tout à fait affligée, non pas qu'il y ait du péril, mais de votre propre inquiétude que je voudrais porter au lieu de vous, pour vous en délivrer. »

C'est un autre médecin appelé Bodineau, qui très clairvoyant considère « son mal comme fascheux plus par les inquiétudes qu'il lui donne que par la crainte que l'on puisse avoir de quelques fascheux événements ».

Enfin son ami Cureau de la Chambre, le célèbre médecin et académicien, l'auteur des *Charactères et passions*, n'a-t-il pas le malheur de lui dire que ses urines « au sentiment des bons auteurs estoient un signe de l'extinction de la chaleur naturelle », puis pour réparer cette indiscrétion et pour la rassurer de lui envoyer une longue dissertation sur ses urines.

Voilà Mme de Sablé bien alarmée et si troublée qu'elle lui écrit aussitôt.

« 20 décembre 1665.

« Le noir dont je vous parlay il y a quelques jours, et ces
« mauvais signes que vous me dites que les autheurs en tirent,
« m'ont noircy l'esprit de telle sorte que si je n'avois lu vos-
« tre escrit durant cet accident tout son feu et toute sa lu-
« mière n'auroient jamais pu dissiper mes troubles. Quand on
« m'a dit les choses qui me font voir que je suis en danger

« pour la santé, on a beau après cela les corriger, je m'arreste « toujours, quelque sens qu'on leur puisse donner, à celui « dont la conséquence est le plus à craindre. »

Cureau de la Chambre lui répondit :

« Madame,

« J'ay bien de la peine à croire que ce que je vous dis der- « nièrement, vous ayt donné tant de peine à l'esprit comme « vous me marquez et je suis fort trompé, si vous n'avez voulu « par toutes ces noirceurs prétendues me cacher l'ennuy que « je vous causays par ma dernière visite.

« Quoy qu'il en soit, tous les autheurs qui ont parlé de « semblables accidents ne vous ont point vu comme moy, et « si un lièvre vivant vault mieux qu'un lyon mort, je vous « puis assurer que je vaux mieux que tous, et que vous me « devez croire, quand je vous dis que ce que vous avez, ne « vault pas la peine que vous y pensiez. Vous seriez bien mal- « heureuse, si vous vouliez vous appliquer tout ce que disent « les livres, vous ne seriez pas en sûreté en vostre maison, « puisqu'ils vous apprennent qu'il y a eu des gens qui ont « été accablés sous les ruines de la leur. Chaque chose a ses « circonstances qui la rendent bonne ou mauvaise. Il y en a « mesme qui sont mauvaises de soi, qui deviennent bonnes « par les circonstances qui les accompagnent ; celle qui vous « a fait peur est de ce genre-là. Mais à quoy bon insister da- « vantage là-dessus ? J'en demeurerai à mon premier soup- « çon qui ne m'empeschera pas pourtant de vous rendre mes « visites de temps en temps et d'estre toute ma vie,

« Madame,

« Vostre très humble et très obéissant serviteur,

« La Chambre.

« Ce vendredi matin. »

Elle n'était pas comme on le voit de ces malades « idiots » dont parle Joubert, dans ses *Erreurs populaires* (1), « qui pensent offenser Dieu, s'ils appellent des médecins pour guérir de leurs maux, disant que c'est contrevenir et s'opposer à la volonté de Dieu qui les visite de telles afflictions. Que c'est pour leur bien, car en chastiant les corps, l'âme est purgée de ses peschez: et disent comme, récite Maistre Gui de Chauliac en son chapitre singulier : Dieu me l'a donné ainsi qu'il luy a plu, Dieu me l'ostera quand il lui plaira, le nom de Dieu soit béni. *Amen* ; et remettent leur guérison totalement à l'intercession des saints et saintes du Paradis, faisant des vœux, prières et oraisons. »

Non certes, comme Mme de Sévigné, elle aimait à médire des médecins, à blâmer leur ignorance quand elle se trouvait par hasard bien portante, mais il n'y avait pas de femmes comme elles pour désirer leurs conseils, pour attendre de leurs bouches le moindre mot qui pût les rassurer et il semble qu'elles aient justifié pleinement cet opinion de La Bruyère qui disait: « Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre le médecin sera raillé et bien payé. »

Et cependant le Dr Vallant devenait un peu plus chaque jour le secrétaire utile et indispensable de Mme de Sablé. Mieux que tout autre, par son titre et ses connaissances, il était apte à recueillir les opinions savantes des grands docteurs de la Faculté, et à les rapporter à sa maîtresse toujours curieuse. Ses relations deviennent si étendues, ses notes sont si soigneusement cataloguées, les recettes et les secrets qu'il aura pu recevoir dans le courant d'une année sont si précieusement conservés dans ses nombreux cahiers, que lorsque Mme de Sablé le contraindra pour une de ses indispositions à faire

1. Joubert, conseiller et médecin du Roy. *Les erreurs populaires*, 1587.

une manière de référendum près des personnes qui sont susceptibles de lui apporter un avis salutaire sans se dépenser outre mesure, sans se multiplier, il arrivera à lui présenter un choix considérable et différent d'opinions et surtout de drogues extravagantes.

C'est ainsi qu'en 1663 pour des démangaisons et des rougeurs qu'elle avait eu aux yeux, il recueille et ne lui offre pas moins de quarante avis aussi efficaces les uns que les autres, il faut bien l'avouer.

Ce sont des recettes de Port-Royal qui ordonnent de prendre les unes des blancs d'œufs avec de l'alun, les autres de la mie de pain mêlée à du lait de femmes, le tout placé sur les yeux en forme de cataplasme. C'est une eau souveraine où il entre du vin d'Espagne, de l'eau de rose, de la fenouille, de la girofle, du camphre. L'abbé Charrier conseilie de l'eau de plantin et de rose « qu'il a vu donner de si bons effets ». Une autre personne lui apprend que le bâton d'iris de Florence réduit en poudre et mis dans l'eau de fontaine guérit à jamais des rougeurs.

La maréchale de la Motte lui envoyera une recette où il entre corail, céruse, vitriol, romarin, camphre, perles préparées, aloès, encens, safran, sel ammoniaque. Un auditeur des Comptes préconise une infusion de tabac dans du vin blanc.

C'est aussi le chevalier de Méré, Mme de Saint-Ange, la sœur Candide, Mlle de Vertu qui apportent leurs recettes. Enfin la comtesse de Maure, lui écrit pour la plaindre sans oublier pour cela de se plaindre, elle aussi, doublement. « Je vous plains bien m'amour de vostre mal d'yeux qui vous donne toutes les sujestions que vous me mandez. Pour moi, m'amour, je serois assez bien sans les maux de cœur, car pour le rume je ne le compte guère, n'étant point enchifernée et ne toussant pas beaucoup. »

Pour ses vapeurs, « qui dans le sommeil montent au cerveau, excitent sa bile, piquotent ses nerfs et lui causent des tiraillements », pour ses migraines, qui n'a-t elle pas consulté: c'est Vallot qui de Fontainebleau lui écrit « qu'il est certain que ses frayeurs et autres incommodités ne proviennent que des vapeurs de la mère ou de la rate » et lui propose des remèdes qu'il lui conjure de prendre.

Soyons heureux, si tous ces conseils, loin de la soulager ne lui ont pas apporté le mal qu'elle n'avait pas. Combien il aurait été plus profitable pour elle que son médecin se soit moins complu à l'extravagance de ses ordres, qu'il ait prêté une oreille plus distraite à ses plaintes continuelles, combien aussi aurait-il été meilleur pour sa santé de recevoir de ses amies des lettres moins compatissantes à ses maux, moins alarmées de ses frayeurs mais gardant dans leurs lignes, cependant affectueuses et sincères, une pointe d'ironie, un soupçon de morale lui montrant qu'elle n'était pas la seule à souffrir ; la mère Agnès ne fit-elle pas bien de lui envoyer cette lettre légèrement moqueuse en réponse à l'une des siennes où elle lui demandait un remède pour la perte de l'odorat: « Je suis bien aise et bien fâchée en même temps, ma très chère sœur, d'être obligée de me donner l'honneur de vous écrire ; je suis fâchée du sujet que j'ai de vous rendre compte de la perte de mon odorat, qui m'apprend que vous êtes menacée de la même privation. Si je ne l'avais point déjà, je m'offrirois à vous en soulager en le prenant pour moi ; mais je ferois moins pour vous que je ne voudrois faire parce qu'il est vrai que cela ne m'a rien coûté. Je l'ai perdu dès l'âge de 18 ans en la même manière qu'on le perd quand on a de grands rhumes à quoi j'étois fort sujette. Je pensois toujours qu'il reviendroit, mais n'en ayant pas de nouvelles, je n'ai point couru après, c'est-à-dire que je ne m'en suis pas mis

en peine, non parce que je n'aime assez tous les sens qui sont nécessaires à la vie, mais je ne mets pas celui-là du nombre et vous conclurez avec moi qu'on s'en passe fort bien, puisqu'il y a cinquante-huit ans que j'en suis privée; et si j'ose vous dire ce que je pense, vous gagneriez, ma très chère sœur, à cette perte si vous en serviez pour satisfaire Dieu pour avoir pris trop de plaisirs de bonnes odeurs...

« 1er septembre 1669 ».

La mère Agnès connaissait certainement « le plaisir que durant sa vie Mme de Sablé avait eu de sentir les bonnes odeurs ». C'est qu'en effet, si elle n'avait pas été de ces dames dont parle Gombaud dans ses épigrammes, auxquelles :

Le ciel ne donne des âmes
Que pour avoir soin de leurs corps,

du moins resta-t-elle très coquette et des plus raffinées sur les soins journaliers. Des flacons « d'eau d'anges à l'iris de Florence », de vinaigre impérial, d'eau de lavande, d'eau de mille fleurs, de précieuses essences devaient remplir son boudoir et prendre pour voisins à mesure que les années avanceraient :

Pommades, vermillons et fards
Pour les teints ridés et blafards.

Elle était restée, paraît-il, très jeune, si bien qu'elle pouvait sans craintes retrancher quelques printemps à son âge. Elle ne s'en faisait pas faute d'ailleurs, comme en attestent quelques lignes de Tallemant des Réaux. Cependant il fut un temps où son esprit s'alarma des rides naissantes et elle ne craignit pas de demander à Vallant des eaux de jouvence, ou des « pastes mystérieuses qui rajeunissent ». Avons-nous besoin de dire que son docteur se plia à ses nouvelles fantaisies

Bernier, dans ses mémoires sur la médecine affirmait que « le médecin chrétien a le droit de conserver la santé par des voyes honnêtes mais qu'il ne lui est pas permis d'ordonner des fards, plâtras, apparence et fausseté ». Mais Vallant ne se faisait pas tant de scrupules et dans son désir de toujours faire plaisir à sa maîtresse, comprenant, peut-être que « ne pas charmer est une souffrance, déplaire est un supplice », il n'hésiterait pas dans ses récoltes de recettes près des empiriques et des charlatans à réclamer d'eux quelque bon cosmétique, « quelque eau séraphique qui fortifie les chairs de telle sorte qu'une personne de 80 ans semblera n'en avoir que 29 ». Aussi avons-nous trouvé dans ses portefeuilles à côté de formules nombreuses, « pour le rouge des lèvres qui paraît comme naturel » pour le noir des yeux, pour les rougeurs du visage, pour la fraîcheur du teint, des pages soigneusement écrites sur le moyen de préparer « les roses musquées pour en parfumer un déshabilloir en satin de Gênes », sur la confection des cure-dents musqués, des pots-pourry des pastilles de benjoin, etc... enfin des secrets italiens sur certaines eau de perle, pâte onctueuse pour les mains ou eau pour les rides et le teint telle que celle-ci :

« Il faut prendre deux rouelles de veau, oster toutes les peaux et la gresse, six petits chiens de trois jours, quatre pigeonneaux de deux jours, le tout coupé par morceaux, cent coques d'œufs frais, six citrons pelez et coupez par tranches, demi-once de sucre candy, un quart d'once d'alun de roche, trois onces de talc vert de Venise, le tout mis en poudre et bien broyé dans un mortier de marbre, deux de momye (1) une pinte de laict de chèvre, autant de vinaigre blanc au moins distillé trois fois ; mettez le tout dans un alambic et le distil-

1. Momie, baume momie. Nom donné au malbe, sorte de goudron.

jez au bain-marie ; après mettez l'eau trois mois au soleil, passez-la dans un linge et la bouchez bien de peur qu'elle ne s'évante. »

C'est à cette eau qu'il faut nécessairement attribuer le pouvoir de conserver une jeunesse tellement éclatante que Mme de Brégy pouvait écrire à son amie :

« Je vous vis hier, Madame, si belle et si charmante, que si le fameux Pâris vous eût rencontrée de même en son chemin le jour qu'il donna la pomme, elle eût été pour vous ; et par la justice qu'il vous auroit faite contre les déesses, il eût évité le fatal présent du cœur d'Hélène, qui lui coûta tant de maux, dont peut-être il se repentit... »

Et cependant Mme de Sablé était à un âge où d'ordinaire « l'on évite son miroir, comme on craint un affront ». N'était-ce pas trois mois avant sa mort, le 29 octobre 1677 qu'elle reçut en effet cette lettre flatteuse?

Une des dernières attributions du Dr Vallant sera d'être en quelque sorte le fournisseur en même temps que le directeur du laboratoire de Mme de Sablé ; car, comme toutes les malades imaginaires, cette dernière adore s'occuper de drogues : elle a toujours l'esprit hanté par quelque combinaison infaillible de médicaments, et elle espère inlassablement dans la découverte d'un baume de longue vie. Les cornues distillent chez elle des essences ou des liqueurs salutaires ; elle possède des recettes particulières pour la confection de certains produits mystérieux et elle n'aurait aucune confiance en une eau de fleurs d'orangers qui ne serait pas distillée suivant son principe, en un hydromel autre que celui du chevalier Digby, en une thériaque, en une axonge qui ne sortiraient pas de ses mortiers.

Avons-nous besoin de dire qu'elle donna à ses amis des consultations éclairées.

C'est M. de Lavergne (1) qui lui écrit plusieurs lettres sur les hémorroïdes, lui réclamant un remède efficace. C'est l'évêque de Sens qui ne craint pas de lui adresser ces deux billets :

« ... Mon mal, Madame, augmente au lieu de diminuer, j'ay « presque continuellement la colique; j'en ay esté si fort tour- « menté cette nuit que les médecins m'ont trouvé ce matin « de l'émotion, ce qui les a empêchés de me faire prendre « médecine comme ils l'avaient résolu ».

« ... Votre remède fait bien son effet pendant que je l'ay « dans le corps... (Il se figurait avoir la dysenterie.) Je vous « demande pardon, madame, de vous dire tant de saletés, je « vous supplie de me mander, si je dois me laisser encore « saigner une fois. »

Ah ! certes il ne lui était pas nécessaire de demander pardon, car Mme de Sablé, à force de vivre au milieu de toutes sortes de maladies, n'était plus choquée par aucun terme si cru fût-il... Voici la seconde lettre envoyée quelques jours plus tard :

« On ne saurait mourir, madame, et estre de vos amis, non « seulement parce que la gloire de ceux qui sont honorés de « vos bonnes grâces doit estre immortelle, mais parce que « vos conseils et vos remèdes ont un si pur et si parfait esprit « de charité que tout ce qui peut la faire perdre ou même « l'attirer disparaît devant eux. M. de Sens (2), après la « seconde prise de votre poudre n'a presque plus de fièvre, « je vous en rends très humble grâce, madame, et vous sup-

1. Il s'agit probablement de François de Lavergne, lieutenant-colonel du régiment de Madame Royale de Savoie.

2. L'évêque de Sens. C'est son secrétaire M. de Cominges qui a écrit cette lettre. *Portefeuille de Vallant*, 580, t. XII.

« plie pour l'intérêt du genre humain de faire une très grande « provision de vipères.

« L'Évesque de Cominges. »

Voyez la confiance de ce bon prélat dans les conseils et remèdes de la docte marquise et sentez toute sa reconnaissance qu'il lui fait transmettre par son secrétaire M. de Cominges. Cette fameuse poudre de vipère qui avait opéré ce miracle devait rester, dans la médecine, une des gloires de Mme de Sablé. Dans « l'intérêt du genre humain » elle en avait toujours une très grande provision, et elle ne craignait pas d'en prescrire l'usage dans beaucoup de maladies. D'ailleurs cette drogue devait avoir pour elle des vertus multiples et mystérieuses. Car ce fait de « rendre la santé, de faire renaître à la vie » alors qu'il était tiré d'un reptile dont la piqûre donnait la mort, devait plaire à son esprit imaginatif ; mais elle comprenait fort bien « que le miel tiré de la gueule d'un lion ne laisse pas de conserver sa douceur » et les propriétés de la poudre de vipère de garder leur efficacité quoique tirée d'un venin malfaisant.

Ce fut toujours par l'entremise de son médecin qu'elle eut chez elle d'énormes quantités de vipères préparées, comme en attestent plusieurs lettres du Dr Hédouin, de Lyon.

« Les six douzaines que je t'envoie, écrit ce dernier à Vallant, sont fort bien conditionnées et je te puis assurer qu'on n'en a point préparé cette année avec plus de soin, j'ay été presque toujours présent lorsqu'on y a travaillé. Lorsque tu ouvriras la boethe, fais-le tout doucement : on a tâché de faire les chiffres du nom de madame que tu romprais peut-être et je seray très aise qu'elle voie par là qu'elles ont esté expressément préparées pour elle. Elles coûtent 18 livres. »

Ailleurs, « j'ay fait partir aujourd'huy une boethe que je

t'adresse chez Mme Dauphin où il y a sept douzaines de vipères avec les cœurs et les foys et deux onces et demy de graisse. J'ay fait préparer les vipères avec tout le soin imaginable et sans nulle addition, et je pense que madame en sera satisfaite. La graisse est si rare, qu'il y en a eu, ce que j'ai envoyé, tout ce qui s'est pu tirer de plus de douze douzaines... on s'en sert beaucoup dans les liniments aux pleurésies où l'on soupçonne la malignité. Mais on ne sait pas encore sa vertu pour les tumeurs de mamelles. »

Nous soupçonnons Vallant d'avoir été prudent et réservé à l'égard de ce remède; nous l'avons retrouvé très peu utilisé dans ses ordonnances, ce qui tendrait à prouver qu'il n'y avait pas grande confiance. Mme de Sablé se chargeait bien de réparer ce dédain pour une drogue si efficace. Aussi en répand-elle partout, en envoie-t-elle à tous ses amis. Elle reçoit avec plaisir les nouvelles de ses succès, et devient l'idole des malades qui réclament de nouvelles prises de poudre pour guérir complètement.

C'est le duc de la Rochefoucauld qui lui en demande pour Mme de Puiseux:

« Je vous envoie, écrit-il, un billet que Mme de Puiseux (1) m'écrit où vous verez que j'ay obéi à vos ordres et qu'elle voudrait bien avoir de la poudre de vipère. Sy vous aves la bonté de lui en envoier, vous l'obligerez extrêmement; je vous baise très humblement les mains et je prends encore une fois congé de vous.

« Duc de la Rochefoucauld. »

1. Charlotte d'Estampes de Valençay. Tallemant, Mme de Sévigné, Bussy-Rabutin, s'accordent à nous la représenter comme une femme très spirituelle, mais d'une humeur quelque peu inégale et bizarre.

C'est aussi M. de Lavergne qui lui envoie ce billet :

« J'ay fait trop bon usage des six dernières prises de la poudre de vipère, puisque j'en ay guéry de la fièvre deux gentilshommes, pour ne pas oser espérer que vous me fassiez la charité, madame, de m'en donner encore quelques prises : Nous partons toujours demain et j'espère que vous ne doubtez pas que je ne soye partout tout à vous, madame, avec un profond respect.

« De Lavergne. »

« Jeudy, 16 may. »

C'est enfin l'abbé Amelot qui écrit à Mme de Sablé pour la féliciter de son précieux remède, lui annonçant la guérison de son neveu et osant redemander d'autres prises avec la manière de s'en servir.

Disons que Mme de Sablé n'était pas seule à s'occuper de vipères, Mme de Sévigné qui aurait pu sur bien des points de médecine lui en remontrer, n'écrivait-elle pas à sa fille (1) :

«... C'est aux vipères que je dois la pleine santé dont je jouis, et que je ne connaissais plus depuis des temps si funestes pour moi. Elles tonifient le sang, elles le purifient, elles rafraîchissent au lieu d'échauffer et de dessécher, comme vous vous l'imaginez, mais il faut que ce soit de véritables vipères en chair et en os, et non pas de la poudre : car la poudre échauffe à moins qu'on ne la prenne dans de la bouillie ou de la crème cuite ou quelque autre chose de rafraîchissant. Priez Mme de Boissy de vous faire venir dix douzaines de vipères du Poitou dans une caisse séparée en trois ou quatre afin qu'elles y soient bien à leur aise avec du son et de la

1. Mme de Grignan « était atteinte de fièvre. Elle était en plus très maigre et très triste. » Lettre 968 Edition Monmerqué, 1865.

mousse ; prenez-en deux tous les matins, coupez-leur la tête, faites-les écorcher et couper par morceaux, et en farcissez le corps d'un poulet : observez cela un mois... »

Si les grandes dames d'alors sacrifiaient à la mode « des jupes, collests, gans ou robbes » elles ne se firent pas scrupule de se lancer aveuglément dans celle de la médecine. De s'occuper constamment de leur santé, d'y apporter des soins minutieux il n'y avait qu'un pas pour donner des conseils, prescrire des remèdes. Ce pas fut tout naturellement franchi ; car, comme le disait un savant de l'époque(1), « il suffit qu'on le leur défendît pour qu'aussitôt voulant faire les savantes elles le fassent ». Combien, ajoute ce dernier, aurait-il mieux valu pour elles et pour les pauvres malades « d'accomplir leurs devoirs à l'église ou dans leurs ménages, de faire de la charpie, ou de coudre des habits et des linges pour les pauvres ».

Plus qu'on ne le pouvait supposer, une grande part des ouvrages de médecine était destinée à être lue de tous ; plusieurs même s'adressaient directement au peuple comme le *Médecin Royal*, de Charles de Saint-Germain, qui déborde de recettes pharmaceutiques et empiriques. Très souvent, aussi, on distribuait de petits fascicules qui vantaient les bienfaits et les vertus de remèdes nouveaux et expliquaient comment on pouvait ou les préparer ou se les procurer : il en était ainsi pour « l'eau séraphique », « l'eau d'Anges », « la poudre sympathique », « l'onguent de manus dei » (2).

« Une dame même du meilleur ton, dit le Dr Cabanès, ne se formalisait pas de recevoir l'hommage d'un livre un peu

1. André Tiraqueau.

2. Nous avons retrouvé ces fascicules dans le portefeuille du Dr Vallant.

scabreux de Laurent Joubert (1), il était presque courant de rencontrer dans les familles des livres comme *Le vray régime de vivre pour la conservation de la santé du corps et de l'âme*, de Lessins, ou « quelque recueil de remèdes faciles. »

Catherine de Médicis possédait près de cinquante-huit ouvrages de médecine grecque, onze de médecine latine. N'a-t-on pas trouvé également dans un inventaire (2) du château d'Oiron où Mme de Montespan passa ses dernières années, le détail des livres qui formaient la bibliothèque de chevet, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de cette pénitente de marque. C'est une pharmacopée universelle qui voisine avec *le Médecin et le chirurgien des pauvres*, avec *la Médecine pratique à l'usage de tous*; à côté se trouvent *la Vie des Saints Pères du désert*, par le Père d'Andilly, des œuvres de Jansénius, les *Psaumes de David* et enfin les *Contes nouveaux* ou *les Fées à la mode*. Bref, la bibliothèque d'une vieille dame, soucieuse de sa santé jusqu'à la manie, charitable et un peu janséniste.

Que devait être celle de Mme de Sablé, nous ne le savons pas, mais nous pouvons supposer qu'elle devait être aussi riche que celle d'un régent de la Faculté de Médecine.

Comment s'étonner, maintenant, que des marquises de Sévigné ou de Sablé, des comtesses de Sainte-Maure, soient des plus habiles à analyser les symptômes de leurs affections, à les apprécier, à les discuter âprement et souvent ironique-

1. *Les indiscrétions de l'histoire*. 1re série, 1905. « Les erreurs populaires », probablement.

2. Cet inventaire avait été dressé en 1707 par Jean Clergeaux, sieur de la Barre, licencié ès-lois, avocat, sénéchal des fiefs, terres et seigneureries d'Oiron.

ment avec leurs médecins (1), comment s'étonner de les entendre parler si doctement sur « les vapeurs qui montent des entrailles et vont déranger le cerveau », sur le « flux de ventre », sur « l'intempérance ardente des viscères », « l agitation des esprits », comment en vouloir à Mme de Sévigné d'écrire à sa fille :

« Paris, vendredi 24 novembre.

« Mon Dieu ! ma très chère, l'aimable lettre que je viens de recevoir de vous ! Quelle lecture ! et quel plaisir de vous entendre discourir sur tous les chapitres que vous traitez ! Celui de la médecine me ravit ! Je suis persuadée qu'avec cette intelligence et cette facilité d'apprendre que Dieu vous a donnée, vous en saurez plus que les médecins : il vous manquera quelque expérience, et vous ne tuerez pas impunément comme eux (2), mais je me fierais bien plus à vous qu'à eux pour juger d'une maladie. Il est vrai que ce n'est que de la santé dont il est question en ce monde : « Comment vous portez-vous ? Comment vous portez-vous ? Et l'on ignore entièrement ce qui touche cette science qui nous est si nécessaire : apprenez, apprenez, ma fille, faites votre cours ; il ne vous faudra point d'autre licence que de mettre une robe comme dans la comédie (3)... »

1. Mme de Sévigné nous dit souvent dans ses lettres qu'elle était très heureuse de mettre les médecins en contradiction avec eux-mêmes ou de les embarrasser.

2. *Malade imaginaire*, réception d'Argan, IIIe intermède : « Dono tibi « et concedo virtutem et puissantiam occidendi impune per totam ter- « ram. »

3. *Le malade imaginaire*, acte III, scène XXII, Béralde. « En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela, et vous serez après plus habile que vous ne voudrez. »

Il n'y avait pas, hélas! que Mme de Grignan qui osait discourir sur la médecine, mais Mme de Sablé nous a laissé lire dans les Portefeuilles de son médecin: « un mémoire sur la médecine et les médecins (1) » qui doit rester le couronnement de sa pratique médicale. Elle commence par dire « qu'il faut craindre autant les médecins que la maladie », et que tout ce qu'elle exposera dans la suite « sera fondé sur une longue expérience », ce que nous croyons facilement. Elle se plaint amèrement de ce que certains des plus excellents médecins n'ont jamais fait aucun remède qui ne soit basé sur le principe de la chaleur; « d'autres, dit-elle, vous forcent à prendre à jeun cinq ou six grands verres d'eau de Seine ou quatre grands bouillons, ou simplement de l'eau de veau. Erreurs et sottises que tout cela: ne vaut-il pas mieux ordonner quelque bon topique, quelques pillules efficaces n'a-t-elle pas été guérie ainsi que son mari et M. Voiture, d'une violente douleur au bras par l'application d'un sachet carminatif, ne connaît-elle pas les bienfaits d'une eau cordiale qui guérit infailliblement des fièvres?

« Autrefois, avoue-t-elle, les médecins étaient attentifs auprès de leurs malades pour observer les crises et les moments afin de prendre le temps où l'on peut faire des remèdes sans danger... aujourd'huy sans aucune application et sans rien examiner ils ne font autre chose que saigner jusqu'à ce que les malades meurent ou qu'ils guérissent avec une si grande faiblesse qui leur reste que si leur nature n'était pas assez forte, ils n'en reviennent point, ou il leur demeure des incommodités estranges. »

Plus loin, elle maudit la saignée l'appelant « une bouche

1. Ce mémoire entièrement écrit de la main de Vallant se trouve vers la fin du tome XIII.

rie de sang » et elle conclut :... « Ce ne sont pas les anciens médecins qui auraient agi comme ceux d'aujourd'huy. Ils avaient beaucoup d'attache et d'amitié pour les personnes qu'ils traitayent, mais aujourd'huy, la cupidité seule les conduit, partout où ils vont, ils ont l'esprit si distrait par l'impatience qu'ils ont d'aller ailleurs qu'ils paraissent tout égarés et dès qu'ils ont le pied dans une maison ils croyent pour y estre entrés avoir déjà gagné leurs escus...

« ... Et à l'égard de ceux qui sont gagés dans les maisons c'est encore pis, car comme ils sont assurés de leurs gages ils négligent et les maîtres et les serviteurs, et ne viennent de bon cœur dans le logis qu'au temps de l'année qu'ils ont accoustumé de recevoir leurs appointements. »

Nous cherchons en vain dans ces dernières lignes le tact ordinaire et la bonté qui faisaient le grand charme de Mme de Sablé, et nous lui en voudrions beaucoup si elle n'avait réparé ce jugement sévère en plaçant à part son médecin actuel. Qu'on ne croie pas cependant trouver un éloge sincère de Vallant ou la marque d'une affection reconnaissante pour ses bons soins, non, ce sont simplement des lignes polies, rien de plus. D'ailleurs, les voici :

... « Il faut pourtant que je die que celuy dont je me sers il y a plus de vingt ans, est un fort homme de bien, très pieux, très judicieux, capable d'un grand attachement, et d'une grande amitié et qu'enfin il est tel que si quelque médecin s'était pu sauver de la contagion du temps, il n'en aurait aucune tâche. Mais il est vray qu'il saigne comme les autres. Pour moy, il m'espargne un peu d'avantage parce qu'il a le jugement si bon qu'il a bien reconnu que cela m'estait extrêmement contraire. »

Maintenant que nous avons tracé la physionomie de cette parfaite malade imaginaire, chercherons-nous comme beau-

coup de ses contemporains à trouver quelques excuses à ce travers. Irons-nous jusqu'à penser comme l'abbé d'Ailly (1) que « les grands soins de conserver sa santé, que tant de personnes qui ne la voyaient point » accusaient de faiblesse, étaient justifiés lorsqu'on la voyait de près ; que « la grandeur de son esprit, qui lui donnait tant de mes inconnues aux autres, jointe à une longue expérience, l'avait si bien instruite de mille voies secrètes qui pouvaient altérer ou conserver sa santé que ses amis ont sujet de croire qu'elle leur aurait encore épargné la douleur de l'avoir perdue, si Dieu n'avait limité nos jours, en leur prescrivant des bornes certaines que toute l'industrie et toute la science des hommes ne peuvent passer ». Non, et nous pensons même que ce serait faire œuvre mauvaise pour sa mémoire en demandant à des arguments spécieux le soin de prouver qu'elle avait raison de craindre la moindre indisposition. Nous préférons au contraire, laisser à chacun son jugement propre et dire dans une courte conclusion qu'en dehors de ses accès de phobie, de ses crises de dépression nerveuse, elle donnait encore à son entourage d'heureux jours où elle restait tout entière une des femmes les plus spirituelles, les plus distinguées et les plus obligeantes de son siècle.

Vallant sera naturellement l'homme qui nous apportera cette preuve, car s'il fut rarement près d'elle un véritable médecin, si son expérience, comme nous le disions au début de ce chapitre, se trouva à une rude épreuve en se complaisant à ses exigences ou en obéissant à ses fantaisies, il fut grâce à son crédit mis en relation avec la plus haute société du siècle, ne tarda pas à devenir le médecin et quelquefois

1. Tiré d'une notice que l'abbé d'Ailly a mise en tête des *Maximes de Mme de Sablé*, publiées en 1678.

le confident raisonnable et discret de grands personnages, voyant ainsi s'ouvrir devant lui les portes de la carrière médicale la plus enviable, et disons-le la plus sûrement rétribuée.

Très souvent Mme de Sablé l'envoya près de certaines de ses amies malades, et ainsi elle ne pouvait donner plus de valeur à l'estime qu'elle ne cessa de lui prodiguer.

« Hélas! mon adorable amie, écrit-elle à Mme de Schomberg, vous estes malade ! Je vous envoye M. Vallant afin que vous en disposiez comme moi-mesme pour vous servir comme il me sert dans mes frayeurs, qui sont aussi grandes pour vos maux que pour les miens : car vostre vie m'est toute précieuse. »

D'autre part ne s'entremit-elle pas près de Mlle de Bellefonds (1), sœur Agnès de Jésus-Maria, pour offrir à Vallant la charge de médecin des Carmélites :

« Je vous demande mille très humbles pardons, ma très honorée et très chère sœur, de n'avoir pas respondu dès hier à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'escrire, mais sans estre malade, on m'avait fait prendre une médecine par précaution. Je ne manquerai pas néanmoins de parler à nostre mère prieure pour M. Vallant : elle me répondit ce que je savais aussy, qui est que nostre maison n'a point de médecins qui y soient arrestés par des appointements, se servant de plusieurs selon les occasions différentes qui y engagent :

1. Judith de Bellefonds était la tante du maréchal de ce nom et du maréchal de Villars ; ce fut Mme de Bréauté qui l'entraîna au Carmel à 17 ans. Elle y devint de bonne heure sous-prieure, puis prieure. Elle mourut en 1688. Bossuet dans une lettre qu'il adressait à sa sœur disait d'elle : « La prudence était sa compagne et la sagesse était sa sœur... Sa balance était toujours juste et ses conseils toujours droits. »

par exemple, ma chère sœur, du temps de M. d'Aquin (1), M. Brayer et M. Renaudot (2) traitaient séparément quelques-unes de nos sœurs qui ont eu des maladies fort longues et qui les obligent encore à venir de fois à autres. Nous sommes toutes persuadées du mérite qui se trouve dans celuy dont vous nous parlez, ma chère sœur, et vous vous en expliquez si fortement, que quand nous n'en aurions rien appris par ailleurs, ce que vous en dites suffirait bien pour en concevoir une grande estime; ainsi nous y aurons recours dans les occasions et nous rendrons de très humbles remerciements de la bonté qui vous a fait prendre ce soin à nostre esgard...

« Sœur Agnès de Jésus-Maria.

« Ce 14 décembre 1673. »

Nous avons également lu une lettre publiée par M. de Barthélemy où Mme de Sablé offre tout son crédit pour la solution d'un procès que soutenait la famille de Vallant à Lyon.

Nous voyons donc par ces quelques preuves qu'elle aimait encore à venir en aide à son médecin et que lorsque l'on disait d'elle que « le moyen le plus aisé d'entrer dans son cœur était de lui donner occasion de rendre un service », et que « la manière dont elle le rendait en augmentait toujours le prix (3) », on était certain de ne pas se tromper. Vallant ne le savait qne trop; aussi, comme le disait Gilberte Pascal (Mme Perier) dans une des lettres qu'elle lui adressait de Clermont, « les intérêts de Mme la marquise lui étaient plus chers que les siens propres ».

1. M. d'Aquin fut nommé premier médecin du roi en 1671 à la mort de Vallot ; disgracié en 1695 il fut remplacé par Fagon.

2. Eusèbe Renaudot, fils cadet du médecin, fut nommé en 1648 premier médecin de la Dauphine, mourut le 19 octobre 1679.

3. *Portef. de Vallant*, t. VII, fol. 177-178. Lettre de M. Lebon.

N'en voulons donc pas trop à Vallant d'être resté près de sa maîtresse plutôt un intendant, un secrétaire qu'un médecin; voyons en lui l'homme attentif, serviable, consciencieux qui exécutait les ordres; comprenons que c'étaient sa timidité et son peu de fortune qui le rendaient trop obéissant, et ne le blâmons pas de n'avoir jamais su prendre l'autorité nécessaire pour devenir le vrai, le seul directeur de santé de Mme de Sablé et n'en pas rester le soutien par procuration, comme il ne cessa de l'être ; mais au contraire, sachons-lui gré d'avoir su rester jusqu'au bout près d'une malade aussi exigeante, d'avoir su gagner son estime par des soins assidus et toujours plus dévoués et d'avoir pu garder malgré cette charge déprimante, une étincelle qui brillerait en dehors de chez elle, nous permettant d'étudier maintenant « un véritable médecin qui aurait repris conscience de son savoir et de son titre ».

CHAPITRE III

VALLANT : LE MÉDECIN

Ce qu'étaient les médecins au XVIIe siècle.— Leur attachement aux théories d'Hippocrate et de Galien. — Plus que tout autre Vallant fut un disciple de ces vieilles écoles. — La définition qu'il donne de la santé. — Quelques consultations du Dr Vallant. — On n'y rencontre l'analyse d'aucun symptôme. — Qu'avait donc été l'école de Cos dont il se disait le disciple ? — De l'observation dans cette école. — Les méthodistes. — Les empiristes. — On retrouve au XVIIe siècle les théories de cette dernière école. — Pourquoi ? — Les médecins du XVIIe siècle et Vallant en particulier sont des thérapeutes. — Les remèdes purgatifs. — Les vomitifs. — Les bouillons. — La saignée. — Les eaux minérales. — Vallant empiriste : la poudre de sympathie. — L'or potable. — Quelle opinion doit-on garder de la médecine et des médecins du XVIIe siècle ? — De l'évolution de la pensée médicale dans le courant des XVe, XVIe et XVIIe siècles. — Des rapports de Vallant avec ses clients de marque. — De l'estime et de la confiance qu'on lui témoigne. — A la mort de Mme de Sablé, Mlle de Guise l'attache à sa maison comme premier médecin. — Ses relations avec ses confrères. — L'opinion qu'il se fait de la médecine. — Conclusion.

La majorité des médecins au XVIIe siècle, étaient des logiciens. Vallant, avec son caractère discipliné, n'aurait garde de l'être aussi. Dans son éducation philosophique et médicale, près de ses maîtres de Montpellier et près du Dr Haguenot, il avait puisé une grande et inattaquable vénération pour l'autorité des anciens et il ne pouvait se persuader que des principes adoptés presque unanimement par les génies de l'anti-

quité : Aristote, Hippocrate, Galien, comme base de la médecine et de la physique pussent être faux et susceptibles d'une discussion si courte soit-elle. Aussi, allait-il être rivé à l'autocratisme étroit et suranné de ces grands maîtres de la première médecine; moins que tout autre il n'oserait réfuter les assertions de l'oracle de Pergame; les aphorismes d'Hippocrate seraient pour lui des lois éternellement vraies, lois ordinaires de la nature, et il ne chercherait pas à puiser dans les grandes et passionnantes découvertes des Vésale, des Servet, des Fabrice d'Aquapendente, des Columbo, Harvey, Aselli, Pecquet, l'autorité nécessaire et ardente pour s'élancer sur le terrain plus solide de l'observation personnelle et judicieuse, de la discussion raisonnée des symptômes basée sur les nouvelles acquisitions de la physiologie et de l'anatomie, sans s'attacher misérablement aux théories stériles et vides des tempéraments, des humeurs, de leur crudité, de leur coction et se lancer avec elles dans le rêve et la chimère.

D'ailleurs voici une lettre qu'il écrivait à un certain M. Reculé au sujet de son fils qui étudiait la médecine à Paris et où on trouve tout cet attachement sincères toute cette passion obéissante et craintive pour ses vrais maîtres de l'antiquité.

« M. de la Clausure (1) me fera toujours plaisir quand il m'adressera d'aussi honnestes gens que monsieur vostre fils. Il me vient quelquefois voir : je le mène à quelques visites de malades et nous nous entretenons de la pratique de la médecine. Je ne sçay, monsieur, si vous approuverez tous mes sentiments, mais il y en a quelques-uns qui ne sont pas ordinaires. C'est que je suis persuadé qu'un médecin rencontrera beaucoup mieux s'il lit les auteurs, pour bien faire et pour agir plustôt que pour parler seulement comme plusieurs font aujourd'hui, qui se

1. Médecin de Limoges dont nous reparlerons.

piquent plus d'une belle expression que d'un bon principe et d'une vérité solide. Je souffre aussi avec peine une chose dans la plupart de nos jeunes médecins de cette ville, c'est qu'ils fondent quasi tout dans les nouveaux auteurs et les nouvelles opinions et ne lisent les anciens par mode d'acquit; on n'entend parler que d'alkali et d'acide, de volatil et de fixe, etc., je ne suis pas contre ces choses-là, je suis même persuadé qu'on doit les sçavoir et qu'il y a des occasions où l'on s'en peut servir, mais on ne doit pas faire son principal fondement là-dessus. « Les anciens donnent des principes et sont remplis d'une infinité de faits et d'expériences qui éclairent et qui conduisent admirablement dans la pratique et ce n'est pas sans sujet qu'on les admire depuis tant de siècles, quand ce que les nouveaux establissent aura esté autant de fois et en tant de différent temps et régions observé par les habiles gens, on y trouvera peut-être bien des défauts qu'on n'a pu encore y découvrir. Le kinkina ou le remède des Anglais nous en fournit un bel exemple... » (Suit l'histoire du quinquina.) J'ay dit aussi à monsieur votre fils qu'il eût les aphorismes d'Hippocrate dans la poche pour se les rendre familiers et les apprendre par cœur et un nouveau testament de mesme pour en lire quelque chose dans les jours; nous sommes obligés quel que nous puissions être à nous appliquer à ces deux choses pour agir raisonnablement à notre religion et à notre profession (1)... »

Ne nous étonnons donc pas de le voir se railler à cette définition de la santé qu'il inscrivit dans ses *Portefeuilles* : « La santé, dit-il, consiste dans une modération des qualités du corps ; ce corps n'est point composé d'une seule qualité, il y en a plusieurs sans doute et tous les livres de médecine en

1. Juillet 1682, t. 8,363. *Portefeuilles du Dr Vallant.*

sont d'accord, il y a donc plusieurs contraires à cette santé que les médecins doivent considérer pour les faire éviter ou pour les combattre quand ils ont altéré cette modération qui fait la parfaite santé. »

Ces lignes sont presque la traduction de la pensée de Pythagore sur la santé et la maladie. Nous conserverons le naïf langage d'Amyot pour expliquer ce passage de Plutarque :

« Alcméon (1) tient que l'égalité des qualités du corps humain comme de l'humide, du chaud du froid, de l'amer, du doux, et des autres conserve et contient la santé; et que, au contraire, la monarchie, c'est-à-dire, prédomination d'aucun d'iceux, fait la maladie : car cette domination et principauté apporte corruption des autres, et est cause des maladies, comme quand la chaleur ou la froideur est excessive pour la quantité trop grande ou le défaut, comme en aucuns le sang défaut ou le cerveau: et que la santé est une proportionnée température de toutes les qualités. »

Mais où on sent la complète identification de la pensée du Dr Vallant avec celle de Galien et d'Hippocrate, c'est lorsqu'on apprend que pour ces derniers la santé parfaite correspond à l'équilibre exact dans la proportion et les qualités des quatre humeurs radicales : le sang, le flegme ou pituite, la bile jaune et la bile noire. « Cette harmonie constitue la crase des humeurs, et comme celle-ci n'est pas la même chez tous les hommes, celle qui est le propre de chacun constitue son idiosyncrasie. La maladie est considérée comme une rupture d'équilibre et le rôle de la thérapeutique est de la rétablir.

1. Un des disciples de Pythagore. Pythagore instruisait des disciples auxquels il dévoilait les secrets de sa doctrine mais n'écrivait aucun traité. Alcméon et Crotone furent, d'après Diogène, très versés dans la médecine.

Cette thérapeutique reposera sur la foi aux efforts de la nature poussés dans le sens de la guérison, efforts qu'il ne faut point contrarier, ensuite elle aura aussi pour base de combattre la maladie par ses contraires en cherchant des indications jusque dans les circonstances extérieures. »

Nous sommes avec ces définitions au seuil des conceptions médicales de l'antiquité, et nous restons assurés que pour le Dr Vallant comme pour beaucoup d'autres leur science reposera désormais sur « les tempéraments : résultat des degrés différents et de la diverse combinaison des quatre éléments ou de leur qualité ; sur les quatre humeurs douées des qualités premières combinées deux à deux ; sur les esprits naturels vitaux et animaux, principe moteur de toutes les actions organiques, se formant successivement dans le foie, le cœur, le cerveau, correspondant aux facultés et actions de même nom : les premières à la faculté naturelle qui président aux fonctions nutritives et formatrices, les seconds à la faculté vitale qui par le moyen des artères répand partout la chaleur et le principe des mouvements involontaires et des passions : les dernières à la faculté animale qui a pour siège le système nerveux et préside aux mouvements involontaires, aux sensations, à l'intelligence ; les idées sur les facultés secondaires propres à chaque organe et rendant raison des phénomènes qui s'y passent, sur les facultés attractive, rétentrice, altérante, expulsive, des organes sécréteurs, sur la faculté coercitive de l'estomac, etc. ; les idées sur la prédominance ou la disproportion de telles qualités élémentaires des parties solides ou les intempéries qui avec les vices des humeurs par excès, par défaut et dans leur composition, ou les divers genres de pléthore et de cacochymie, constituaient aux yeux de Galien les causes prochaines des maladies; enfin les idées sur les qualités que, aussi bien que les parties organiques,

possèdent à des degrés différents et dans des combinaisons variées les aliments et les substances médicamenteuses, qualités, qui par le principe des contraires, les rendent aptes à corriger ou combattre les diverses intempéries et la cacochymie du corps (1). »

Il nous suffit de puiser au hasard dans les papiers du Dr Vallant pour y trouver la preuve de son attachement à ces anciennes théories.

Voici d'abord une consultation qu'il rédigea avec le Dr Renaudot sur les vapeurs de M. de Varange.

« Tous les accidents dont M. de Varange est attaqué et qui nous ont esté fort nettement bien que succinctement déduits dans le mémoire qui nous en a été communiqué sont des effets de l'intempérance ardente de ses viscères et de leur embarras notamment sous la voûte de la rate où est le principal réduit des humeurs mélancholiques et mesme atrabilaires qui fait par son essumation une bonne partie de ces désordres, sa portion la plus subtile se portant en haut y cause l'opression de poitrine, l'insomnie, les battements de l'artère cœliaque et l'esblouissement, la plus grossière venant à se fomenter vers la région de l'hypocondre gauche, elle y produit une chaleur excessive et par l'épanchement qui se fait de ce foyer de la sérosité de cette humeur farouche et qui retient de la nature de son principe et laquelle se répand dans toutes les parties externes, elle y cause des douleurs aiguës et cuisantes avec quelque stupeur aux endroits qu'elle obsède par l'abrèvement des parties nerveuses injectées de cette humeur maligne tellement que pour venir à bout de ces maux importuns il est nécessaire de vuider les voyes de toute la basse région farcye

1. Raige. Delorme. Article : Galien. *Dictionnaire de médecine de Dechambre.*

de toute cette humeur superflue etc., etc. » Ils ordonnent des lavements, de l'eau de poulet, beaucoup de casse, peu de senné, du petit lait en grande quantité et des sirops « propres à tirer les sérosités comme celui de fleurs de peschers, etc., etc... (f. 39, t. 12).

On peut être étonné en apprenant que Vallant donnait des consultations sur des mémoires que les malades lui faisaient parvenir, mais cela était d'un usage courant au XVIIe siècle. On dissertait de loin et toujours avec succès sur les « incommoditez » des pauvres malades et ceux-ci se déclaraient généralement enchantés des « répliques sçavantes » que la plus prochaine poste leur apportait. « Monsieur, lui écrit le Dr Moreau, j'ay un commandement auprès de Mlle de Portes de vous faire ses excuses si elle ne se sert pas de sa main, elle vous remercie des belles lettres et bien raisonnées qu'elle a reçues de vostre part, vous aurez s'il vous plaît la bonté de les continuer, si elle m'ordonne de vous faire response, c'est qu'elle est véritablement indisposée, et comme elle a une parfaite confiance en vous, je vous diray, monsieur, qu'elle vous prie de lui envoyer vostre advis sur son incommodité que je vais vous expliquer. Il y a cinq ou six mois qu'elle ressent une chaleur, et comme une éppaisseur dans le gosier qui pourtant n'est pas toujours fixé en mesme endroit, qui ne l'empesche point de manger, mais quy ne laisse pas de tui saisir la gorge et luy faire beaucoup de peine ; elle a été saignée au bras assez mal, quelque temps après au pied, sans qu'elle en ait eu soulagement; au reste depuys quelques jours elle est fort enrhumée et présentement elle sent la fluxion qui en descendant du cerveau lui tombe dans la poitrine et qui quelquefois l'oppresse, il y a encore un ou deux jours que du costé droit et du mesme costé que son indisposition, elle ressent dans les chairs de la cuisse des douleurs et des piqueures sans qu'il y

paroisse rien que mademoiselle ou ses filles ayent pu remarquer, cependant ce n'est pas de ce costé qu'elle a été saignée au pied.

« On vous supplie, Monsieur, de luy vouloir bien donner vostre advis et ordonner ce que vous jugerez à propos pour la soulager de ce mal de gorge qui l'incommode beaucoup et qui ne croupist que trop longtemps. Elle appréhende que la fluxion de son costé que vous sçavez de se respande sur le gosier et dans la poitrine. On lui a parlé des eaux de Balaruc dont je vous envoie le mémoire; vous nous ferez la grâce s'il vous plaist de nous envoyer votre avis. Mademoiselle se veust gouverner par vos ordonnances et j'attends vostre response et suis avec respect et attachement,

« Votre : Moreau. »

Réponse de Vallant.

« J'estois, Mademoiselle, dans le dessein de vous donner l'honneur de vous écrire, lorsque j'ay reçu la lettre de M. Moreau, elle m'afflige parce que j'apprends que depuys cinq ou six mois, il vous est survenu un mal à la gorge qui vous fait appréhender que ce ne soit une suite de celuy que vous avez au costé qui s'étend, mais comme il n'est pas toujours fixé au mesme endroit cela me persuade qu'il vient d'une autre cause, c'est-à-dire de quelques humeurs qui sont dans les entrailles, qui corrompent et qui gastent une partie des aliments, je crois qu'il y a du flegme mais beaucoup plus de bile qui est causée par une chaleur qui passe les bornes de vostre tempérament naturel, qui est comme vous savez, Mademoiselle, plus tendant au chaud qu'au froid et ainsi plus susceptible de l'un que de l'autre. Cette bile se mesle avec le flegme qui ne laisse

pas de se rencontrer dans les entrailles des tempéraments chauds, se fermente et sa partie la plus subtile se porte en haut où elle cause les impressions que vous y sentez tantôt à un endroit tantôt à un autre, parce qu'elle ne suit pas le même chemin en montant. Je ne doute pas que vous n'ayiez pris des lavements et que vous n'en preniez encor, que vous n'ayiez esté purgé aussi et que le mal ne cédant point il me faille songer à d'autres choses (1). »

Lisons maintenant cet examen du « mal » de M. l'abbé de Barillon. « Il a un mal considérable dans le flanc gauche qui occupe depuis le rein jusque vers le nombril. Cette tumeur lui donne une douleur pesante, il lui est impossible de se tenir couché sur le côté, il n'a pas d'appétit et très peu de fièvre. Nous avons consulté pour lui M. Fontaine, et M. Alet, médecin des Incurables. Ces derniers estaient persuadés que cette tumeur pouvait suppurer, ils proposèrent pour cela les fomentations d'herbes émollientes et l'emplastre de ciguë. Ce ne fut pas mon sentiment fondé sur ce que dès l'enfance M. l'abbé Barillon avait été sujet à une douleur de rein qui estoit accompagnée quelquefois d'urines rouges, que durant plus de vingt ans il rendoit de la bile et avoit un devoyement qui lui durait sept à huit jours, que s'estant arrêté et n'en ayant plus eu pendant quelques années, il commença à sentir de la douleur dans son costé, j'ay cru que cette bile ne sortant plus auroit esté portée du costé du rein malade avec des phlegmes qui s'y estoient arrêtez, que la partie subtile s'estoit dissipée et la grossière devenue plus sèche et plus espaisse et que cette bile se produisant tous les jours et courant toujours de ce costé-là, la tumeur grosissoit. MM. Morel, et Bessières chirurgiens, ont été de cet avis. M. Vesoul de même. On a donc

1. Nous verrons la fin de cette lettre plus loin.

proposé les purgatifs réitérez les uns avec la casse et le syrop de pommes composé, les autres avec un peu de senné et moy le sirop mésentérique préparé par le frère Ange qui n'est autre chose que le tartre soluble avec du sucre, les eaux de Forges les bains. Il ne s'en tirera pas à mon avis. »

Pour terminer ces citations au sujet desquelles nous ne faisons aucune critique, pensant qu'elles n'en ont nullement besoin, nous donnerons une très courte observation doublée d'une autopsie.

« Un jeune homme âgé d'environ 22 ans, attaqué d'une tumeur scrophuleuse au dessoubs de l'oreille et de la mâchoire inférieure, traictée par M. Langlois qui luy avait donné des remèdes vomitifs et mis des emplastres sur la tumeur qu'il avoit fait suppurer. Le 21 mars, il avoit la fièvre, de l'estouffement, et des douleurs d'estomach avec envie de vomir, je le fis saigner, deux palettes de sang, seulement fort meschant. Il se trouva soulagé, ensuite le soir du 22, ses estouffements le reprirent avec les douleurs d'estomach et les envies de vomir, la sueur le reprit et il mourut dans la nuit. Ouvert le lendemain à 3 heures, l'estomach est fort grand approchant du nombril, en sorte que, encore que le corps fût renversé il n'y avoit pas deux doigts de distance ; le côlon n'estoit que de l'espaisseur d'un doigt ; partout le mésentère plein de glandes qui n'estoient pas trop dures ; l'estomach en avoit aussi beaucoup du costé gauche et dans le fonds il estoit comme s'il avoit esté brûlé par un fer rouge. Le poumon estoit adhérent des deux costés, le foye aussi par des filets charnus qui estoient assez près l'un de l'autre. »

Au dos de cette relation Vallant avait écrit de sa main « escrouelles ».

C'est en vain que nous cherchons dans ces lignes, l'analyse si minime fût-elle d'un symptôme ; la corrélation, même peu

accentuée, entre l'état d'un organe et celui du plus voisin, entre une cause et un effet ; non, ce ne sont que des mots, mots appris dans Hippocrate et Galien s'enchaînant toujours de la même façon et formant des phrases types qui s'appliquent invariablement et toujours dans la plus juste mesure à un symptôme isolé qui ne semble avoir été recherché que pour le besoin d'une explication éternellement même. Pas le moindre soupçon d'analyse, pas la plus légère interprétation des faits basés sur le seul bon sens, mais une logique routinière et fausse étouffant toute trace de vérité et enserrant dans ses mailles étroites l'esprit du médecin qui demandait avant tout à être libre.

Et cependant, qu'avait été l'école de Cos, dont les médecins des XVe, XVIe, XVIIe siècles se disaient des disciples fervents? C'était avant tout une école d'observation. Les dogmes relatifs à la formation des maladies, leur évolution, leur marche, leur terminaison, leur complication, leur pronostic, leur traitement, se vérifient avec trop de vérité dans une foule de détails cliniques observés aujourd'hui pour qu'on ne puisse affirmer que sa méthode reposait sur des observations très nombreuses et très variées embrassant une partie considérable du cadre pathologique.

Les maîtres de l'école hippocratique avaient en effet étudié les maladies avec les variations que leur imprimaient l'âge, le sexe, le climat, les professions..., ils s'efforçaient de rapprocher les maladies internes et plus cachées des maladies externes et plus évidentes afin de découvrir par des manifestations sensibles les lésions, les troubles, les perturbations physiques vitales, locales, ou générales cachées dans les profondeurs de l'organisme. « Il faut, disaient-ils, que par le raisonnement, l'induction, nous parvenions à voir tout ce qui nous est caché dans les maladies intérieures, comme si tout cela

était sous nos yeux, si nos sens pouvaient s'y appliquer d'une manière directe. » Malheureusement cette formule hippocratique : *Duæ médicinæ cardines : ratio et observatio*, vérité née de la lutte contre les empiriques qui avaient rassemblé des observations, recueilli des faits médicinaux restés isolés et ne présentant pas d'ensemble ; créée d'elle-même pour s'opposer hardiment aux spéculations de tous ces philosophes : matérialistes, idéalistes, panthéistes, numéristes pythagoriciens, qui puisaient leurs théories en dehors de la nature et déformaient ainsi la pratique en l'éloignant de la clinique ; cette formule, disions-nous, allait après Hippocrate être lacérée, tronquée, rejetant les esprits dans les systèmes, les lançant dans le rêve de quelque nouveauté malsaine ou l'ensevelissant sous des dogmes implacables.

Ratio et observatio : mais c'était la base de l'expérimentalisme rationnel posé dans ces deux mots, jamais ils n'auraient dû être séparés ; leur valeur, leur vie n'existaient que s'ils étaient réunis ; car si la première condition pour le progrès de la science médicale était placée dans l'observation minutieuse, et sans cesse répétée de tous les faits physiologiques et pathologiques de l'individu, dans l'étude suivie et approfondie des phénomènes vitaux, dans l'inscription visuelle, dirons-nous, des symptômes qui se découvrent et accompagnent telle affection morbide ou telle lésion organique, une seconde condition, non moins importante, résidait dans le jugement, dans la saine raison, qui viendraient arrêter l'essor souvent trop hâtif de l'observation, en tempéreraient l'ardeur, prenant dans ses rênes prudentes, cette faculté vagabonde, la modérant, la disciplinant, la rendant un auxiliaire précieux, ne demandant qu'à coordonner certaines acquisitions, certains symptômes dont l'isolement serait resté stérile, rapprochant certains phénomènes, certains états identiques et arriverait

ainsi à établir une série de groupes morbides où les maladies seraient rangées par des analogies se tirant des causes qui les auraient produites ou des symptômes qui les auraient manifestées.

Et voilà que cette « symbiose » qui par son existence aurait placé la médecine dans la meilleure voie pour devenir en peu de temps une vraie science, voilà qu'elle allait être brisée avant d'avoir pu porter ses fruits. La pensée d'Hippocrate et de son école ne s'était pas, croyons-nous, affirmée pendant assez de temps, les esprits qui vinrent après elle, se ressouvenaient et se ressentaient encore trop de l'énorme influence des temps incertains qui l'avaient précédée et cette loi implacable qui semble ne devoir donner la victoire à une méthode, qu'après une longue lutte faite d'abandons, de passions, de reprises ardentes, de ruines, allait faire son œuvre, reportant dans des écoles, des sectes, des biens gardés jalousement, sans espérance de partage ou d'entente, abandonnant aux unes « la raison », aux autres « l'observation ».

C'est ainsi que prirent naissance la secte des Méthodistes qui transportèrent de nouveau dans la médecine diverses spéculations philosophiques, et la secte des Empiriques qui lui était totalement opposée et ne comptait pas moins de partisans convaincus. Cette dernière nous retiendra un peu, car elle nous a semblé avoir représenté la déformation logique de la pensée d'Hippocrate, c'est-à-dire de la saine pensée médicale et avoir eu presque son équivalent à l'époque des XVIe et et XVIIe siècles qui nous intéressent particulièrement. Que se proposait-elle de faire? Son but principal, très louable, était de garantir la médecine des écarts des théories hypothétiques et de la faire rentrer dans les voies ouvertes par Hippocrate en évitant toute tendance systématique. Ce n'était malheureusement qu'un programme, qu'une logique embarrassante al-

lait encore déformer, et la solution en resta, comme on va le voir, fort éloignée : « Les remèdes, commencent par dire les Empiristes, comme les régimes ont été découverts par l'expérience et par le raisonnement. Le point important dans le traitement d'une maladie n'est point d'insister sur les causes qui l'ont produit (car suivant une foule de circonstances, les mêmes causes amènent des affections très variées) encore moins sur leur cause prochaine ou leur nature intime (puisque ici on se trouve en présence de suppositions arbitraires). Ce qu'il faut avant tout, c'est l'histoire complète de la maladie, de son évolution symptomatique ; on la compare alors avec un grand nombre de maladies identiques ou très analogues et l'on met en usage le traitement qui a le plus ordinairement réussi. Il importe donc de réunir une masse considérable d'observations précises classées d'après un ordre rigoureux, qui puisse servir de type dans tous les cas. Trois moyens existent pour atteindre ce but : l'autopsie ; l'analogie ou l'épilogisme. C'était là le trépied empirique.

Et voilà comment une réaction, que nous sentons logique dans sa fatalité, allait désormais porter les médecins vers l'étude du groupe pathologique, les éloignant ainsi de l'individu pathologique et naturellement physiologique, ils s'occuperaient de maladies, délaissant le malade, ne cherchant chez lui quelques symptômes marquants que pour le faire rentrer plus aisément dans une classe type qui apporterait dans une recherche aisée la solution thérapeutique de l'affection. Comme d'ailleurs, l'expérience présidait dans le choix des médicaments, ne nous étonnons pas de l'ampleur que cette thérapeutique revêtit à cette époque, apportant au malade un assortiment de drogues aussi funeste que bien fourni.

Eh bien ! Cette désorganisation, ou plutôt cette désagrégation de la saine pensée médicale d'Hippocrate devait retrou-

ver son équivalent après les nouveaux élans pourtant fructueux donnés une première fois par Galien et une seconde par la Renaissance.

Une vraie méthode amenant la conciliation des systèmes, réglementant les nouvelles acquisitions ne pouvait trouver encore un fonds suffisamment solide pour s'établir. C'est ainsi qu'aux XVIe et XVIIe siècles nous retrouvons à côté de quelques rares esprits demeurés véritablement classiques la plus grande partie des autres se bousculant pour se ranger sous la bannière d'un empirisme, d'un dogmatisme, d'un système en un mot, qui pour avoir trouvé sa naissance deux mille ans après ses premières grandes manifestations n'en serait pas moins une identique incarnation de la transformation de la pensée et traduirait une fois de plus que si la marche en avant, le progrès de cette dernière s'établit suivant des lois : ses écarts, ses faux pas, mieux sa déformation, obéissent à des règles non moins absolues.

Cherchons, en effet, à voir une impression générale, impression philosophique de la pensée médicale telle qu'elle fut léguée aux médecins qui vinrent après la Renaissance, imprégnons-nous bien de sa valeur intrinsèque, puis alors seulement essayons de la faire vivre en son temps, de l'adapter aux esprits de ce siècle : ne ménageons pour cela aucune des influences extérieures susceptibles de la modifier, étudions rigoureusement les diverses contingences : pouvoir, milieu, enseignement, mœurs, etc., capables de l'influencer ; ne ménageons surtout aucune des exigences d'une classe dirigeante, autoritaire, créant des modifications souvent désastreuses, mais non moins réelles, comprenons bien la division forcée, la lutte nécessaire des esprits qui veulent réussir, qui désirent s'émanciper, s'imposer par leur personnalité ; connaissons pour mémoire quelques éclectiques au nombre res-

treint, peu aventureux, paresseux même, ne comprenant pas la nécessité, l'utilité des passions pour grandir et fortifier une pensée, mais entrons complètement dans les systèmes de ceux qui forment la majorité, comme la réaction, vivons leur vie, leur bataille, leurs espérances, et seulement, nous pour rons juger clairement que la pensée médicale se déforme presque aussi fatalement qu'elle peut se transformer.

Qu'arrive-t-il aux XVIe et XVIIe siècles? Hippocrate mais surtout Galien règnent en maîtres sur tous les esprits. Ces derniers acceptent presque sans réserve qu'aux quatre éléments d'Aristote correspondent les quatre humeurs dites cardinales, le sang, la pituite, la bile, l'atabile, et toutes leurs connaissances se limitent aux quatre tempéraments qui y correspondent.

Mais cependant, malgré ce pieux attachement, on reconnaît, dans certaines manifestations d'indépendance, qu'ils gardent un léger souci de leur personnalité ; on dirait qu'ils comprennent qu'imiter est bon mais que créer est plus noble, une lueur d'affranchissement excite l'amour-propre de beaucoup, les pousse vers l'inconnu dans l'espoir d'y trouver la réputation, la gloire, et il faut bien le dire, la fortune, et tous se retrouvent en lutte sur le terrain large, inexploré, susceptible des recherches et des entreprises les plus aventureuses, les plus glorieuses comme les plus rémunératrices, sur le terrain de la thérapeutique. Il nous a semblé, en effet, qu'ils n'auraient jamais osé attacher à la clinique leurs recherches vers l'inconnu, leurs efforts vers la nouveauté; de bonne foi ils croyaient que leurs devanciers illustres avaient posé sûrement et pour l'éternité les bases de l'étude et du diagnostic des maladies. Cette branche de la science médicale était sacrée et fermée par conséquent aux investigations aventureuses et spéculatives des imaginations avides de renommée et de gain,

mais au contraire la thérapeutique leur apportait son mystère qui favoriserait l'élu, et lui garderait secrètement une gloire assurée. Qu'est, en effet, le diagnostic pour un malade ? bien souvent peu de chose ; mais le traitement, synonyme de guérison, n'est-il pas tout ; elle donnerait en plus la richesse ; de quels écus bien frappés ne paierait-on pas une formule magique ? Elle abandonnerait aussi aux imaginations avides de recherches curieuses, aimant à se lancer dans le rêve, croyant sincèrement à l'existence de quelques pierres philosophales ou or potable, l'espérance de voir sortir des fourneaux, alambics ou cornues quelque métal aussi précieux pour les caisses de l'État que pour la santé des sujets. Nous apprécierons d'ailleurs quelques pages plus loin, la grande activité qui conduisait tous les esprits vers la thérapeutique, mais nous pouvons déjà faire comprendre que les médecins de cette époque seraient avant tout et surtout des thérapeutes, au même titre que les empiristes. Ils s'intéresseraient, eux aussi, beaucoup plus au traitement d'une maladie qu'à la maladie elle-même, et ne demanderaient aux symptômes, à l'histoire de la maladie, au pronostic que des guides pour les conduire le plus rapidement possible vers les soins à prescrire, vers les médicaments à formuler.

Lisons plutôt cette lettre écrite par le Dr Vallant à son ami le Dr Hédouin, de Lyon.

« ... Il me semble que la médecine ne consiste pas moins en certains remèdes peu connus parce qu'on ne se met point en peine de les chercher, qu'en l'exacte connoissance des symptômes et de leurs causes, on voit plusieurs médecins fort sçavants en cette partie de la médecine qui après avoir discouru admirablement sur la nature d'une maladie sont si courts pour les remèdes qu'ils n'en trouvent aucun dont ils puissent promettre un effet assuré ; ou s'ils le font le succès montre fort

souvent que ce n'est que leur ignorance qui les faict parler si assurément ; je sçay bien qu'on dit, qu'*ignoti nulla curatio morbi*, mais je sçay aussi qu'on peut dire très souvent *cogniti nulla curatio morbi*... pour moy, je croys que si l'on s'adonnoit autant à observer exactement tout ce qui faict du bien ou du mal aux malades ou aux sains qu'on s'adonne à l'exacte connoissance des causes et des symptômes, on advanceroit bien plus dans la médecine et on guériroit bien davantage de maladies que l'on ne faict... Nous ferions bien mieux de nous attacher soigneusement à considérer les effets des remèdes et à en chercher d'autres quand ceux que nous employons ne font pas ce que nous demandons, que de demeurer en repos et voir mourir un pauvre sans que nous en soyons esmeus parce que ceux qui nous ont précédés ne nous ont rien laissé qui ne soit au dessoubs de la nature du mal, s'ilx avoient faict comme nous, la médecine seroit bien pytoyable... »

Vallant fut donc plus que tout autre un thérapeute ; étudions-le sous cet aspect.

Toujours fidèle disciple d'Hippocrate il donne nécessairement sa préférence à la purgation. Il sait que les remèdes purgatifs « sont destinés à l'évacuation des humeurs gastées et corrompues et qui ne peuvent plus retourner en grâce avec la nature, mais qu'il ne faut pas prétendre purger les humeurs grossières et terrestres et gluantes sans avoir préparé le malade par une abstinence sérieuse, le repos, de bons rafraîchissements et apéritifs ». Attentivement il considérera la nature individuelle des malades avant de prescrire quelque purgation ; il l'interrogera à loisir sur la facilité ou la difficulté qu'il a eu à supporter l'effet de tel médicament, et ainsi il proportionnera, autant qu'il pourra, le remède à la « portée et à la nature de chacun », il en esvitera les meschants effets et se mettra hors de danger de voir périr son malade le jour qu'il

aura pris médecine : calamité, dit Hippocrate, la plus fascheuse et la plus honteuse de toutes celles qui peuvent arriver à un médecin. Il ira même jusqu'à examiner les saisons, et nous n'aurions pas été étonnés, de le voir comme certains astrologues, prendre en considération le lever, le coucher, ou la conjonction des astres.

Il aura toute une variété de formules qui s'appliqueront aux humeurs de différentes qualités à évacuer.

Pressent-il que le malade est assez robuste pour ne pas tomber en défaillance, il ordonnera du senné qu'il formulera ainsi :

3 escus de senné ;
1/2 escu de cristal minéral ;
Autant de rhubarbe.

Faire infuser cela à froid pendant quinze ou seize heures, adjouter à la colature autant de bouillon de poulet dans lequel on aura dissous demy-once de bonne manne.

Pour Mme la Comtesse de Sussex.

13 mars 1673.

Très exactement Vallant inscrivait sur des cahiers spéciaux quelle purgation il avait formulée pour ses clients de marque.

Mme de l'Abbaye-au-Bois, note-t-il, a pris deux dragmes de senné infusé à froid dans le verjus passé sur six grains de scamonnée ; cela lui a fait des douleurs terribles.

Monsieur a été purgé avec du sirop composé. Optime.

La mère Agnès, aux Carmélites : Senné, sirop de pommes composé.

Le Président le Cogneux. Catholicon double. Manne.

Mlle de Créquy. Senné, rhubarbe, cristal minéral, etc.

La plupart du temps il ajoutait au bas de ses ordonnances

un mot comme Optime, lui rappelant que la purgation avait rendu tous les effets désirables.

Ailleurs pour purger doucement l'humeur mélancolique, la bile noire et même la pituite grasse et gluante, on le voit prescrire du sirop de pomme composé, où il entre du senné en assez grande dose, mais assez bien corrigé pour n'en rien appréhender. Il associe également dans le même but deux escus de senné à une once de casse mondé.

La manne (1) revient très souvent sous sa plume pour attaquer efficacement « les sérosités et crudités » des premières voies. « On met, écrit-il, deux onces de manne et deux drachmes de cristal minéral dans le corps d'un poulet dont on fait un bouillon, on peut y ajouter un drachme de rhubarbe. » Le Jalap, « fesant des impressions fort fâcheuses aux entrailles » sera presque laissé de côté, le turbith également, « à cause des séditions qu'il excite dans le bas-ventre » (turbith a turbando).

Bien d'autres substances venaient à son secours comme l'agaric, l'aloès, la pierre bleue, le tartre, le suc de rose, mais il serait trop long et surtout trop fastidieux de les étudier toutes. Pour qui est de la médication vomitive, Vallant ne s'en servira qu'avec une prudence extrême. Quoique les anciens se soient servis de vomitifs comme remède de précaution et qu'Hippocrate pense qu'il est bon et salutaire de purger en été les malades par en haut, il ne laisse pas de penser que leur usage est dangereux. Considérant que « le vomissement est un mouvement convulsif de l'estomac contre nature, une espèce d'accouchement de cette partie, disait Gallien, il comprend que toutes les constitutions ne sont pas propres à vo-

1. Cependant il note qu'elle est très peu employée par les médecins de Paris. M. Brayer ne voulait jamais s'en servir *quia est scamoniata*.

mir et particulièrement les poitrines faibles ». Aussi lorsqu'il sera contraint d'user de ces remèdes prendra-t-il les précautions les plus grandes s'entourant de conseils autorisés. Lisons en effet ces deux billets. Le premier est de Vallant. Le second est la réponse de M. Bourdelain, célèbre apothicaire.

« Je voudrois bien, monsieur, vous pouvoir entretenir, mais comme cela ne se peut sans vous faire perdre du temps qui vous est si précieux, je me donne l'honneur de vous écrire pour vous supplier de me mander si vous avez un vomitif qui soit doux ℥ qui puisse faire vomir sans violence et en ce cas de m'en envoyer une prise avec la méthode dont vous vous servez.

« Je suis à vous,

« Vallant.

« Août 1678. »

« Je vous envoye monsieur, une prise de sept grains (1) de soufre d'antimoine d'une préparation particulière qui est pourtant dans Glauber, mais il fait vomir doucement, vous le pouvez donner hardiment avec quelque conserve, je vous envoye un peu de celle de Kinorh (vraisemblablement de cinorrhodons) pour mêler avec, faisant seulement avaler une gorgée de tisane par-dessus; et lorsqu'on commence à vomir on peut donner quelque peu de méchant bouillon tiède. Le sel de vitriol fait bien vomir doucement, mais il a une âcreté qu'on a peine à souffrir au palais. Cependant, monsieur, vous sçavez que quand vous désirez que j'aye l'honneur de vous voir, vous n'avez qu'à m'envoyer quérir partout où il vous plaira puisque je suis avec votre grand respect votre (etc).

« Bourdelain. »

1. Le grain correspond à 0 gr. 053 environ.

« Lénifier, adoucir, tempérer, raffraîchir » étant comme la base de la thérapeutique d'Hippocrate et par conséquent de Vallant, nous devons nous attendre à trouver ce dernier, un fervent défenseur des bouillons. Et en effet, nous avons retrouvé dans ses portefeuilles un assez long mémoire, écrit de sa main, sur « l'usage ou l'utilité des bouillons et ptisannes. » « On devrait, dit-il, faire usage des ptisannes tant louées par Hippocrate, Galien, et par Avicenne. Tous les bouillons sont excellents dans les fièvres tierces et ardentes, dans les flux de ventre qui viennent de pourriture, dans les dysenteries et dans les pleurésies, et les phrénésies, etc. »

Aussi ne nous fait-il grâce d'aucune recette de bouillon, tant à l'orge, au ris au petit bled « qu'à l'avoyne, au mil, aux lentilles au maïs ».

Il cite plusieurs cas de guérison pour convaincre le lecteur, donnant même des approbations de médecins célèbres. « M. Bernier, dit-il, est partisan de ces bouillons. Il a guéri ainsi Mlle de Conty, fille naturelle du roy, d'un flux de ventre opiniâtre meslé de dysenterie et accompagné d'une très grande corruption. M. Brayer également ne s'éloigne pas de cet usage...» Sans nous élever contre leur ordonnance, comme nous avons vu le faire par Mme de Sablé dans le chapitre précédent, disons simplement que leur emploi n'était pas si désastreux qu'on le voulait généralement et qu'ils servaient à déguiser près des malades affamés une diète salutaire pour leur rétablissement. Nous pouvons même supposer que le Dr Vallant pensait comme nous, puisque nous avons lu dans son mémoire « qu'il restait persuadé qu'on donnait trop de nourriture aux malades, qu'on n'entrait pas assez dans le détail de ses forces, qu'il valait mieux se ranger du côté d'Hippocrate qui disait un peu exclusivement peut-être: *In accessionibus nihil dare oportet* ». Cette formule devenait

malheureusement homicide dans l'esprit de beaucoup de médecins qui l'associaient à des saignées abondantes et répétées

Mais arrivons à la saignée :

« Voicy, disait dans un style imagé et pompeux, le Dr Bernier, la mer Rouge de la médecine, où les uns se sauvent comme des vrais et bons Israélites et où les autres se perdent comme des Égyptiens inconsidérés, donnant ou trop ou trop peu à la saignée; car qui ne voit que comme cette mer est seure et connue aux bons pilotes de la Médecine, elle est inconnue aux malades et aux médecins prévenus. *Mare incognitum*. Mer, dis-je, inconnue particulièrement à ces hommes qui ne se plaisent que sur les terres malignes arsenicales et dévorantes de la métallique : *Terra dévorans*. En effet, rien de si connu dans la bonne pratique de la médecine que la saignée, mais rien de si appréhendé de quelques pusillanimes. Rien de si utile, mais rien de si blâmé par ceux que le nom et la couleur du sang ne déconcertent pas moins que les traits et les couleurs des masques épouvantent les simples et les enfants (1). »

Vallant, sans être un botaliste fervent, sans se ranger à l'avis de Guy Patin dont la devise était : « Saigner et purger », sut avec une prudente réserve ne pas se classer dans les disciples de Guy de La Brosse et faire avec eux la guerre aux « pédants sanguinaires ». Non, il fut à l'égard de cette méthode, comme pour beaucoup d'autres d'ailleurs un modéré, sachant toujours complaire dans une mesure satisfaisante pour sa conscience, à la méthode de ces deux écoles. Ce fut encore Mme de Sablé qui influença ainsi le caractère du Dr Vallant, car sa peur, raisonnée cette fois, des saignées, la poussa à l'en éloigner et à lui faire refermer une lancette

1. Bernier. *Essais de Médecine*, *op. cit.*

que ses maîtres de Paris lui avaient sûrement enseigné à ouvrir plus que de raison. D'ailleurs chez les clients près des quels il reprenait toute sa liberté de penser il ne se faisait pas faute d'ordonner la saignée. Un jour, nous raconte-t-il il eut une consultation avec M. Courtois, de Paris, au sujet d'un malade atteint de fièvre continue. Ce dernier avait déjà été saigné huit fois, avait pris plusieurs lavements, bu beaucoup de tisane, de l'eau de poulet, « du petit laict » (etc...) et avait été purgé avec une once et demye de casse et une once et demye de sirop de pommes composé. Durant vingt jours, on avait recommencé ces traitements. Malgré tout l'état restait stationnaire, la fièvre ne tombait pas « probablement à cause des humeurs visqueuses, grossières et adustes qui étaient très avant dans les parties ». Vallant et Courtois proposent aussitôt des saignées abondantes; mais malheureusement pour le malade le premier voulait que ce fût au pied et le second au bras. « On ne tire que du bon sang au pied, affirme le Dr Courtois, il n'y a que les saignées du bras qui tirent du sang pourry et corrompu, « et Vallant de lui répondre que non et que les « saignées du pied faisaient un mouvement fort contraire à celuy qui montoit à la teste » et qu'elles étaient par ce fait plus efficaces. Finalement on le saigna aux deux endroits.

Nous pouvons supposer qu'il le fut souvent dans la suite mais que cependant il n'atteint pas le chiffre de 32 qu'un page d'un ambassadeur italien supporta, avec résignation et espoir. A ce propos l'ambassadeur ayant demandé au médecin qui avait si bien travaillé pourquoi il avait ordonné jusqu'à trente-deux saignées à ce page, le médecin lui répondit simplement : « Il serait mort, monsieur, s'il n'eût été saigné que trente-une fois et demie (1). »

1. Bernier. *Essais de Médecine* (*op. cit.*).

« .... O bonne, o saincte, o divine saignée (1). »

Quel crime n'a-t-on pas commis en ton nom, mais comme tu dus être bénie des Sangrado du siècle, et aussi des marchands de victuailles, puisqu'on disait à cette époque qu'il fallait « pour vingt écus d'aliments afin de refaire huit onces de sang. »

Devenu grâce aux relations de Mme de Sablé le médecin de la haute société, Vallant dut adjoindre à cette thérapeutique journalière, une seconde non moins efficace, mais extraordinaire, qui par sa recherche et sa nouveauté plairait à une clientèle riche. Cette dernière usait bien de purgation, vomitifs, bouillons et autres médicaments courants mais il ne fallait pas en abuser et se rappeler « de ce ridicule richard dont parle Galien, qui trouva que ce que lui donnait son médecin était tout juste bon pour des gueux ».

Tout d'abord Vallant aimait à envoyer ses malades de conditions aux eaux. Rappelons que c'était un mode qui commençait à cette époque et que Mme de Sévigné nous retraça bien souvent dans ses lettres les saisons qu'elle fit à Vichy.

« ..... A Vichy ! nous raconte-t-elle, on va à six heures à la Fontaine, tout le monde s'y trouve, on boit les eaux, et l'on fait une fort vilaine mine : car imaginez qu'elles sont bouillantes et d'un goût de salpêtre désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend ; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin on dîne ; après dîner, on va chez quelques-uns ; à cinq heures on va se promener dans le pays délicieux ; à six heures on soupe légèrement, on se couche à dix. »

Vallant y envoya plusieurs de ses malades et parut s'inté-

1. Joachim du Bellay.

resser particulièrement à une de ses clientes, souvent souffrante, Mme de la Houssaye, adressant à son sujet cette lettre à M. de la Ville, médecin à Vichy :

« ..... Mme de la Houssay s'en va pour prendre vos eaux ; comme c'est une personne que j'estime et que j'honore autant qu'aucune autre qui soit au monde et qui mérite de l'estre, je ne puis m'empescher de vous escrire toutes mes pensées sur la conduite que nous avons tenue jusqu'ici et que nous croyons qu'on doit suivre à l'avenir pour la mettre dans une parfaite santé (1)... » (2 septembre 1681.)

Vallant ne cessait de rester en relations avec les malades qu'il estimait, il leur écrivait régulièrement quels soins ils devaient prendre de leur santé et ne ménageait pas dans ses lettres les nouvelles de Paris, susceptibles d'intéresser de pauvres exilés. C'est ainsi qu'écrivant à Mme de la Houssaye et l'assurant de son bonheur de voir sa santé se rétablir, il lui adresse comme la gazette des derniers événements survenus : « Strasbourg est investi, la cour part pour Metz. M. Thomas est mort en exil. Le maréchal de la Ferté est mort aussi, etc... »

Très prudent il s'entoure de renseignements précis et nombreux avant de recommander l'usage de telle eau à ses malades. C'est M. de la Ville, ce médecin de Vichy dont nous venons de parler, qui lui envoie des lettres très intéressantes sur l'efficacité des différentes sources du bassin de Vichy, c'est de Bourbonnes, de Balaruc, d'Aix, de Chatel-Guyon, qu'il reçoit d'utiles avis. Mais malgré tout il lui reste une certaine appréhension contre l'usage immodéré qu'on fait de ces eaux, et il ne craint pas de s'en ouvrir à Mlle de Portes (2) qu'il avait envoyée à Balaruc près de Montpellier.

1. 257, XIV.

2. Voir page 83 le début de cette lettre.

«... On vous propose les eaux de Balaruc qui peuvent être propres à nettoyer les entrailles et par là oster une partie des causes qui font vostre mal, mais je voudrois qu'après en avoir usé seulement en boisson et non autrement, vous puissiez user ou du laict d'ânesse ou de quelque chose d'équivalent pour achever de remplir les indications que vostre mal vous donne, et encore faut-il que quand vous les prendez, on y aille point comme on a accoustumé de faire teste baissée, mais observer tous les jours les impressions qu'elles feront par le sommeil, par l'appétit, par les inquiétudes et par le corps, et s'il arrive quelque chose d'extraordinaire en mal, laisser là les eaux sans balancer ny croire les médecins qui sont sur les lieux, car ils sont pour l'ordinaire si entestez de la bonté de leur eaux qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'elles fassent du mal jusqu'à ce que les gens en soient tout à fait abbatus, encore n'avoueront-ils pas que cela vienne de là ; vous n'avez pas, Mademoiselle, un tempérament à faire des expériences, car il est d'une nature à s'esbranler facilement et à se remettre difficilement ; avec toutes ces conditions il me semble que vous en pouvez faire la tentative, si elles rencontrent, cela vous donnera plus de santé que vous n'en avez eu il y a très longtemps, et si elles ne rencontrent pas, ce que je ne présume pourtant point, on réparerait facilement le mal qu'elles pourroient avoir faict... (1) »

Nous avons vu dans le chapitre précédent à quelles recherches s'était complu le Dr Vallant pour obéir à l'exigence maladive de sa maîtresse, lui procurant de la poudre de vipère, s'intéressant à des remèdes baroques que les sorcières de Macbeth n'auraient pas désavoués. Nous allons le retrouver

1. Au sujet des eaux de Balaruc : Instruction pour user à propos des eaux thermales de Balaruc, par Guennole Olivier, docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, 1650.

se prodiguant de la même façon près de sa clientèle riche.

Certains comptes de M. Bourdelin, apothicaire, nous montrent qu'il n'eut crainte d'ordonner des drogues de charlatan. C'est ainsi qu'il prescrivit à Mme de Montmarte, abbesse de l'abbaye du même nom, « 4 onces de très belles perles d'Orient dont 2 onces coustent 19 livres et les autres 18 livres, chaque once, qui fait pour les 4 onces 74 livres ».

Les perles, il faut le dire, comme beaucoup de pierres précieuses étaient passées « des ornements de la vanité à ceux de la médecine ». Le diamargaritum frigidum, le magistère de perles, la teinture de corail, l'eau d'émeraude, etc., avaient des vertus d'autant plus efficaces que la préparation en était plus chère.

Il faut savoir gré à Guy Patin de s'être élevé contre cet insupportable mélange de drogues aussi prétentieuses que compliquées, contre ces « bagatelles des Arabes qui affaiblissaient plus de bourses qu'elles ne fortifiaient de cervelles » et on aurait voulu voir tous les médecins de son siècle se ranger à cette sage maxime qui était la sienne : *Pauca sed selecta et probata remedia.*

Malheureusement la plupart des médecins n'étaient pas riches et pour ne pas être complètement abandonnés, il leur fallait s'intéresser, même contre leur gré, aux remèdes des charlatans et empiriques.

Dans une lettre « d'un historien (probablement le Dr Bernier) à un sçavant de province touchant quelques matières historiques de médecine » l'auteur aussi éclairé que fataliste trouve la vraie raison de cette course de tous les malades vers les boutiques des charlatans : « En un mot, dit-il, il n'y a aucun remède à ceux des empiriques, puisque les femmes en veulent, et ni les médecins gradués, ni leur remèdes ne sont pas propres au manège des dames. Tant de déclarations qu'il

vous plaira en une ville où le sexe commande et où il se déclare pour les vendeurs de secrets, le moine et le charlatan qui auront le bonheur de leur plaire seront toujours les maîtres en la maison malgré maîtres et serviteurs. Si le mal dont les dames se plaignent leur tient au cœur comme font les Cornettes, les Fontanges et les Houletts à la tête, tout ira toujours comme leur tête et suivant leur cœur malgré les déclarations. »

C'est là l'excuse naturelle qu'on doit accorder au Dr Vallant, d'avoir puisé si souvent aux sources funestes de cette médecine empirique, et il faut se rappeler, que plus que tout autre, il fut placé au milieu d'une société féminine remplie d'une exigence extravagante.

Aussi ne nous étonnons pas de le voir accorder une croyance polie, à cette fameuse poudre de sympathie qui guérissait infailliblement toutes les plaies.

M. Dodart, médecin du prince de Conty, lui adressa à ce sujet une assez longue lettre lui expliquant comment on l'employait, et quels effets elle produisait. C'était une préparation mystérieuse et compliquée. « Il faut prendre, dit le Dr Cattier (1), médecin du roi, de la mousse qui se trouve dans la tête d'un pendu, après avoir esté exposé à l'air, de la munnie, du sang humain, de l'axonge humaine, de chacune des onces, de l'huyle de lin; puis mesler le tout dans un mortier, et le garder dans un vaisseau de terre qui ait le col estroit, etc... Pour faire cette composition, il faut prendre un temps propre qui est lorsque le soleil est dans le signe de la balance. » Ainsi avec cet onguent, on pourra guérir une personne qui sera éloignée

1. Sur la poudre de sympathie de M. Cattier, médecin du roy (1651). Voir également sur ce sujet le traité de la poudre de sympathie du chevalier Digby.

de plusieurs lieues, sans qu'elle en sache rien ; pourvu seulement qu'on ait « le fer ou le baston qui l'a blessée ». L'onguent ou la poudre s'appliquait avec des précautions infinies sur le baston ou le fer qui avait produit la blessure.

Comme les esprits voulaient donner une raison à tous les phénomènes quels qu'ils soient, « ils expliquaient cette action de la nature par sympathie, et par une qualité qui ressemble à celle de l'aymant ; ou bien pour parler plus distinctement par une certaine amitié et convenance lesquelles lient les choses entre elles, et font que l'aymant attire le fer pour s'unir à luy, et que plusieurs plantes panchent et se tournent vers le soleil et la lune (héliotrope et sélinétrope). Ils disent encore qu'il y a une grande sympathie entre les pierres précieuses, les esprits et les astres, ainsi l'agathe apaise le divorce d'entre le mary et la femme, ainsi l'aiguille frottée d'aimant se tourne toujours vers le nord, ainsi la tirquoise pâlit lorsque celui qui la porte sent quelque indisposition... »

Nous sommes entrés tout à fait dans le domaine de Paracelse qui nous offre pour clore l'étude « de cette mauvaise cuisine », dirait Guy Patin : le fameux or potable.

Vallant comme presque tous les médecins de son temps et certains philosophes éclairés, comme Bacon, rechercha la formule du véritable or potable et nous avons retrouvé dans ses portefeuilles de nombreux mémoires où il traita « de la manière de faire son or potable ».

Cet or potable « unique aliment céleste naturel, viande du principe de vie », était considéré comme le plus souverain remède que les hommes « ayent jamais pu inventer, ny composer des choses végétales, animales, ny minérales ». Il estait « le vrai baume de la vie », « le vray fermant et la racine de la vie humaine », «, il réconfortait et réjouissait le cœur, illuminait les esprits par sa clarté, et les fortifiait par sa soli-

dité. Par son incorruptibilité il purifiait le sang, il domptait la mélancolie... il tirait hors de la vessie la pierre sans douleur... guérissait de la peste... redonnait la vigueur aux vieillards, etc... (1).

Enfin c'était la panacée universelle réunie dans quelques gouttes de teinture.

La préparation de cette teinture reposait sur « sept occultes opérations philosophiques ». L'or en était la base. Cependant beaucoup, et Vallant était de ceux-là, employaient simplement de l'antimoine lavé et calciné (2).

La préparation n'en était pas moins un élixir de longue vie et nous soupçonnons que Vallant très fier de « son or potable » pût dire en l'offrant à Mme de Sablé ou à quelqu'une de ses amies :

Vous guérirez bientôt de vos maux ennuyeux
Si durant quelques jours vous prenez quelques gouttes
De cette liqueur d'or qui distille des voûtes
Du palais éternel du Monarque des Cieux (3).

Maintenant que nous avons compris grâce au Dr Vallant, ce qu'étaient la pratique et la pensée médicales au XVIIe siècle, que nous avons lu des consultations qui pour être signées d'un seul médecin n'en traduisaient pas moins la façon de faire de beaucoup, que nous avons analysé les ressources qu'une thérapeutique classique, dirons-nous et empirique apportait pour la guérison des malades, nous sommes en

1. *Le grand or potable des anciens philosophes*, par François de Soucy escuyer, sieur de Guerzaux, à Paris, 1653.

2. *Portefeuilles*, t. XIV, fol. 218 et autres.

3. Dédicace d'un auteur aux malades, tirée de *L'or potable des médecins hermétiques ou la médecine universelle*, par le maistre Abel Isnard, docteur en médecine, 1655.

droit de nous demander quelle opinion nous devons retirer de cette étude. Laisserons-nous notre esprit critique, s'égarer jusqu'à flétrir en mots cinglants toute l'incapacité, toute la faiblesse maladive d'une science. Rirons-nous plutôt en assistant à cet enchevêtrement de termes bizarres, à l'évocation de ces humeurs mélancoliques ou terrestres qui coulent leur flot subtil et grossier dans toutes les parties du corps, à la naissance de ces vapeurs qui jaillissent à temps de la rate ou du cerveau pour expliquer un phénomène pathologique autrement inexplicable ; blâmerons-nous l'usage immodéré qu'on fit de la saignée, de la purgation, ou le fatras de toutes les drogues de charlatan.

Non ; nous abandonnerons la critique à ceux qui veulent juger une époque de leur temps, sans vouloir descendre jusqu'à celle contre laquelle ils s'élèvent injustement ; nous laisserons rire tous ces jeunes esprits, qui forts de leur sçavoir ne craignent rien dans l'avenir, et nous demanderons à l'autorité de M. le professeur Maurice Raynaud le soin de leur faire comprendre « qu'il est impossible de se persuader que tous ces bons docteurs si malmenés par Molière, fussent gens absolument ineptes ; ni d'une façon plus générale que le ridicule ait jamais été quelque chose d'absolu. Ce qui sera toujours risible, ce sont des pratiques démenties par les opinions et les mœurs ; mais il faut être bien sûr de soi pour railler de propos délibéré, une classe d'hommes qui fait sérieusement une chose qu'elle estime sérieuse. Hélas ! que dira-t-on de nous dans cent ans (1)? ... »

Que dira-t-on de nous ?... Aussi désirons-nous entreprendre la réhabilitation de ce siècle en essayant de montrer qu'il était impossible, que l'idée de la vraie médecine s'y affirmât plus

1. Maurice Raynaud, *op cit.*, p. 5.

sûrement, plus dignement qu'elle ne le fit et que des Bichat, des Laënnec, des Cruveillhier soient nés au temps des Gassendi, des Bacon des Descartes.

Voulait-on qu'à cette époque les esprits se soient libérés de l'antiquité, qu'ils aient fondé une science neuve et pleine de vie en abandonnant toutes les idées spéculatives des anciens et l'assurant sur les bases solides de l'observation jointe à un jugement vierge de tout système ? Mais c'eût été demander l'impossible et méconnaître cette renaissance ardente qui porta tous les cerveaux vers Rome et Athènes.

C'est au xve siècle (1); les Turcs sous la conduite de Mahomet II viennent d'entrer dans Constantinople, d'en piller toutes les richesses, d'en chasser les Grecs. Mais ces derniers ont encore eu le temps d'emporter avec eux les manuscrits qu'ils ont pu sauver et se réfugient à Florence, à Naples. Là, entourés de la faveur des souverains ils donnent un regain de vie à toutes les sciences; on fonde des Académies; des hommes éminents traduisent et commentent tous ces trésors gardés à Constantinople : Platon, Aristote, Hippocrate, Galien, etc., etc. les esprits remplis d'une activité fiévreuse abandonnent les traités des grands médecins de l'antiquité déformés par les Salernitains, par les Arabes; ils laissent de côté les arguties, les voyages dans le vague, les discussions étroites des méthodistes, des théologiens philosophes amoureux de la cholastique; ils se rendent indépendants, veulent tout saisir tout connaître, mais aussi tout apprendre car ils ne dédaignent pas d'écouter les lecons des maîtres,

Toute cette vie nouvelle, toute cette renaissance active et

1. Pour la rédaction de ce chapitre nous avons demandé un appui précieux au savant article de M. Boyer sur l'histoire de la médecine dans le *Dictionnaire de médecine de Dechambre.*

féconde livreraient désormais au monde les véritables méthodes de l'hippocratisme de Cos et du vrai galénisme. Resteraient aux XVIe et XVIIe siècle le soin d'étudier judicieusement la substance de toutes les sectes, de toutes les écoles, de perfectionner l'art d'observer et de juger, en comprenant que s'il y avait des dogmes solides, impérissables, il y en avait aussi de caducs, d'arbitraires, et surtout « prouver la nécessité de sciences capitales : l'anatomie et la physiologie, établir les rapports qui devaient exister entre elles et la médecine, et régler les emprunts que cette dernière était destinée à leur faire : reconstruire en un mot tout l'édifice de la médecine sur des bases plus larges et plus solides. »

Arrivons au milieu du XVIe siècle. Il a suffi d'un siècle et demi, pour donner une nouvelle vie à la médecine : l'esprit d'observation et de critique s'est largement développé, une érudition très vaste apporte son secours précieux dans la comparaison de systèmes, dans la valeur de la pensée ; dans toutes les branches de connaissances une légère indépendance commence à se manifester, et les livres qui donnent les règles pratiques de l'expérimentation, de l'observation, qui tempèrent le rôle absolu de l'induction et de la déduction apportent toute leur sève à ces sciences qui paraissent nouvellement nées. C'est Sylvius Dubois qui répand le goût de la dissection, en montre l'utilité, en dessine la marche ; c'est Vésale qui a le mérite de réfuter quelques erreurs de Galien, qui n'avait disséqué que des animaux. Les autopsies sont largement pratiquées. Eustache, Colombus, Fallope, Donatus, commencent à prouver l'intérêt qu'on doit porter à l'anatomie pathologique : Michel Servet démontre la circulation pulmonaire et affirme que l'hématose s'opère non dans le foie mais dans le poumon ; la clinique apporte, elle aussi, son tribut de connaissances : les descriptions de la suette, de la coqueluche, du

scorbut, de la syphilis, datent de cette époque ; l'histoire naturelle fait de remarquables progrès; la chirurgie se modifie par l'observation ; la chimie avec l'étude des minéraux, l'exploitation active des mines, trouve sa voie toute tracée.

Mais l'heure n'est pas encore sonnée pour que les esprits indépendants se servant seulement des traités anciens comme base et culture intellectuelles, se libèrent de ces entraves qui les paralysent. Voyez Césalpin : il soupçonne la grande circulation, il possède tous les éléments pour la reconnaître, pour la prouver, mais la vérité lui échappe parce qu'il est encore dominé par les erreurs anatomiques et physiologiques de Galien : il admet la communication entre les deux ventricules et compare le cours du sang au flux et au reflux de l'Euripe. C'est Béranger de Carpi qui malgré une consciencieuse étude anatomique du cœur n'ose pas affirmer qu'il n'y a pas de communication entre les deux cœurs et préfère écrire pour satisfaire à l'autorité de Galien : « Pour ce qui est des trous du cœur, il est difficile de les voir (1). »

C'est Fernel qui bien qu'il ait contrôlé les préceptes d'Hippocrate, de Galien, qu'il les ait médités, qu'il ait souvent reconnu des erreurs, reste encore sous le joug de leur domination et assujettit sa raison à tourner dans une logique spécieuse, pour concilier ses idées neuves, ses découvertes, ses observations, avec les systèmes anciens et surtout avec le Galinisme.

Une réaction devait nécessairement s'opposer à ce classicisme de la médecine, et en effet elle vécut dans Argenterio qui voulut simplifier et modifier les doctrines de Galien, dans Laurent Joubert, l'auteur des erreurs populaires, le *vir doctus, læti, acuti et erecti ingenii*, comme l'appelait Haller, qui fit

1. Cours de M. le professeur Chauffard, 1910.

appel à l'observation saine pour attaquer certaines erreurs grossières ; et surtout dans Paracelse et ses partisans qui brisèrent tout lien avec l'antiquité, se lancèrent dans les sciences occultes, la magie, la chiromancie, l'astrologie, l'alchimie, laissant cependant de nombreux aperçus lumineux.

Mais, dans la suite, les idées s'accusent, les pensées s'animent, les écoles en lutte déforment, et portent à l'extrême leurs théories. D'un côté c'est l'humorisme de Galien amené à son extrême ; certains de ses principes sont universellement adoptés, leur importance il faut le dire est très exagérée ; des principes qui n'étaient que des guides deviennent des axiomes : toute maladie provient d'une surabondance d'humeur ; les humeurs peuvent pécher par quantité et qualité : si elles sont en excès c'est la pléthore ; si elles sont viciées c'est la cacochimie (d'où cette règle générale qui domine la thérapeutique de l'école : la pléthore se combat par la saignée, la cacochymie par les purgations) ; les humeurs portent-elles leurs effets à l'intérieur : elles donnent naissance à des tumeurs qui sont de quatre espèces : le phlegmon qui vient du sang, l'érysipèle qui vient de la bile, l'œdème qui vient de la pituite, et le squirrhe qui vient de l'humeur mélancolique.

A côté de ces fervents galénistes, les médecins chimistes à l'instigation de Paracelse décrètent que la clef de la physiologie, de la pathologie, de la thérapeutique, est avant tout dans la chimie : « Médecins, quittez vos gants blancs, vos bagues d'or, restez dans votre laboratoire, examinez le travail qui se fait dans des cornues et les alambics, étudiez la science spagirique et vous connaîtrez en même temps que les principes de l'organisation humaine les méthodes pour les garantir des maladies. »

C'est aussi Willis qui explique que la fièvre n'est plus qu'une effervescence du sang, due à une véritable fermenta-

tion ; que les spasmes et les convulsions sont causées par l'exposition du sel et du souffre avec les esprits animaux ; on ne parle plus que de combustion, de pourriture, de dissolution, d'alkalis, de sel volatil, de nitre et de mercure.

C'est Van Helmont qui fonde un « système » qui reste un mélange de mysticisme, de vitalisme poétique, de chimie où se rencontrent de l'érudition, des expériences et des théories ingénieuses. C'est Silvius de la Boé qui devient le père de l'iatro-chimisme : forme nouvelle de l'humorisme. L'iatro-mécanisme a ses partisans, et ressemble quelque peu à l'école méthodiste d'Erasistrate.

Mais où les esprits s'animent, c'est lorsqu'il s'agit d'empêcher l'entrée dans la pratique de certains médicaments comme l'antimoine ou de défendre la saignée contre ses détracteurs. La bataille devient encore plus ardente, lorsqu'il s'agit d'idées neuves dont l'acceptation bouleverserait l'édifice péniblement reconstruit de la médecine de Galien, d'idées que nous appellerons révolutionnaires pour bien montrer quels effets leur connaissance, puis leur adoption par quelques partisans, devaient inquiéter les esprits classiques : nous voulons parler de la découverte de la circulation du sang par Harvey, et des canaux chylifères par Aselli et Pecquet.

Voulait-on que d'un seul coup toutes ces nouvelles théories fussent acceptées, et que la science médicale marchât immédiatement vers la bonne voie ! Mais le progrès et l'adoption d'idées neuves et originales, sont beaucoup plus longs qu'on ne le pense à se faire sentir. Une découverte isolée est vouée à l'oubli, à la mort et comme le disait très élégamment M. le professeur Chauffard, dans son cours d'histoire de la médecine, « pas plus pour les corps organisés que pour les découvertes il n'y a de génération spontanée, une découverte est

fille d'une autre découverte, et ne se soutient, ne vit que par ses devancières.

Voulait-on que Guy Patin, cet esprit ouvert, cultivé, « s'attaquant en politique à tout ce qui était abus, superstitions, préjugés, hardi jusqu'au scepticisme »(1) ait adopté et accueilli à la Faculté dont il était le doyen, les conceptions aventureuses dans leur nouveauté de médecins et de savants qui ne paraissaient être que des fous. Mais la Faculté et lui-même, son représentant, avaient une doctrine, doctrine appuyée non seulement sur la tradition mais aussi sur l'expérience journalière : ils devaient la faire vivre cette bonne doctrine, la soutenir, ils en étaient les gardiens sévères et devaient veiller à ce que pas une pierre n'en fût ébranlée.

Voulait-on que des esprits plus indépendants comme Riolan, « professeur anatomique », se soient adonnés à ces découvertes fécondes, qu'ils en soient devenus leurs défenseurs? mais ces savants de l'ancienne école, ces disciples de l'antiquité avaient comme un culte, comme une foi à conserver ; et une sorte d'intérêt leur faisait prévoir quel coup tous ces bouleversements devaient porter à la religion galénique. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de la résistance énergique de Riolan à toutes les nouveautés, dépensant toutes les ressources de sa dialectique à blâmer « la licence des opinions modernes ».

Pouvait-on demander à de simples médecins à l'esprit complètement libre, leur appui, leur défense ? mais qu'ils aient été des hippocratistes, des galénistes, des méthodistes, etc., ils conservaient jalousement leurs idées, et plus d'un, à propos des idées nouvellement nées, durent dire comme le vieux médecin Sangrado : « On ôte à notre art l'honneur et la

1. M. Raynaud, *op. cit.*

dignité. Cet art, qui dans tous les temps a respecté la vie des hommes est présentement en proie à la témérité, à la présomption et à l'impéritie ; car les faits parlent et bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens : *Lapides clamabunt.* On voit des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine : *currus triomphalis antimonii ;* des échappés de l'école de Paracelse, des guérisseurs de hasard qui font consister toute la science de la médecine à savoir préparer des drogues chimiques. Que vous dirai-je ? tout est méconnaissable dans leur méthode !!! ce n'est plus qu'un cahos où chacun se permet ce qu'il veut et franchit les bornes de l'ordre et de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées (1). »

Oui, c'étaient le cahos, la débâcle, la catastrophe, mais le cahos d'où devait naître la vérité, la débâcle qui devait apporter l'ordre, la catastrophe, d'où devait s'élancer la vraie vie de la médecine. C'est qu'en effet cette fois, toutes les controverses, toutes les luttes, des temps passés allaient trouver leur solution : l'ardeur des uns serait tempérée, l'émulation des autres serait évitée et « la méthode » commencerait à opérer son ralliement.

Ce ne serait plus comme après Hippocrate, où tout l'expérimentaliste rationnel de sa belle méthode serait déchiré, mutilé, ni comme après Galien où tout le génie de ce grand commentateur et successeur d'Hippocrate trouverait sa ruine chez les Arabes ou se perdrait et se déformerait dans le moyen âge. Non, cette fois le troisième élan ne serait pas brisé, la flamme d'une renaissance féconde ne s'éteindrait pas, Bacon et Descartes ayant fait naître la vraie méthode qui répandrait « les grands principes de la vraie doctrine clini-

1. *Gil Blas de Santillane.* Liv. X, chap. I.

que reposant à la fois sur l'observation la plus sûre, la plus étendue, et sur l'induction la plus sévère ». « Tout ce que l'esprit humain, dit Cuvier, pouvait faire avec les moyens légués par l'antiquité et avec ceux que le moyen âge et le xve siècle avaient découverts a été exécuté par le xvie. Mais on y manquait d'un instrument important, c'était de la véritable logique, de la logique d'induction qui est indispensable dans les sciences dont nous nous occupons. Les scholastiques ne s'étaient attachés qu'à la partie d'Aristote qui repose sur le syllogisme ; ils partaient d'un certain principe établi par l'autorité et non par l'observation et au moyen d'une série de syllogismes, ils prétendaient établir tous leurs systèmes. Bacon vint et leur fit voir que l'autorité est un principe tout à fait illusoire dans les sciences ; c'est par l'étude des faits particuliers et leur résolution en propositions générales que les sciences naturelles peuvent faire des progrès (1) ».

Disons aussi que la multiplication des instruments, des Universités, des Académies, furent aussi d'une grande part dans cet élan vers la bonne voie, présentant sans cesse à nos yeux pour arrêter et régler les écarts de l'imagination, leur enseignement pratique, leur contrôle sérieux.

Et maintenant, ne comprend-on pas que le xviie siècle ne pouvait être au point de vue de la médecine, autre, qu'il ne avait été, ne sent-on pas qu'il serait injuste de tourner en dérision toutes ces théories qui peuvent nous paraître vides et stupides aujourd'hui, mais qui correspondaient à la doctrine classique de l'époque. Le progrès a des lois rigoureuses ; pas plus que la nature la pensée ne peut faire de sauts, et bien souvent il lui faut des siècles pour se dégager des systèmes qui l'étouffent, pour se façonner et enfin pour s'affirmer.

On ne peut en étudiant ce xviie siècle médical, se plaindre

1. Cuvier. *Histoire des sciences naturelles.*

que d'une seule chose ; c'est qu'il n'ait pas fourni plusieurs médecins, disons plutôt cliniciens, comme Sydenham, qui par leurs descriptions cliniques précises et toujours consultées auraient, par leur influence, fait rentrer la médecine dans la seule voie qu'elle ne cessa de suivre durant ces derniers siècles.

Quoi qu'il en soit, quand bien même nous ne voudrions pas garder notre sérieux vis-à-vis des consultations du Dr Vallant, nous sommes forcés malgré tout d'avouer qu'il jouit d'une grande autorité dans son siècle, et qu'il eut des clients aussi nombreux que haut placés dans la société.

Étant, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, à Port-Royal, près de Mme de Sablé, il dut donner ses soins aux religieuses comme « aux pensionnaires titrés » de cette abbaye ; et, en effet, quoique M. Moussin fût médecin en titre de Port-Royal, on délaissa souvent ce dernier pour avoir recours à son jugement sûr et prudent. C'étaient du côté des religieuses la mère Agnès, sa sœur, la mère Angélique (elles étaient de la famille Arnauld), la mère Dorothée (Mlle Le Comte) et de nombreuses sœurs de la congrégation qui lui envoyaient leurs remerciements « respectueux pour les bons soins qu'il leur prodiguait ». Antoine Arnauld, son fils Arnauld d'Andilly le consultèrent souvent. Toute la famille des Pascal « lui avait une obligation extrême de la part qu'il prenait à la maladie de ses membres ». Combien de fois la sœur du moraliste, Gilberte Pascal (Mme Perrier), lui envoya-t-elle de Clermont l'expression de « toute sa reconnaissance pour toutes les bontés et les soins qu'il ne cessa d'apporter aux siens ». C'est Nicole qui apprécie chez lui le médecin en même temps que le lettré comme nous le verrons plus loin.

Fontaine, Domat le jurisconsulte, se louaient de son expérience et de son savoir.

Mme de Saint-Ange, la belle princesse de Guyménée, qui se « plaisait dans le monde autant qu'elle y plaisait », Mme de Sainte-Maure aussi peureuse que son amie Mme de Sablé, Mlle de Vertu (Catherine de Bretagne) d'une santé si délicate qu'elle craignait depuis sa jeunesse une mort qui ne vint pourtant la délivrer qu'à l'âge de 75 ans et bien d'autres encore, trouvaient dans Vallant un directeur de santé attentionné et poli.

Mme de Longueville avait pour lui une haute estime bien qu'elle ne l'eût pas comme médecin. Il se montrait très flatté de cet honneur et nous avons retrouvé dans ses portefeuilles quelques lignes où il explique les « sentiments qu'a Mme de Longueville à son sujet ». « Mlle Testu m'a dit que Mme de Longueville m'estimoit beaucoup et qu'estant chez elle depuis cinq ou six jours, et luy disant que si elle estoit malade qu'elle ne voudroit que moy, que j'estois fort sage ; que je consultois M. Brayer dans tous mes besoins. Mme de Longueville luy a respondu que j'estois fort éclairé et que je n'avois pas besoin de M. Brayer. M. Dodart, médecin des princes de Conty, estant malade, Mme de Longueville vint trouver M. le prince de Conty pour luy dire qu'il n'y avoit personne qui peut mieux que moy remplir sa place s'il venoit à mourir. » (F. 308, t. IX.)

Nous avons vu Mme de Sablé demander aimablement pour son médecin l'entrée du couvent des Carmélites; la réponse de la mère Agnès (Mlle de Bellefonds) nous fit savoir que quoique ce couvent recevait la visite de certains médecins, on serait heureux d'avoir recours aux bons soins du Dr Vallant; il est probable qu'il sut plaire dans la suite, et s'attirer l'estime de tout ce cloître (2) où Mlle de Bourbon voulut cacher sa vie,

1. *Nécrologue de Port-Royal.*

2. Il était situé dans la rue du Faubourg-Saint-Jacques, tout à fait en

et où Mme de Longueville revint mourir, car quelques années plus tard, en 1680, la mère Agnès lui écrivait directement : « Vous avez raison, Monsieur, de croire que nous vous savons un très grand gré de l'excellente nouvelle que vous nous avez donnée, car assurément nous ne pouvions pas recevoir une plus grande joye que celle d'apprendre le meilleur estat d'une santé aussy précieuse qu'est celle de Mme de Montmartre, nous en avons toutes ici rendu grâce à Dieu du meilleur de nos cœurs et nostre reconnaissance passant aussi à vous, Monsieur, par ce que vous avez contribué de vostre part nous ferait à souhaiter de vous voir premier médecin si la charge venait à vasquer, à condition néanmoins que vous traiteriez Mlle de Guise et Mme de Montmartre et que vous viendriez faire de fois à autres quelques visites aux Carmélites.

« Sœur Agnès de Jésus-Maria.

« 14 septembre 1680. »

(19. 20. T. IV.)

C'était aussi à l'Abbaye-aux-Bois qu'il se rendait fréquemment pour y voir la marquise de Bois-Dauphin, belle-sœur de Mme de Sablé, ou Mme de Saint-Aubin sa précieuse amie, qui s'occupait attentivement de sa santé comme en témoigne le billet suivant qu'elle adressait à Vallant : « Vous excusez sy bien la médecine et les médecins que l'on ne peut plus accuser que le temps des maladies aussy longues et aussi opiniâtres que celle de Mme de Bois-Dauphin (1) ; cependant, mon-

face du Val-de-Grâce ; il s'étendait de la rue Saint-Jacques à la rue d'Enfer.

1. Marguerite Barentin épousa d'abord Charles de Souvré, marquis de Courtevaux, frère de Mme de Sablé, il en eut une fille unie à Louvois ; se remaria en 1645 avec Urbain de Laval, marquis de Bois-Dauphin et de

sieur, elle a toujours le mal et moy la douleur de la voir souffrir ; sa fièvre n'est pas continue mais dans ses intervalles il lui reste toujours de la chaleur et des émotions. Cependant madame n'est pas à plaindre car elle sera soignée d'un bon médecin; je souhette que vos remèdes lui fassent plus d'effet qu'ils n'en ont cette année et que vous me fassiez la grâce de me croyre aussi véritablement que je le suis votre très humble servante. » (222. T. X.)

De Saint-Aubin.

Feuilletons au hasard les cahiers où par ordre alphabétique il rangeait les consultations qu'il donnait; nous y retrouverons les noms les plus connus de la haute société du XVIIe siècle. Mme de Motteville, Mme de Laval, Mme la présidente de Thoré, Mme de Chaume, Mlle de Semur, Mme de Brégy, etc... C'est la maréchale de Schomberg qui ne peut se passer de ses sages conseils; c'est Mme de Rochefort qui ne sait comment lui faire sentir toute la reconnaissance qu'elle lui doit pour avoir guéri son fils d'un « mal de teste opiniastre ». C'est la duchesse de Péquigny qui lassée de consulter des médecins « qui ne la soignaient pas », rencontre en sa personne un véritable sauveur. Il n'est pas alors d'attention délicate qu'elle n'ait à son égard, et bien souvent dans les lettres qu'elle écrivait à sa fille nous avons appris qu'elle envoyait de succulents pâtés à son aimable docteur. Sa moindre prescription est écoutée, sa maindre ordonnance suivie, et une confiance inébranlable lui apporte une guérison et un bien-être « tenant du miracle » : « Aussy tôt vostre lettre arrivée,

Sablé, fils de Mme de Sablé. Veuve en 1661, sans fortune, elle entra à l'Abbaye-au-Bois et fut plus tard pourvue d'un prieuré. Morte le 8 février 1707.

écrit-elle à sa fille, j'ay cru M. Vallant : j'ay faict faire du caffé et l'ay pris si chaud que j'ai senti dans mon estomach ce que je n'avois senti il y a deux ans qui m'a donné une chaleur que tout ce que j'y avois de méchant en est sorti, c'est comme un miracle après les douleurs que j'ai souffert. » (172 VIII.) C'est également la susceptible Mme de Puisieux, la grande amie de Mme de Longueville et de Mme de Sablé, qui ne se fait pas faute d'interroger le Dr Vallant sur de nombreuses indispositions. Nous avons cru deviner que ces indispositions étaient de simples indigestions, car Tallemant des Réaulx nous raconta qu'elle était très friande, et qu'elle « mangea une fois depuis Pasques jusqu'à la Pentecoste » pour la somme de 1.700 livres de « vedel mongane », c'est-à-dire du veau qu'on élevait en Normandie à la mode italienne avec du lait, des œufs et du sucre. Il paraît qu'elle laissa aussi une grosse dette de « friponneries » chez le pâtissier du couvent des Dix-Vertus (aujourd'hui l'Abbaye-aux-Bois) où elle s'était retirée. Nous ne sachons pas que Vallant, assez gourmand lui-même, ait mis sa friande cliente à un régime de « caresme », il préféra lui prescrire purgations et lavements, sachant peut-être combien une diète même peu sévère pût être pénible à Mme de Puisieux et préjudiciable à ses intérêts.

Maintenant que nous avons une connaissance résumée, et par là même très imparfaite, du crédit qu'eut le Dr Vallant près de tous ses clients, comment nous étonner que bien avant la mort de Mme de Sablé, il reçut des propositions très flatteuses en même temps que très heureuses pour lui car elles lui assuraient comme nous allons le voir, la charge importante de premier médecin de Mlle de Guise.

« Ce samedy 9 décembre 1673, écrit-il dans ses *Portefeuilles*, Mme de Montmartre m'a faict l'honneur de me dire que

hier, jour de la conception, Mlle de Guise me vouloit attacher à elle et me faire mestre sur l'estat de sa maison au commencement de l'année prochaine, qu'elle s'estoit déclarée là-dessus et que Mme de Guise qui estoit présente avoit dit que puysque j'estois médecin de ses deux tantes, je pourrois bien aller de leur part voir souvent M. d'Alençon et elle aussi, qu'elle avoit une très grande confiance en moy et que si son médecin venoit à manquer qu'elle me mettroit à sa place. Mme de Montmartre m'avait dit il y a un an que Mlle de Guise me priait de ne point prendre d'engagement parce qu'elle me retenoit pour M. d'Alençon et pour elle, c'est que l'on croyoit dans ce temps que Mme de Guise se pourroit marier avec M. d'York. Je respondis que mademoiselle me feroit beaucoup d'honneur mais que je ne voulois pas qu'elle m'eût de l'obligation de ne point sortir du royaume parce que j'avois des engagements de devoir pour des personnes qui n'empescheroient de sortir de Paris et qu'il n'auroit qu'un ordre du roy qui m'y peut obliger. » (307, IX.)

Ce fut Mme de Montmartre (1), abbesse de l'abbaye de Montmartre qui lui ménagea « cette place si honorable et si avantageuse ». Depuis très longtemps en effet, Vallant avait été mis en relation avec elle, était devenu son médecin et presque son secrétaire, son intendant : bien souvent, en effet, lors de ses voyages il eut à s'occuper de détails intérieurs de l'abbaye. Tout en restant particulièrement attaché à Mlle de Guise (2) Vallant fut cependant appelé à donner ses soins

1. Françoise-Renée de Guise, fille de Charles de Lorraine, quatrième duc de Guise, et de Henriette de Joyeuse (veuve du duc de Montpensier)

2. Marie de Lorraine, duchesse de Guise, dite Mlle de Guise, princesse de Joinville et duchesse de Joyeuse, née le 15 août 1615, morte le 3 mars 1688. Elle mourut sans alliance, ayant refusé la main du roi de

aux membres de la maison de Guise qui comprenait à cette époque : Mme de Guise (1), appelée aussi de son nom de jeune fille duchesse d'Alençon, et François-Joseph de Lorraine son fils, septième et dernier duc de Guise, appelé le duc d'Alençon

Quoique les derniers membres de cette famille fussent d'une santé des plus délicates sauf peut-être Mlle de Guise (M. d'Alençon était, dit la Grande Mademoiselle dans ses Mémoires « un enfant très malsain qui ne se soutenoit pas à six ans, étoit tout misérable » ; sa mère, Mme de Guise, bossue et contrefaite à l'excès, nous apprend Saint-Simon), Vallant n'eut guère à prodiguer ses soins qu'à Mme de Montmartre.

Dans un voyage que fit cette dernière, en compagnie de Mlle de Guise, à Marchais, dans l'Aisne, Vallant connut d'elle de nombreuses marques d'estime ; il n'était presque pas de jours qu'il ne reçût une lettre lui donnnant des nouvelles du progrès de sa santé. « Je ne serais pas contente, monsieur, si vous appreniez par un autre que par moy-même, les progrès de ma santé, elle se fortifie à vue d'œil, le mal de teste dont je me plaignée la nuict ne vient plus que le matin, le thé l'emporte inimaginablement en très peu de temps ; il n'y a que les jambes et les cuisses qui se sentent un peu de la maladie surtout quand il faut monter et descendre. La faim tou-

Pologne, Vladislas VII. On vantait la sagesse de sa conduite ; elle vivait en effet sans luxe tantôt à l'hôtel de Guise, tantôt à Montmartre.

1. Élisabeth d'Orléans, duchesse d'Alençon et de Guise, née en 1625 morte le 17 mars 1696. En 1667, elle épousa Louis-Joseph de Lorraine, sixième duc de Guise, dont elle eut au mois d'août 1670 François-Joseph de Lorraine, septième et dernier duc de Guise. Quand son mari fut atteint de la petite vérole, elle s'enferma quatorze jours auprès de lui sans craindre la contagion (1671, juillet). L'éducation de son fils occupa tous ses instants ; quatre ans plus tard ce dernier mourait ; elle demanda alors consolation à la solitude.

jours égale, et l'estomach du meilleur estat du monde; après vous avoir dit tant de nouvelles du corps, il est bien juste que je vous en dise de l'estat où l'esprit et le cœur se trouvent; ils sont fort tranquilles et le dernier est toujours plein de recognoissance et d'une véritable amitié pour vous que je ne saurais m'empescher de vous en assurer; vous sçavez bien que c'est de la meilleure foy du monde.

« A Fresnes ce 30 de septembre 1680. »

Ailleurs elle lui écrit qu'elle se repose entièrement sur lui pour les soins donnés à une sœur de l'abbaye, car elle sait « que sa charité et son amitié pour elle ne lui font rien négliger. Elle lui demande dans la même lettre la permission de manger un petit morceau de fromage qu'on fait à Guise.

Certainement Vallant ne négligeait rien pendant son absence; nous avons même compris qu'il poussait son obligeance jusqu'à la façon d'amener des eaux bonnes à boire à Montmartre. Il s'occupa très sérieusement de plusieurs sources ou fontaines et Mme de Montmartre ne lui ménagea pas ses compliments pour son succès, lui affirmant, qu'elle se faisait une joie de rentrer dans « son cher Montmartre, tout heureuse d'y trouver tant d'eau ».

Elle ne cessait ainsi de lui donner « des marques de son souvenir reconnaissant et de son amitié », et cette dernière lettre à propos de la mort de Mme de Sablé nous éclaire sur le cœur de cette bonne abbesse :

« Quoyque je croye, Monsieur, que vous me faites la justice d'estre bien persuadée que je prends plus de part que personne du monde à ce qui vous touche, je ne serays pas contente de moy-même si je ne vous disais combien je suis touchée de vostre douleur. Je crains que vous ne résistiez pas à la fatigue que vous avez eue, estant bien accablée, songez-y, je vous

en conjure et ayes soin de vostre santé, je ne vous le demande pas seulement dans l'intérêt de la mienne mais par le sentiment d'estime et d'amitié que j'aye pour vous et que je seroys ravie de vous persuader dans quelque occasion et combien je suis à vous de tout mon cœur. J'ay faict prier Dieu pour Mme de Sablé que je regrette infiniment pour l'estime particulière que j'avais de son mérite et de sa vertu. » (19. T. VI).

Mlle de Guise elle-même ne lui ménagea pas les compliments. « Ma sœur, lui écrit-elle de Marchais, a tant de soin de vous informer de tout ce que vous vouliez apprendre qu'il ne me restoit rien à vous mander ; ainsy je ne vous aye point dit, moy-même que sa santé se confirme tous les jours, qu'il n'y a plus de reste des incommodités qu'elle a eues et même l'on ne s'aperçoit de la maladie en la voyant qu'au régime qu'elle garde et à quoy j'ai tenu ferme ; ... l'on est bien heureux et très en repos quand on sait que vous voyez les malades car vous ne songez pas seulement au corps mais vos soins s'estendent à l'âme ce qui est le principal... je veux vous dire que l'on ne peut estre plus touchée que je ne le suis de tous les soins que vous avez de vous informer de mes nouvelles et des sentiments que vous avez pour moi et que j'en faict tant de cas que je ne saurois assez vous le dire et à quel point je vous ayme et je vous estime. Guise. »

Vallant rencontra cependant près de cette princesse une autorité à laquelle il n'avait pas été habitué chez Mme de Sablé : c'est que Mlle de Guise « personne de beaucoup d'esprit et de desseins », nous avoue Saint-Simon, voulait gouverner tout le monde, et Mlle de Montpensier dans ses Mémoires (1) nous raconte en parlant de sa sœur Mme de Guise : « qu'elle

1. *Mémoires de Mlle de Montpensier*. Edition Chéruel. Charpentier, 1859, t. IV, 75.

était plus soumise à Mlle de Guise qu'à sa mère », que « le mari et la femme n'osoient se parler sans sa permission ».

Le petit fait suivant nous montrera qu'elle tenait à conserver Vallant pour elle et qu'elle se souciait fort peu de le laisser courir chez des malades souvent contagieux.

« Vous sçavez sans doute, écrit-on à M. Dubois à l'hôtel de Guise, l'embarras où nous sommes pour tirer M. de la Rocheguyon d'affaires ; M. de Louvois nous a donné son médecin qui est des plus habiles et des plus honnestes que je connoisse. Il a déjà consulté avec M. Vallant qu'il estime ; Monseigneur le duc de la Rochefoucauld a panché de son costé, on a trouvé une difficulté à l'esgard de Mlle de Guise. Si vous pouviez le faire lever, vous obligeriez toute la maison et en tout cas vous obtiendriez ce que l'on espère de cette princesse, je vous supplie très humblement, monsieur, de me le faire sçavoir et de nous envoyer M. Vallant depuis trois jusqu'à cinq heures aujourd'huy... » (12 sep. 1679).

Mais rien ne fit pour vaincre la résistance de Mlle de Guise car Vallant traça au dos de ce billet ces quelques lignes : « Monsieur me demande à l'hôtel de Guise pour la petite vérolle de M. de la Rocheguyon. Mlle de Guise n'y peut consentir. »

Les *Portefeuilles* nous apportent peu d'éclaircissement sur son rôle de médecin près de Mlle et Mme de Guise, nous savons simplement qu'il fut appelé près de Mme de Guise (1) à Alençon, et qu'il y resta quelque temps pour la soigner. Il est évident qu'à partir de 1680 tous les documents intéressant la pratique médicale de Vallant deviennent fort rares. En 1682 nous avons su qu'il avait été assez gravement malade par une lettre (2) où un de ses amis faisait des vœux pour le rétablis-

1. Elle avait de la fièvre et mal aux genoux.
2. 370, VIII.

sement de sa santé si ébranlée ; cependant nous le retrouvons rétabli, en 1683 et en 1684. Mais en 1685 il semble qu'il n'ait plus classé ses lettres, ses ordonnances et ses papiers.

Il était probablement atteint de nouveau par la maladie qui, croyons-nous, lui fut cette fois funeste, car Mme de Sévigné dans une lettre écrite à sa fille en juillet 1685, lui dit que Mme de la Fayette est fort en peine, car elle a perdu dans la personne de Vallant, son directeur de santé et aussi de conscience. M. de Barthélémy croit pour sa part que Vallant vécut jusque vers 1710, ayant trouvé des pages écrites de sa main et portant cette date. Nous avons recherché ces documents et il nous a été assez facile de voir que les écritures étaient quelque peu différentes. Sans oser rien affirmer nous nous refusons à voir dans ces pages aux mots parfaitement écrits, des lettres tracées par la main tremblante d'un vieillard de 80 ans, car Vallant à cette date aurait eu à peu près cet âge.

Nous avons fait des recherches, entre autres dans la *Gazette de France* et le *Mercure de France*, de 1685, espérant y rencontrer la relation de sa mort, mais nous ne l'avons pas trouvée pas plus d'ailleurs que dans *le Nécrologe* (1) *de Port-Royal* où il aurait pu avoir sa place comme janséniste convaincu et fidèle.

Il ne nous reste plus pour terminer cette étude que de montrer quelles furent les relations de Vallant avec quelques-uns de ses confrères et à chercher à comprendre l'opinion qu'il se faisait de la médecine.

Ce fut principalement dans la correspondance suivie qu'il eut avec quelques-uns de ses amis, docteurs comme lui, que

1. *Nécrologe de l'Abbaye de Port-Royal*, par Dom Rivet. Amsterdam. Supplément, 1735.

nous avons reconnu qu'une obligeance attentive, une réserve discrète sinon timide et une grande bonté, formaient le fonds de son caractère.

Quel soutien paternel resta-t-il pour son ancien camarade d'étude, le Dr Hédouin établi à Lyon. Ce dernier s'ouvre à lui de tous ses ennuis, il ne lui cache rien, même pas les troubles de son cœur: « Je suis à présent dans un estat, qui me donne bien du pansement, lui écrit-il. Il ne s'en faut presque rien que je ne sois attaché d'inclination auprès d'une fille que je vois malade d'une fièvre triple quarte, un peu de bien m'a éblouy et si Dieu n'a pitié de moy, je suis en passe de faire d'étranges folies..... je sens bien que je n'ay pas moi-même les qualités propres à un estat de vie tel que le mariage, je n'ai pas l'attachement qu'il faut pour gagner du bien, je suis paresseux, engourdy, peu complaisant et le pire de tout sans vertu ; et comment devenir chef de famille avec tous ces défauts;..... si jamais tu m'aimes, mon cher, il faut me le tesmoigner icy ; il faut avoir compassion de ma folie ! il faut me donner tous les avis qu'un sage amy peut donner et que je ne voye plus. J'attends tout de ton amitié... » (Janvier 1662, 540, XI.)

Toutes les lettres de ce peu sage ami ne contenaient pas de semblables confessions; très souvent il lui expliquait les cas intéressants qu'il rencontrait dans la pratique et lui demandait son avis, ou bien il l'entretenait de lectures médicales qui l'avaient particulièrement intéressé :

« Je ne sais, lui dit-il, si tu as lu ce qu'a écrit Kircher de la peste d'un petit livre qu'il en a imprimé: Je n'ay rien lu de si bien imaginé ny peut-être de si vray: il écrit que la peste se fait par des insectes qui s'engendrent ou dans l'air, ou sur les viandes ou sur les eaux, et que c'est ainsi qu'elle se communique lorsque ces animaux volent dans l'air, ou se

communique dans les matières où ils s'engendrent et où ils se multiplient en très peu de temps presque à l'infini ; cela a quelque rapport à ce que j'ay lu que la gangrène se fait par une multitude de vers imperceptibles qui s'engendrent dans la partie qui se mortifie et c'est d'où vient qu'elle croist si promptement. »

Ailleurs il s'entremet près d'un libraire de Lyon pour acheter à son ami quelques livres qu'il lui avait demandé.

La bibliothèque de Vallant était comme on va s'en rendre compte par le billet suivant, bien diversement composée :

«... Je n'ay point trouvé cette pharmacopée de Londres dont vous me parlez. Je n'ay trouvé aucun des livres que vous me demandez pour vous et vos amis. Saint-Fulgence, Saint-Prosper, Saint-Cyprien, ni pères grecs ni latins, rien de tout cela, Saint-Augustin est un livre que l'on ne connaît point... »

C'est que Vallant, comme le rappelait M. de Lavergne dans une lettre publiée au chapitre précédent, était un médecin chrétien et lorsque nous avons retrouvé à la fin d'une consultation cette phrase : « Nous pensons qu'avec l'appui de Dieu la guérison sera assurée », nous avons jugé qu'il ne devait pas être éloigné de penser, comme ce médecin Arabe « Mesué » dont parle Bernier (1), que le « traitement d'une maladie ne peut avoir un heureux succès, s'il n'est précédé de la crainte du Seigneur. Aussi, il ne dut jamais s'élever contre les ordonnances du pape et du roi, qui empêchaient au médecin de faire plus de trois visites au malade non confessé (2). Ajoutons qu'il n'était cependant pas comme le vénérable Dr Hamon, médecin de Port-Royal-des-Champs, dont Sainte-Beuve nous

1. *Histoire chronologique de la médecine, op. cit.*

2. Pie V défendit au médecin de faire plus de trois visites au malade non confessé. En 1712, le roi n'en permit plus que deux.

a retracé l'intéressante physionomie : « Il craignait toujours, nous raconte-t-il, de ne pas saisir le vrai point de la maladie et trompé par quelque faux rapports de mettre comme on dit' l'emplastre qu'à côté du mal » : « Aussi, dit-il, j'avais toujours recours à Dieu en lui disant paisiblement au milieu de mes courses (1) parmi les pluies et les vents et tempêtes : *Nisi dominus sanaverit ægros...* C'est en vain, Seigneur, que travaillent les médecins et les malades, si vous ne guérissez vous-même » ; à quoi j'ajoutais ce passage de l'Écriture qui est d'un prix infini : « *Confiteor tibi quia neque herba, neque malagma...* Je confesse devant vous, ô mon Dieu, que ce n'est point une herbe ou quelque chose appliquée sur le mal des malades qui les a guéris, mais que c'est votre parole qui guérit toutes choses. » Ce que je terminois par ces paroles : *Tu solus est medicus, quo curante nemo moritur, quo non curante nemo vivit...* Vous seul êtes le médecin dont les soins empêchent de mourir et sans les soins de qui personne ne vit (2). »

Mais laissons le Dr Hamon avec sa foi naïve en l'intervention divine dans les guérisons, et revenons aux autres correspondants de Vallant.

Bien entendu son ancien maître de Montpellier, le Dr Haguenot, ne cessait de lui adresser son meilleur souvenir et ses plus flatteurs encouragements. « Je vous prie, lui écrit-il tout autant que je vous puis prier, de me continuer l'honneur de vostre amitié avec les mesmes témoignages de vostre souvenir que vous m'avez donné autrefoys et de croire que si j'ay quelque passion pour la vie, c'est principalement pour vous asseurer dans les occasions qui s'offriront pour vostre service.

1. M Hamon allait de village en village sur un âne, lisant sur un petit pupitre adapté à sa selle, ou tricotant (Sainte-Beuve).

2 Sainte-Beuve. *Port-Royal*, 1901. Hachette, 6e édition, t. V.

Il n'y a point d'hommes qui vous soient plus acquis ny plus affectionné que moi. »

Il n'est pas d'intentions délicates qu'il n'ait pour lui et bien souvent après avoir parlé « des maladies du pays », « de la disette d'argent », il lui annonce l'envoi de « passerilles (1) délicieuses », voire même de fromages qu'il affectionnait probablement.

Vallant semble avoir réservé une grande part de son estime et de son affection au Dr de la Clausure, de Limoges, fin lettré en même temps que médecin autorisé. Ce dernier était connu dans le cercle littéraire de Mme de Sablé, et son esprit large, ouvert sans exagération « aux nouveautés », son sens critique très développé le firent apprécier à sa juste valeur. Il aimait dans ses lettres à taquiner Vallant sur son attachement inébranlable à Hippocrate et à Galien ; et il ne se fit pas faute de lui dire bien souvent qu'on « a sans doute besoin de la direction des pères de la médecine, auxquels il est probable que Dieu a répandu de bonnes lumières mais que ces lumières ont besoin du secours des descouvertes nouvelles, sans quoy on ne va point si loing ».

Ce M. de Clausure était naturellement, partisan de la théorie des ferments, pensant que « les ferments estrangers », les ferments fébriles amenaient la maladie, et que seuls les ferments naturels gardaient la santé ».

Vallant pour qui toutes ces théorie nouvelles étaient des demi-vérités se plaisait d'ailleurs à répondre à son ami en l'embarrassant et en lui proposant des « difficultés sur des points peu éclairés ». C'est ainsi qu'il lui adressa une lettre où il lui demandait « son avis touchant l'eau forte qui dissout et soutient des parties de métal, qui sont dix fois, voire dix-

1. Raisins de Frontignan.

neuf fois plus pesentes que cette eau en pareille volume. »

Son correspondant ne s'avoua pas vaincu et dans sa réponse arriva à cette conclusion touchant cette question : « Dès qu'on conçoit qu'un corps, si pesent qu'il puisse estre, pût estre divisé, en de très petites parties et que ces petites parties peuvent estre agitées par le passage continuel de la matière subtile, on voit clairement qu'elles doivent nécessairement demeurer confondues entre ces petites parties de la liqueur et qu'elles ne peuvent pas tomber au fonds, à peu près comme les atomes de la poussière voltigent dans l'air, lorsqu'ils sont remués par les rayons du soleil ou par quelque autre cause plus forte. »

Mais où la correspondance de ce médecin devient des plus intéressantes c'est lorsqu'il relate les cas intéressants qu'il rencontre dans sa pratique. Ce sont en effet de véritables pages de cliniques où l'affection est retracée avec une rigueur et une clarté toutes scientifiques. Nous regrettons de ne pouvoir en donner un aperçu dans cette étude ; voicy simplement quelques lignes curieuses sur un cas de grossesse extra-utérine rompue.

« Il est arrivé icy une chose rare ; une dame de ce voisinage estant morte en fort peu de temps et l'ayant ouverte pour découvrir la cause de la mort, on luy a trouvé une grande quantité de sang épanché sous les boyaux et parmy ce sang un petit fœtus mâle de la longueur de deux tiers de pouce, sans que la matrice ny les trompes aient paru en aucune manière endommagés ; mais il est vray que l'œuvier droit s'est trouvé tout déchiré en long et plein d'un sang nouvellement grumelé dans sa déchirure. Cet œuvier estant bien trois ou quatre fois plus gros que l'autre : voilà non seulement les œufs authorisés, mais encore le mot d'œuvier légitimement

donné à cette partie à laquelle on donnait un autre usage (1). »

D'ailleurs ses études sur l'épilepsie furent à ce point trouvées judicieuses par le célèbre Dr Meujot que ce dernier se fit un honneur de correspondre avec lui.

Et malgré ces approbations qu'il ne cessait de recevoir, malgré des encouragements sincères qui voulaient le contraindre à écrire un traité de médecine ; il répondit à Vallant : qu'il n'oserait jamais se lancer dans un travail si au-dessus de ses forces, « qu'il n'était pas grand docteur, et que s'il s'échappait de dire ses avis sur les matières de philosophie ou de médecine, c'était pour faire plaisir à ses rares amis, mais que c'était tout ». « D'ailleurs, dit-il en terminant, si vous estiez comme je suis dans un pays perdu, esloigné des Académies, du licée, du parnasse et des savantes ruelles, vous jugeriez bien que je devrais estre bien aise d'avoir les miettes qui tombent seulement sous vostre table, mais ceux qui sont plains ne s'imaginent jamais que l'on puisse avoir faim, cependant quand vous sçaurez qu'il se sera fait quelque chose qui mérite la curiosité d'un honeste homme, vous m'obligerez infiniment d'en donner avis à M. Gauthier qui aura la bonté de me le faire savoir : cette charité fera que je vous apporteray moins d'ennuie d'estre comme vous estes à la source des choses, mais elle ne fera pas que je sois à vous plus que je le suis parce qu'il est impossible d'y rien ajouter.

« La Clausure. »

Il serait trop long de citer tous les autres correspondants de Vallant, disons simplement qu'il était en relation avec beaucoup de ses confrères de province et aussi avec quelques-uns de Paris parmi lesquels Menjot.

1. *Portefeuilles du Dr Vallant*, t. VIII, f. 21, 20 juillet 1682.

Si l'on recherchait tant l'opinion de Vallant, c'est que tous y trouvaient une forme consciencieuse basée sur la parfaite connaissance des anciens, et y reconnaissaient une prudence, une modération qui restaient comme le *stat medio virtus* des pensées; sans arrêt en effet durant sa carrière médicale, il avait travaillé dans les aphorismes d'Hippocrate, il traduisait dans des cahiers soigneusement annotés les œuvres de Galien, il s'attachait à la lecture des savants arabes, Avicenne en particulier, dont il résumait minutieusement la pensée, et en plus il prenait le temps de s'intéresser aux théories nouvelles, d'écrire de longs mémoires, sur le hoquet, sur les fièvres, sur les bouillons, etc., etc., et de versifier agréablement sur les muscles du corps (1).

C'était on le voit un esprit assez fargement ouvert, très travailleur, mais qu'une timidité naturelle rendait impersonnel, qu'un manque de sûreté lançait dans les pensées communes, craignant toujours de s'affirmer dans une création originale, et de mécontenter des personnes dont il semblait toujours redouter le blâme. Faut-il dire que près de malades gravement atteints, il n'osait se résoudre à les soigner lui-même ? Faut-il ajouter qu'il était partisan des « consultes » et qu'à leur occasion il donnait en tremblant son avis, heureux si on l'écoutait quelque peu. Dans une consultation que donnaient M. Fontaine, M. de Saint-Yon et lui-même aux « Ambassadeurs de Marock » il osa proposer un traitement, ce qui étonna si fortement M. de Saint-Yon que « ce dernier, dit-il, demanda à M. Fontaine si j'étais médecin, que je parlais fort bien de la médecine ; mais comme il a sceu mon nom il a dit qu'il me connaissait fort bien et que ce que je proposais était très bon ». Lignes naïves qui nous montrent que

1. Tome XIV, fol. 1]

bien souvent Vallant restait ignoré au milieu de ses confrères.

Il pensait comme Platon que « le patron d'un navire et le médecin du corps doivent user de conseils » et son manque de confiance en son savoir le rejetait toujours vers les consultations qui lui apporteraient avec les avis et les conseils de ses confrères, le repos de sa conscience mal établie. Et pourtant à son époque on commençait à s'élever contre « les consultes », à les déclarer « inutiles » et à prétendre que « le sentiment propre devait être préféré aux « advis » de plusieurs (1). « Dans une consultation pendant que celuy-cy par ses subtilités abat l'opinion de son compagnon, celuy-là par ostentation et vaine gloire ne fait que chercher des chicanes d'escole et un troisième invente des choses inouyes, par conclusion la consulte passe sans qu'on y décide la question, et l'état du mal demeure plus inconnu qu'auparavant, la sortie plus difficile et l'espérance de santé plus incertaine... les consultes ne font que ruiner le corps et la bourse des pauvres malades. »

Les amis des Drs Fontaine et Petit étaient pourtant de cet avis, comme il nous l'apprend, et il nous raconte même une plaisante anecdote au sujet du Dr Moreau tombé malade. Ce dernier qui avait quinze médecins à son chevet, les renvoya tous et fit appeler le trop fameux frère Ange, « désolation pour la médecine », disait-on habituellement. Ce dernier vint à la grande désapprobation de la Faculté. Mais le Dr Moreau avoua « qu'elle dirait que ce qu'elle voudrait, qu'il ne cherchait que sa guérison ; et que toute la troupe de médecins qui citaient quantité de passages grecs et latins, ne le guériraient pas avec leurs phrases ».

1. Tiré du *Jansénisme de la médecine,* par I. Milhau, D.-M. à Béziers. 1660, dédié à M. Vallot, premier médecin du roi. (Ouvrage très curieux'

Parler latin ou français, voilà encore de quoi embarrasser Vallant et si avec M. Fontaine il pensait qu'il ne fallait jamais parler latin chez les malades, il n'en restait pas moins fort embarrassé lorsqu'il était seul ; mais il semblait préférer la langue latine et il fallait que la famille qu'il soignait lui demandât de rédiger son ordonnance ou son mémoire en français pour qu'il le fît. Il est inutile de dire d'ailleurs que quand il écrivait en latin, il l'écrivait comme beaucoup de ses confrères fort correctement, quoiqu'on puisse en penser d'après les fantaisies de Molière, et que s'il s'exerçait dans sa vraie langue, il ne parlait pas comme beaucoup une langue pompeuse destinée à être admirée des malades, « cherchant un remède qui empêcherait l'assomption des humeurs », voulant exprimer par là qu'il empêcherait un transport au cerveau, ou disant pour traduire le *concocta medicari oportet* qu'il fallait commencer par labourer les humeurs.

Nous avons pu savoir quelles étaient ses opinions sur la médecine, dans une lettre qu'il adressait à son ami Hédouin, au sujet d'un de ses neveux qu'on voulait faire médecin.

Après avoir étudié les avantages que donne la situation de prêtre ou l'étude du droit, il en arrive à parler de la médecine.

« Quant à la médecine, il semble que c'est un establissement assuré, on ne voit guère de médecins qui meurent de faim... Je ne sçay ce que l'on observe à Lyon sur eux, mais icy l'on voit que la pluspart après de grands employs meurent quasi sans rien... » Suivent les noms de plusieurs médecins parmi lesquels « Blondel » dont il fallut vendre la bibliothèque pour payer les dettes. Renaudot, médecin de Mme la Dauphine »... « M. Belay lui-même, médecin de Mademoiselle, ne me disait-il pas combien il s'estait repenti d'avoir fait de la médecine. »

D'autre part, « M. Brayer qui a esté le plus heureux en

toutes manières de tous les médecins que j'ay connus, qui avait de l'esprit et du sçavoir comme un ange, m'a dit aussi qu'il n'y avait rien qui humiliast tant un homme que la médecine. Hippocrate ne dit-il pas qu'il a eu plus de blasme que d'honneur en faisant de la médecine. Galien dit le contraire de lui-même, mais personne ne le croit... »

« Un procureur de très bon sens me disait aujourd'huy qu'il ne voyait point de profession si sujette à autruy que celle des médecins, qu'il n'y avait point de jour ny d'heure où ils puissent dire qu'ils estaient libres s'ils voulaient faire leur mestier en honneur et en conscience et moy j'y ajoute qu'il n'y en a point de si misérable par les assujettissements de la nuit aussi bien que du jour et par les calomnies infinies qu'on y rencontre. Je trouve qu'un advocat et mesme un procureur est bien plus heureux. Ils ont des temps de l'année pour se divertir et se donner du repos, s'ils ont l'honneur et la conscience et un peu de lumière, ils ne manquent pas de faire leurs affaires et l'expérience fait voir en cette ville qu'elles sont assez communément fort bonnes. On parle à leur égard de 100.000 escus, de 400.000 francs, de 500.000 livres, et il en est mort un depuis quelque temps qui était jeune et qui était venu sans rien en cette ville, cependant il laissa 50.000 escus de bien liquide. Il est bien mort des médecins de ma connaissance, mais il y en a peu qui aient laissé 50 000 livres si leurs parents ne leur en avait laissé une partie...

« Concluons : Peut-on porter un jeune homme qui a de l'esprit et de la sagesse à une profession où l'on ne fait rien : est-ce là leur procurer un establissement ? Si nous ostons les préventions et les imaginations qu'on a à cause de moy sur la médecine, cela tombe tout seul et je suis assuré qu'on n'y penserait pas... »

Et de fait, l'idée que nous nous faisions de la position de

Vallant au point de vue pécuniaire tomba d'elle-même, lorsque nous lûmes cette lettre où il déclare qu'il n'est pas assez riche pour prendre son neveu en pension chez lui, et que d'ailleurs cela serait impossible avec la situation qu'il occupe près de Mlle de Guise.

« ... Si j'étais marié et que j'eusse des enfans, ma fortune est si grande que j'aurais bien de la peine à vivre; si je devenais infirme et que mon travail ne me produisait rien, je ne serais pas trop à mon aise, si j'avais une voiture comme vous distes qu'il me la faudrait avec l'employ que j'ay, je pourrais la soutenir, mais si les personnes qui me donnent des pensions venaient à changer ou à manquer, il faudrait que la voiture manquât, il est plus difficile de s'en passer quand on en a eu que quand on n'en a jamais eu : misère de grand seigneur la pire de toutes. »

Vallant, comme on peut le juger, n'avait pas une bonne opinion de son métier ; nous ne l'avons que trop senti indifférent, semblant donner ses consultations par devoir, rempli de « despit contre la médecine », comme il le dit lui-même, et souvent ne s'intéressant plus à sa position que par habitude, par routine. C'est en vain que dans sa vie de médecin nous avons recherché cette ardeur, cette foi ardente vers les idées nouvelles, que ce soit pour les accepter ou pour les combattre, c'est en vain que nous avons espéré le voir s'enthousiasmer pour une pensée originale ; non, toute sa vie scientifique avait été étouffée; d'abord par la solide éducation qu'il avait reçue de l'ancienne médecine et surtout par son contact permanent avec une clientèle exigeante qui lui demandait peut-être bien souvent d'être un domestique à la place d'un médecin. Il ne nous l'a pas dit, dans cette dernière lettre, mais nous pouvons croire qu'il regardait la médecine comme un métier, comme un gagne-pain, et que si dans ses

premières années d'étude à la Faculté de Paris et de Montpellier il avait été porté vers elle par une sincère et ardente vocation, peu à peu lorsqu'il eut commencé à prendre contact avec les malades, lorsqu'il eut ressenti, comme beaucoup d'autres les attaques malveillantes de ses confrères, il se renferma sur lui-même, ne donnant plus libre cours à ses espoirs, à ses désirs d'apprendre pour faire du bien, à son abnégation devant la maladie, à son désintéressement vis-à-vis des malades.

Quoi qu'il en soit, une parfaite conscience présida toujours à ses actes, et s'il ne fut pas un médecin actif, se lançant plein de jeunesse et de vigueur dans la lutte contre la maladie, il fut un médecin laborieux, pour qui le devoir était basé sur la raison droite et rigoureuse, au lieu de l'être, comme pour les vrais appelés, sur un sentiment purement affectif, qui illumine les esprits et jette un ferment toujours nouveau et vivifiant dans les pensées.

Hippocrate dans son traité *De decenti ornatu* disait que « tout ce que renferme la philosophie se trouve dans la médecine, et que le médecin doit avoir les qualités qu'elle réclame ». Nous ne saurions mieux faire que de laisser le vrai père de la médecine nous les énumérer, car elles nous ont semblé s'adresser dans la plus juste mesure au Dr Vallant son disciple fervent :

« Désintéressement, modération, pudeur, modestie, attachement au devoir, jugement sain, calme, obligeance, piété, science, notion des choses utiles à la vie et des purifications nécessaires (au corps et à l'esprit), intégrité, en plus tout ce qui permet de vaincre la bassesse, l'avarice, la convoitise, la cupidité, l'imprudence et enfin tout ce qui nous sert à connaître et à accomplir tous nos devoirs. »

CHAPITRE IV

VALLANT : L'HOMME

Le secrétaire de Mme de Sablé. — L'érudit. — Le curieux. — Le savant. — Les relations avec Nicole. — Domat. — Arnauld. — Sa correspondance avec l'abbesse de Fontevrauld. — De l'amitié respectueuse qu'il ne cessa de lui prodiguer. — Il devient son directeur spirituel. — Cette correspondance nous dévoile un nouveau trait de caractère du Dr Vallant.

Maintenant que nous avons terminé l'étude du médecin, abordons celle de l'homme. Nous serons nécessairement assez bref dans ce chapitre : nous nous sommes efforcé, en effet, de faire de ce travail, un travail médical, ne nous permettant quelques digressions littéraires que pour donner une vie plus naturelle à certains de ses personnages ; mais cependant, nous voulons encore outrepasser nos droits en demandant à quelques pages le soin de nous esquisser la « physionomie mondaine » de Vallant, si nous pouvons nous exprimer ainsi ; elles ne seront d'ailleurs que le complément des chapitres précédents, leur explication sur bien des points, nous laissant en un mot un portrait complet de « l'homme-médecin ».

L'impression qui domine lorsqu'on feuillette les nombreuses pages des quatorze portefeuilles, est que l'homme qui les a gonflés de si précieux et de si divers documents était un homme d'ordre, un secrétaire soigneux, et surtout un

érudit curieux de ce qui était rendu intéressant tant par la nouveauté que par l'intérêt qu'on pouvait y apporter.

Un homme d'ordre ?... Mais le seul fait, comme nous le faisions remarquer dans le chapitre précédent, de conserver dans les cahiers, soigneusement annotés, les ordonnances qu'il donnait à ses nombreux clients, les mémoires qu'il rédigeait sur les « incommodités » de ses malades, le nombre et le jour des visites qu'il leur rendait, suffiraient à nous prouver qu'il était l'homme le plus ordonné qu'il fût.

Mme de Sablé trouva, d'ailleurs, en lui un secrétaire des plus actifs en même temps que des plus attentifs dans ses délicates fonctions. Combien de fois, pour ne pas dire la plupart du temps, n'abandonna-t-il pas le titre sous lequel il était entré chez elle, s'occupant pour lui être agréable de tout ce qui faisait sa « vie ». Là ce sont de sévères questions de théologie qui sont précieusement conservées, des copies de passages de saint Augustin, de saint Bernard, des dissertations sur « l'Amour de Dieu », des critiques sur « Moyse et les Juifs » nous montrant que Mme de Sablé s'intéressait vivement à toutes les controverses religieuses. Voisinant avec ces pages sérieuses, se rencontrent d'aimables pièces de vers, de curieux pamphlets, de tendres sonnets des relations de voyages, un « Mémoire sur le livre de M. de la Rochefoucauld, pour mettre dans le livre des sçavants », des pensées de Pascal, des « écrits » du marquis de Sourdis qui traitent des raisons pour lesquelles « l'amour est peint les yeux bandés, nud et enfant ».

Enfin, se mélangeant étrangement à ces documents divers, quelques recettes de cuisine ou de pâtisserie étalent leur prose alléchante.

Ce sont des manières de faire des « tourtes », « des barbues en casserole », « de succulents potages aux œufs, aux

asperges », des « petits pois au miroir », une « crème vénitienne », des « massepins », etc., etc., toute une suite de plats qui ne nous ont que trop donné la preuve de la gourmandise de Mme de Sablé. D'ailleurs, il était reconnu que c'était chez elle qu'on se faisait « la meilleure chère » de tout Paris, et Bacon, le philosophe aurait été mal vu de lui dire « qu'un habile cuisinier était plus dangereux pendant la santé, qu'un ignorant médecin pendant la maladie ». M. de la Rochefoucauld, très gourmand lui aussi, n'hésitait pas à échanger quelques-unes de ses meilleures maximes contre la recette secrète d'un certain « potage aux carottes ». Enfin, sa table était si bonne même quand elle se fut retirée à Port-Royal que le spirituel bossu Pisani disait que « le diable ne voulait point sortir de chez elle, qu'il s'était retranché dans la cuisine ». Nous soupçonnons Vallant d'avoir gardé et copié soigneusement certaines recettes désirant s'en délecter quelque jour, car il dut être gourmand lui aussi comme beaucoup de médecins : Brillat-Savarin, dans sa classification des gourmands et des gourmets, ne place-t-il pas ces derniers dans les premiers rangs ?

A côté de l'homme d'ordre, du secrétaire soigneux, nous devions rencontrer dans Vallant, un érudit, un curieux, en même temps qu'un savant.

Dans ses nombreuses et continuelles relations avec les esprits les plus éclairés de son siècle, son intelligence s'ouvre et travaille, et son désir de tout connaître, de tout apprécier porte son attention vers des matières autres que celles de la médecine. A fréquenter Nicole, Arnauld et beaucoup de savants de Port-Royal, il se passionne pour certaines questions de théologie « sur l'Immaculée-Conception de la Vierge », sur « le péché », sur « la grâce ». Il devient un Janséniste fervent et sans traiter, comme Guy Patin, les Jésuites de

« maîtres passepins, de vermine de loyolites, d'Argoulois du Père Ignace ou de la plus meschante peste de gens qui soient au monde », il ne les aime cependant pas. C'est avec Nicole qu'il restera en correspondance pour lui parler de « l'Immortalité de l'Ame » ou pour le prier « d'éclaircir par une excellente note un passage de saint Bernard », l'abbé de Saint-Cyran lui écrira sur « le devoir des pères de famille ». Est-il mis en relation avec Domat, le jurisconsulte? aussitôt il s'intéresse aux constitutions des lois, à l'étude des régimes.

A l'époque où ce fut la mode, dans le salon de Mme de Sablé de composer des maximes, il s'essaye timidement dans ce genre de littérature, nous laissant dans ses *Portefeuilles* « quelques pensées qui passent par l'esprit comme des éclairs et que l'on ne retrouve plus si on n'a soin de les escrire ». Il aborda même la poésie et écrivit des vers « sages et galans » en l'honneur de la grande duchesse de Toscane.

« .... Si ce n'est luy quy les a faicts, dit Mme de Fontevrauld dans une de ses lettres à Mme de Boisdauphin, il faut que ce soit quelqu'un quy luy ressemble et quy ait sceu joindre comme luy à l'insensibilité et à la dévotion toute la politesse que donne la plus fine galanterie. »

Abordant des études plus sérieuses, il résout de nombreux problèmes de géométrie, s'intéresse à toutes les découvertes scientifiques nouvelles, recherche pourquoi « l'eau monte dans un petit tuyau », ou étudie le mécanisme de la pompe.

Enfin, un de ces esprits assez ouverts, qui n'étaient pas rares dans ce siècle, et qui édifiaient leurs connaissances nouvelles, sur l'étude approfondie et toujours entretenue de l'antiquité.

C'est par son commerce avec Mme de Fontevrauld que nous pûmes apprécier les qualités d' « honneste homme », car ce

fut, nous a-t-il semblé, près d'elle seule, qu'il dépouilla cette « insensibilité » qu'on lui reprocha tant de fois, donnant libre cours à ses qualités d'esprit comme de cœur. Il avait d'ailleurs comme correspondante la femme la plus intelligente, chez laquelle une bienveillance toujours attentive s'unissait à une simplicité attirante et dominatrice.

Mme de Fontevrauld était Gabrielle de Rochechouart de Mortemart; elle était la sœur de l'incomparable Mme de Thianges et de Mme de Montespan. Poussée par sa famille elle fit profession de foi en 1665 à l'Abbaye-au-Bois et le 18 août 1670, à 25 ans, elle devenait abbesse de Fontevrauld, dirigeant 60 monastères, 150 prieurés et chose unique en France gouvernant religieux et religieuses. Le charme de sa personne soutenu par sa politesse et son affabilité eut vite fait de dissiper toutes les préventions qu'on pouvait avoir à l'égard de son jeune âge et lui ramenèrent tous les cœurs. « Ayant encore plus d'esprit que ses sœurs, nous dit Saint-Simon, elle était peut-être aussi la plus belle... Elle possédait les langues savantes, savait bien la théologie et les Pères, était versée dans l'Écriture, excellait en tout genre d'écrire, et parlait à enlever quand elle traitait quelque matière. Elle avait un don tout particulier pour le gouvernement et pour se faire adorer de tout son ordre, en le tenant toutefois dans la plus exacte régularité. Son père l'avait coffrée fort jeune avec peu de vocation; elle avait fait de nécessité vertu et devint une bonne religieuse et une meilleure abbesse. » On voit par ces lignes que Mme de Fontevrauld était loin de ces religieuses demi-savantes dont nous parle Bourdaloue, qui veulent être au courant des querelles théologiques les plus subtiles, ne se souvenant pas que la « plus belle science d'une âme religieuse est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu et se sanctifier », ni non plus de ces abbesses dont Arvède Ba-

rine (1) nous retrace les portraits et chez lesquelles « les passions de la femme régnaient, doublées des passions de la nonne. »

La correspondance de Vallant avec Mme de Fontevrauld se retrouve presque en entier dans le chapitre que M. Edouard de Barthélémy a consacré au docteur dans son livre « des amis de Mme de Sablé ». Lisons quelques-unes de ces lettres et nous y retrouverons tout le charme délicat, tout l'esprit aisé, qui présidèrent à l'échange de deux pensées.

Vallant resta toujours comme le directeur spirituel de cette jeune abbesse ; elle le remercie sans cesse dans ses billets des « conseils qu'il a bien voulu lui donner sur ce que doit être une supérieure, mais elle lui avoue qu'elle ne se trouve pas encore suffisamment portée au bien pour pouvoir les suivre ».

Ailleurs, elle lui dit que « le petit mot d'exhortation lui a fait une impression très grande et qu'elle se résout à ne point passer de jours, quelque affaire qu'elle aie, sans lire saint Paul. Vallant lui envoie certains passages de livres pieux susceptibles de l'intéresser, ou lui commente dans une longue lettre certaines paroles des Apôtres, ou quelques lignes de l'Ecriture, et toujours Mme de Fontevrault se montre « très obligée » de ce qu'il a envoyé, l'assurant qu'elle en retire un grand profit. « Je suis persuadée, lui répond-elle dans une de ses lettres (2), qu'il est très véritable que non seulement on ne peut espérer le repos de l'autre vie que par les travaux qui sont attachés à la vie chrétienne, mais mesme que ce que l'on prétend estre un repos selon le monde est accompagné de peines et d'amertume quy tourmentent bien plus réel-

1. Arvède Barine. « Couvents du temps jadis ». *Revue de Paris*, 1er juin 1898.

2. 16 juillet 1677, 466, t. VII.

lement que les exercices de piété quy font le plus de peur, vostre passage explique cette vérité plus élégamment que tout ce que j'ay jamais leu sur ce sujet et je voudrais bien en pouvoir tirer quelque pratique. » Vallant s'intéresse même à ses lectures et lui propose celles de sainte Thérèse et de saint Bernard.

« Que je suis ravi, madame, lui écrit-il, que vous lisiez et que vous sentiez si bien ce qui est beau et bon dans vos lectures, que vos désirs sur cela sont grands et quel bonheur si Dieu voulait les bénir et que nous les vissions accomplis pendant vostre vie.

« Qui peut espérer d'en venir à bout sans une miséricorde de Dieu, particulière et qui peut s'étonner considérant les paroles de saint Paul que n'ayant pas seulement la chair et le sang à combattre, mais encore toutes les puissances invisibles, nous ne tombions pas dans toutes sortes de crimes L'orgueil ou peut-estre autre chose m'arreste car j'avais envie d'en dire davantage. Je finis, Madame, en vous assurant que de toutes les personnes mais sans exception que vous honorez de vostre bienveillance il n'y en a point qui soit si sensiblement avec autant d'estime et de respect que je suis vostre etc...»

Mais bien souvent le Dr Vallant ne trouve pas le temps d'écrire et Mme de Fontevrauld le gronde doucement :

« Il étoit temps, Monsieur, dit-elle, que vous songeassiez à me rassurer; vostre long silence me persuadoit presque que vous ne pensiez plus à moi et je vous assure que ce soupçon me donnait beaucoup de chagrin et d'inquiétude; vous jugez bien que je n'aurais pas manqué de m'en pleindre et que je ne souffrirois pas patiemment la perte d'une chose aussy précieuse à mon gré que l'est vostre amitié; je vous prie, Monsieur, de la vouloir conserver et quand vos affaires vous le permettront, de me donner quelques signes de vie ».

Cette amitié bienveillante et douce, ce commerce touchant et discret devait ouvrir complètement le cœur de Vaillant, et le guérir de son insensibilité. Ce fut d'ailleurs, pour Mme de Fontevrauld seule qu'il se révéla ainsi l'homme de cœur le plus élevé, en même temps que l'ami le plus réservé, le plus apprécié et qu'il trouva des mots simples et touchants qui nous le firent aimer, assurant cette noble abbesse « qu'il se trouvait très sensible à tout ce qui la touchait, soit en bien, soit en mal, et que quand il prévoyait que son cœur pouvait souffrir, il sentait le sien tout pressé et tout meurtri ».

CONCLUSION

Les *Portefeuilles* sont fermés... Une fois de plus toutes les pièces qu'ils contiennent, vont tomber dans un oubli passager et y trouver comme une richesse nouvelle qu'un curieux dévoilera quelque jour. Car si nous trouvons un grand charme à connaître par les œuvres de V. Cousin, d'Édouard de Barthélémy, de Vincent, les physionomies et les caractères finement et sûrement retracés de Mme de Sablé, de la comtesse de Sainte-Maure, et de Mme de Fontevrauld, il nous manquera l'émotion de lire dans leurs vraies lettres l'histoire de ces grandes dames, de connaître par elles-mêmes les détails de leur vie et se perdre ainsi avec leurs pensées dans les brillants salons de leur siècle. C'est pourquoi l'on reviendra toujours aux *Portefeuilles du Dr Vallant* avec l'espoir de trouver encore parmi ses billets, lettres, jaunis par le temps, remplis de l'écriture droite et élégante de Mme de Fontevrauld, un peu désordonnée de Mme de Sablé, capricieuse et irrégulière de Mme de Sainte-Maure, une lueur personnelle et intime qui nous laisse deviner chez elles un nouveau trait de caractère.

Eh ! bien pour le Dr Vallant il en sera de même et nous voulons rester persuadé qu'après nous, l'on aura plaisir à relire ses mémoires, ses consultations, ses ordonnances et

qu'on apportera un complément intéressant à cette double physionomie d'un homme « aimable et poly » et d'un praticien modeste et dévoué.

S'il n'eut pas une personnalité bien marquée, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, une grande timidité jointe à une extrême modestie le contraignaient à rester toujours dans un second plan. Toute sa vie il fut un observateur, et il ne se permit d'être acteur que lorsqu'il s'y vit nettement obligé ; aussi dans ce recueillement continuel, son esprit s'orienta, nous a-t-il semblé, vers la misanthropie, pour tomber dans les préceptes sévères d'un jansénisme ardent. Nous aurions désiré, avec son don d'observateur, le voir comme Dangeau, nous laisser un journal de sa vie, où serait entrée pour une grande part la vie des personnes qu'il fréquenta ; nous aurions été certains d'y rencontrer des aperçus critiques, des renseignements particuliers rendus aussi intéressants que ceux que nous ont légués Saint-Simon, Tallemant ou de Retz.

Quoi qu'il en soit, contentons-nous de voir dans le Dr Vallant d'une part l'homme aimable et d'autre part le médecin consciencieux du XVIIe siècle et retenons bien que s'il n'eut pas l'esprit ou surtout la fortune d'un Voiture pour briller dans le monde, la verve et l'assurance d'un Bourdelot ou d'un Pilet de la Mesnardière pour assurer son titre de docteur près des grands, il eut pour lui la modestie, le bon sens et le savoir qui lui attirèrent les égards et la reconnaissance sans cesse démentis d'une clientèle pour laquelle qu'il n'était pas fait.

En parcourant les maximes de Mme de Sablé, nous en avons trouvé une qui répondait parfaitement au caractère du Dr Vallant et nous ne pouvons mieux faire pour terminer cette étude que de la transcrire ici :

« Le vray mérite, dit-elle, ne dépend point du temps, ni

de la mode, ceux qui n'ont point d'autre avantage que l'air de la cour le perdent quand ils s'éloignent ; mais le bon sens, le sçavoir et la sagesse rendent habile et aimable en tout temps et en tous lieux. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION. 7

CHAPITRE I

Débuts de Vallant

Jeunesse de Vallant. — Il quitte Lyon pour Montpellier. — La Faculté de Montpellier. — Vallant prend pension chez le Dr Haguenot. — Il gagne son titre de Docteur en médecine. — Il part pour Paris. — Lutte des médecins de la Faculté de Paris contre les médecins des Facultés étrangères. — Riolan. — Guy Patin. — Vallant recueille avec ardeur les leçons de ses nouveaux maîtres. — Il songe à s'installer à Lyon ou à Montpellier. — On l'en dissuade. — Mme de Sablé le prend à son service. 16

CHAPITRE II

Le Dr Vallant chez Mme de Sablé

Mme de Sablé. — Ses qualités. — Sa peur de la maladie. — Plusieurs anecdotes à ce sujet. — Ce que fut près d'elle son premier médecin : Pilet de la Mesnardière. — Elle se retire à Port-Royal. — Ses peurs de la contagion et de la maladie s'exagèrent encore. — Elle prend à son service le Dr Vallant. — Quel rôle

il eut près d'elle pendant les premiers mois. — Peu à peu la confiance qu'elle avait en lui s'amoindrit. — Vallant commence à douter de son savoir. — Il devient le jouet de la peureuse marquise. — Il recherche pour elle des recettes de charlatans. — Ses courses chez les Empiriques. — Mme de Sablé malade. — Il devient son secrétaire. — Il écrit de longs mémoires sur ses incommodités. — Il recherche fards et cosmétiques pour sa coquette maitresse. — Le laboratoire de Mme de Sablé. — Il en devient le directeur et le fournisseur. — Les vipères. — Mémoire de Mme de Sablé sur la médecine et les médecins. — Elle affectionne et estime malgré tout son docteur. — Elle le mettra en contact avec la société la plus élevée du siècle. — Elle le soutiendra de son crédit qui est immense. 30

CHAPITRE III

Vallant : le Médecin

Les médecins au XVIIe siècle. — Leur attachement aux théories d'Hippocrate et de Galien. — Plus que tout autre Vallant est un disciple de ces vieilles écoles. — La définition de la santé. — Quelques-unes de ses consultations. — On y rencontre l'analyse d'aucun symptôme. — Qu'avait donc été l'école de Cos dont il se disait le disciple? — De l'observation dans cette école. — Les Méthodistes. — Les Empiristes. — On retrouve au XVIIe siècle les théories de cette dernière école. — Pourquoi ? — Les médecins du XVIIe siècle et Vallant en particulier sont des thérapeutes. — Les remèdes purgatifs. — Les vomitifs. — Les bouillons. — La saignée. — Les eaux minérales. — Vallant empiriste : la poudre de sympathie. — L'or potable. — Quelle opinion doit-on garder de la médecine et des

médecins du XVIIe siècle ? — De l'évolution de la pensée médicale dans le courant des XVe, XVIe et XVIIIe siècles. — Des rapports de Vallant avec ses clients de marque. — De l'estime et de la confiance qu'on lui témoigne. — A la mort de Mme de Sablé, Mlle de Guise l'attache à sa maison comme premier médecin. — Les relations avec ses confrères. — L'opinion qu'il a de la médecine. — Conclusion. 76

CHAPITRE IV

Vallant : l'Homme

Le secrétaire de Mme de Sablé. — L'érudit. — Le curieux. — Le savant. — Les relations avec Nicole. Domat. — Arnauld. — La correspondance avec l'abbesse de Fontevrauld. — De l'amitié respectueuse qu'il ne cessa de lui prodiguer. — Il devient son directeur spirituel. — Cette correspondance nous dévoile un nouveau trait de caractère du Dr Vallant. 139

CONCLUSION. 147

MAYENNE IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN

MAR 4 1964

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
PLEASE LEAVE THIS CARD
IN BOOK POCKET

R
507
V3C7

Crussaire, André
Un médecin au XVIIe
siècle

Biological
& Medical